ACCADEMIA DI MEDICINA
DI
TORINO

TRAITÉ
DE LA
PHTHISIE PULMONAIRE.

C IV 20

TRAITÉ
DE LA
PHTHISIE PULMONAIRE,

PAR BRIEUDE,

Membre de la Société de Médecine de Paris, Membre de la ci-devant Société Royale de Médecine, de l'Académie Royale de Médecine-Pratique de Barcelonne ; l'un des Auteurs de la *partie médicale* de la nouvelle *Encyclopédie*.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez LEVRAULT, *frères*, Libraires, quai MALAQUAI.

A VERSAILLES, de l'Imprimerie de J.-P. JACOB, place d'Armes, n°. 8.

AN XI. — 1803.

Nota. Je préviens les Lecteurs, qu'ils trouveront, dans cet ouvrage, beaucoup de répétions de faits et de raisonnemens. Avec un peu de réflexion, ils verront qu'elles sont nécessaires. J'ai dû me répéter toutes les fois que j'ai eu besoin des mêmes preuves pour établir mon opinion sur les caractères et le traitement de la pulmonie.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

De toutes les maladies qui détruisent l'homme, la phthisie pulmonaire est une des plus meurtrières et des plus fréquentes. Depuis l'origine de la médecine jusqu'à ce jour, on a beaucoup écrit sur ses caractères, sa marche, ses variétés, ses causes, son traitement; malheureusement les travaux des auteurs, qui nous ont précédés, ont eu peu de succès. Le petit nombre de malades, qui échappent à ce cruel fléau, rebute les médecins. La plupart sont même persuadés que cette maladie est incurable, lorsque les malades ont craché du pus. C'est sans doute par une suite de cette prévention, que M. Raymond, célébre médecin de Marseille, nous a dit que l'histoire de la phthisie pulmonaire, était presque l'histoire de la mort. Ce jugement est trop sévère : il est démenti par l'expérience de chaque jour. L'on prévient fréquemment cette maladie; on la guérit même dans le commencement, quoique les crachats soient purulens. On sauve peu

Phthisie pulmonaire meurtrière.

Prévention des Médecins sur ses ravages.

de malades, à la vérité, lorsqu'elle est plus avancée. Il n'est point démontré néanmoins, que l'on ne puisse perfectionner son traitement, et rendre sa guérison possible à des époques qu'on a cru désespérées jusqu'aujourd'hui.

Manière de décrire les maladies.

Lorsqu'on écrit sur une maladie, il ne suffit point de décrire ses symptômes dans l'ordre qu'ils se succèdent, de faire l'énumération de ses causes, de rapporter la meilleure méthode curative; il faut encore ajouter les connaissances accessoires qui peuvent servir de base à l'histoire de la maladie. C'est ce qui m'a déterminé à placer ici un extrait des fonctions animales dans l'état de santé, relatives à la pulmonie. En conséquence, je vais donner 1°. un abrégé de l'anatomie des poumons; 2°. la sécrétion pulmonaire; 3°. le mécanisme de la respiration; 4°. l'action du systême nerveux sur les poumons; 5°. le systême lymphatique et glanduleux, considéré relativement à la phthisie; 6°. l'organe de la peau et son influence sur les poumons; 7°. l'assimilation, l'hématose et la nutrition, considérées dans les poumons: les connaissances préliminaires ci-après seront de quelque utilité; 8°. les causes prédisposantes et prochaines de la pulmonie; 9°. Je parlerai des tubercules; 10°. de l'inflammation et de la suppuration pulmonaires; 11°. de

Énumération des connaissances préliminaires.

l'atrophie des pulmoniques; 12°. du diagnostic et du prognostic ; 13 . des indications générales et particulières ; 14 . du traitement général et particulier, ensemble de quelques remèdes qui ont eu de la célébrité dans la cure de cette maladie.

ARTICLE PREMIER.

De l'Anatomie des Poumons.

Les poumons sont des viscères spongieux, contenus dans la poitrine qu'ils remplissent : ils y sont séparés l'un de l'autre par le médiastin et le cœur; leur figure est à-peu-près semblable à celle des cavités qui les renferment. Quoiqu'ils remplissent la cavité de la poitrine, ils y sont néanmoins libres, et n'y sont retenus que par la trachée-artère, les gros vaisseaux qui les pénètrent, et par un repli ligamenteux qui tient à la longueur de leur bord postérieur; de sorte qu'ils suivent très-facilement les mouvemens de la respiration, sans craindre les frottemens de la plèvre dont ils sont enveloppés. Ils sont d'ailleurs préservés de ce frottement par la vapeur continuelle qui exhale de leur surface et de celle de la plèvre costale.

Trachée-artère.

La trachée-artère est le conduit destiné à porter l'air dans les poumons : avant d'y entrer, elle se divise en deux branches qu'on appelle bronches. Ces dernières se soudivisent en une infinité de ramifications dont les extrémités sont membraneuses, lesquelles se terminent enfin par des cellules qui forment les lobules. On avait mal vu cette distribution, jusqu'à M. Helvétius qui l'a très-bien décrite. Il n'est pas rare de trouver ossifiées quelques-unes de ces ramifications.

La structure de la trachée-artère est la même que celle des bronches. Elles sont cartilagineuses en avant, et membraneuses en arrière. Cette dernière portion mérite d'être observée, à cause des fibres musculeuses qui y sont situées en travers, et tiennent par leur extrémité aux portions cartilagineuses. Lorsqu'on souffle dans la trachée-artère, le poumon se gonfle jusques aux plus petites extrémités des lobules. Il est facile de remarquer pour lors, que ces lobules sont composées de cellules qui ont une communication libre entr'elles. L'on voit en même temps que les lobules ne communiquent point entr'eux, ni avec les espaces celluleux qui les séparent, de sorte que l'air ne pénètre point d'un lobule à l'autre, ni dans les espaces

intermédiaires ; à moins que par la force du souffle, on n'ait brisé quelque cloison. Leur figure extérieure est à-peu-près hexaèdre.

Lorsqu'on a enlevé la pellicule qui enveloppe les poumons extérieurement, on trouve le tissu cellulaire qui sépare les lobules, lequel est toujours sans aucun vestige de graisse : ce qui prouve que la suppuration des poumons a lieu dans le tissu cellulaire des poumons, sans qu'il y existe de graisse pour fournir la matière du pus : donc la graisse n'est point la matière du pus, quoique celui-ci en soit le dissolvant.

Le poumon reçoit les artères et les veines pulmonaires qui sont très-considérables. Elles accompagnent les ramifications des bronches, et font sur les cellules de leurs extrémités, un nombre infini de réseaux très-fins; cependant des liqueurs assez épaisses, telles que le lait coupé avec de l'eau, le petit-lait et autres liqueurs, que les anatomistes savent injecter, passent facilement de ces dernières dans les artères. Artéres et veines.

Ce viscère reçoit en outre d'autres vaisseaux sanguins, connus sous le nom d'artères et de veines bronchiales. Elles suivent pareillement la division des bronches; elles communiquent avec les vaisseaux pulmonaires, artériels et veineux, avec ceux de l'œsophage et les coronaires.

Leurs communications avec les vaisseaux pulmonaires, prouvent qu'ils ne sont point destinés uniquement à fournir la nourriture à la substance des poumons: elles donnent aussi des rameaux aux glandes pulmonaires; et leurs dernières ramifications concourent à former les réseaux dont il a été déjà fait mention.

La division des vaisseaux pulmonaires est différente de celle du reste du systême sanguin. Les rameaux capillaires sortent presqu'immédiatement des gros troncs. Les physiologistes assurent que la moitié du sang du corps humain, circule continuellement dans les poumons; de sorte que son cours y est beaucoup plus rapide que dans le reste du systême. Sa vîtesse y est cinq fois plus grande que dans toute autre partie du corps, suivant Haller. Je crois que cette assertion n'est pas exacte dans toutes les époques de la vie; car, dans le moyen âge, le systême de la veine-porte est dans un état pléthorique; dans l'enfance et la vieillesse, le sang abonde dans les sinus et les vaisseaux du cerveau: ce qui doit diminuer, à ces époques, la quantité de sang en circulation dans les poumons. Ces faits méritent une grande considération dans le traitement de la pulmonie.

Vaisseaux lymphatiques.

Hunaud et Ferrein avaient vu les vaisseaux

lymphatiques, ramper sur la surface des poumons humains. Haller dit aussi les avoir vus pour la première fois à Gottingue. Il en injecta une partie avec de la cire. Rubdek, le docteur Hunter et Jean Hunter son frère, Kruikshank et autres anatomistes, ont mis ce fait dans la plus grande évidence. Kruikshank nous assure que c'est le viscère, après le foie, où on en trouve en plus grand nombre.

Nota. Je reviendrai sur cet objet, plus en détail, dans le cours de l'ouvrage.

Il les divise en deux plans, l'un superficiel, et l'autre profond. Le superficiel est plus difficile à découvrir. La méthode la plus facile pour les rendre sensibles, c'est de souffler par la trachée-artère les poumons d'un enfant mort-né. L'air s'échappe pour lors des cellules, et remplit particulièrement les absorbans superficiels. Les injections ont fait voir quelquefois à cet anatomiste, la surface de ce viscère, couverte de vaisseaux lymphatiques. Les lymphatiques profonds et superficiels se rendent, selon lui, aux glandes bronchiques. Les lymphatiques profonds se ramifient dans l'intérieur des poumons de la même manière que les artères et les veines pulmonaires. Les lymphatiques

Lymphatiques superficiels.

Lymphatiques profonds.

sont en plus grand nombre à la surface extérieure des bronches et de la trachée-artère. On peut injecter les superficiels par les profonds, et ces derniers par les premiers. Il sort des glandes bronchiques des troncs qui correspondent à l'un et à l'autre plan. On voit différens troncs dans le lobe gauche du poumon, se réunir et finir par un tronc majeur, qui égale le diamètre d'une plume d'oie, qui entre dans le canal thorachique, derrière la bifurcation de la trachée-artère. Un autre tronc rampe entre la trachée-artère et l'œsophage, monte en haut, et entre dans le canal thorachique près de son insertion. Un troisième tronc entre dans les glandes où aboutissent les absorbans du cœur, et va finir, comme les autres, dans le canal thorachique.

Leurs cours, leurs communications.

Ceux du poumon droit sont au nombre de trois ou quatre troncs, lorsqu'ils sortent des glandes bronchiques; un se porte en haut sur la surface extérieure de la veine cave supérieure; et après avoir formé dans son cours nombre de circonvolutions très-curieuses, il se termine dans un des autres troncs. Du côté droit, un autre entre aussi dans le canal thorachique derrière la bifurcation de la trachée-artère, après avoir fait nombre de contours. Un troisième, sans former de contour, suit la

veine azigos, et entre dans le canal thorachique, près l'insertion de cette veine. Quelquefois un quatrième tronc descend, et n'entre dans le canal thorachique que lorsqu'il est près du diaphragme. Quelques absorbans du lobe droit communiquent avec le tronc du lobe gauche qui passe derrière la trachée-artère.

Winslou observe qu'il ne faut point prendre la substance celluleuse, qui est entre les lobules pulmonaires, lorsqu'ils sont remplis d'air, pour des vaisseaux lymphatiques. Kruikshank nous dit à ce sujet, que si l'on pique avec une lancette entre ces aréoles, l'effet dont parle Winslou, a lieu constamment. Mais si l'on porte la pointe de la lancette plus profondément, on ouvre pour lors un vaisseau lymphatique; et si l'on pousse de l'air dans cette dernière ouverture, on remplit et l'on voit paraître un véritable vaisseau lymphatique, très-distinct du tissu cellulaire dont parle Winslou. Tissu cellulaire.

Quelques anatomistes ont dit que les lymphatiques du poumon n'avaient point de valvules. Kruikshank soutient le contraire. La facilité avec laquelle le mercure injecté y pénètre en tout sens et forme des réseaux, n'est pas une preuve que les valvules manquent. Cela arrive, nous dit-il, à cause des anastomoses Naturels des lymphatiques.

innombrables que ces lymphatiques forment entr'eux, et parce que leurs valvules, dans les petites branches, ne forment point exactement le diamètre des vaisseaux, comme dans les troncs et les ramifications majeures.

Absorption des lymphatiques pulmonaires.

On voit par cette description que les vaisseaux lymphatiques sont très-nombreux dans la substance des poumons, et que leur absorption est très-considérable. On voit encore que leurs ramifications et leurs anastomoses y sont innombrables, qu'ils communiquent d'un poumon à l'autre, qu'ils se rendent enfin au canal thorachique où ils rapportent les fluides qui circulent dans leur intérieur; après avoir traversé les glandes lymphatiques du poumon et de l'intérieur de la poitrine.

Faits utiles pour le traitement de la pulmonie.

Ces faits anatomiques doivent jeter un grand jour sur le traitement de la pulmonie en général, et particulièrement sur celle qu'on appelle tuberculeuse, qui a commencé par l'engorgement du système lymphatique.

Des glandes.

On distingue trois sortes de glandes dans les poumons ou dans la trachée-artère, qui sont toutes du genre des lymphatiques: on en trouve derrière les fibres musculaires de la membrane interne de la trachée-artère; elles y sont seules et isolées, ou en forme de grappe: leur conduit excréteur s'ouvre en forme de petit trou dans

Glandes trachéales.

l'intérieur de cette membrane, de sorte que la portion de la membrane interne de la trachée-artère correspondante à ces glandes, est parsemée de ces petits trous. Ces glandes sont rondes et applaties, leur volume diffère depuis la grosseur d'un grain de millet, jusques à celle de la tête d'une épingle : elles fournissent l'humeur muqueuse qui tapisse et tubrefie l'intérieur de la trachée-artère : on les nomme glandes trachéales.

Celles qu'on nomme glandes bronchiques, sont placées autour et dans les divisions des bronches : leur volume varie beaucoup; quelques-unes sont grosses comme des grosses fèves, tandis que d'autres égalent à peine un grain de millet. Elles sont quelquefois simples, d'autre fois composées; leur consistence est molle, leur couleur est rougeâtre chez les enfans, et brune chez les adultes. Lorsqu'on les ouvre dans le cadavre, on les trouve remplis d'une liqueur bleue et noire. M. Portal en a décrit une troisième espèce dans son *Traité de la Pulmonie*, qu'il distingue des glandes bronchiques. Elles sont plus petites, plus arrondies, plus dures. Il prétend qu'elles sont le siège de certaines viscères de phthisie pulmonaire.

Bronchiques.

Glandes lymphatiques de Portal.

M. Degenetes vient de faire paraître une analyse du systême absorbant : son exactitude

anatomique, les vues qu'il présente, le rendent précieux. Voici un extrait de ce qu'il dit sur ces vaisseaux et sur les glandes:

Description des lymphatiques de Degenete.

« Les vaisseaux lymphatiques naissent par » des radicules, de toutes les surfaces internes » et externes : ils forment des réseaux très- » déliés, dépourvus de nerfs et de vaisseaux » sanguins; ils paraissent noueux à la nue, parce » que leurs membranes internes se replient » et forment des valvules de distance en dis- » tance.

» Il y a des vaisseaux lymphatiques qui » partent du col, de la partie antérieure du » thorax, du dos; lesquels se rendent aux » glandes axillaires. Ceux des extrémités supé- » rieures, se rendent pareillement aux glandes » axillaires : il y en a de profondis et de su- » perficiels; il y en a aussi un grand nombre » sur la face, sur le cuir chevelu, dans l'in- » térieur du crâne et du cerveau, qui se » rendent aux glandes du col.

» Les lymphatiques du poumon, sont su- » perficiels ou profonds. Les premiers ser- » pentent sous la membrane qui recouvre ce » viscère, et les derniers suivent la distribution » des vaisseaux sanguins. Ils se portent aux » glandes qui sont à la division des branches » des vaisseaux sanguins et des bronches; ils

» passent delà à d'autres glandes ; ils forment
» des plexus ; ils se glissent au-dessus aux côtes
» de la trachée-artère, de l'aorte, de l'œso-
» phage et de la veine azigos, où ils rencon-
» trent d'autres glandes ; et après les avoir
» traversées, ils vont finir dans le canal
» thorachique : quelques-uns se rendent aussi
» aux glandes du col.

» Ceux de la partie antérieure du thorax,
» d'une partie de l'abdomen, du col, partie
» de ceux du dos, se réunissent pour se rendre
» aux glandes axillaires, ainsi que je l'ai déjà
» remarqué.

» Les glandes conglobées sont compo-
» sées de tissu cellulaire, de pelotons de
» vaisseaux lymphatiques qui se terminent
» dans les cellules. Un grand nombre de
» vaisseaux sanguins s'y distribuent aussi,
» sans communiquer aux vaisseaux lym-
» phatiques.

» L'usage de ces glandes est de retarder le
» cours de la lymphe, afin que les parties se
» combinent plus parfaitement : elle acquiert,
» en même temps, plus de douceurs et d'ho-
» mogénités. La lymphe a différens goûts,
» suivant la sécrétion des viscères que les vais-
» seaux absorbans parcourent : celle du foie

» est amère, celle des reins a un goût uri-
» neux, etc. »

Nota. Cette dernière observation est conforme à celle de tous les anatomistes.

Veines sanguines absorbantes, pulmonaires.

Malgré l'opinion contraire des anatomistes célèbres, cités ci-dessus, on est forcé d'admettre, avec Haller, Camper, etc., l'absorption des veines sanguines, de même que celle du systême lymphatique. Cette absorption a lieu principalement dans les vésicules pulmonaires : « *Credibile videtur per ora venarum*
» *et per lymphatica simul absorberi quae-*
» *cumque vel cutis superficie, vel oris et*
» *intestinis*, interne pulmonibus. *et in-*
» *ternis corporis cavis naturalibus, ap-*
» *plicantur...*

» *Quomodo autem se res habeat, certis-*
» *simum est, ex omnibus cavis naturalibus,*
» *atque ex cellulis adiposæ membranæ*
» *resorberi posse, non modo lympham pel-*
» *lucidissimam, sed sanguinis serum*
» etiam sanguinem rubrum pus atque aerem;
» *probant in hydrope, fugillatio seu echy-*
» *mosis, emphysema et metastasis quae-*
» *cumque.... Verùm in cavitatibus non*

» *naturalibus, quales sunt folliculares, ut*
» *in ovariis hydrope affectis, in hydati-*
» *dibus veterum seu tuberculis, numquam*
» *fit resorptio, seu rarissimè et tantum pro*
» *parte; quoniàm dispositio illa organica*
» *sive venarum ostiolis tribuatur, sive*
» *vasorum lymphaticorum, in iis locum*
» *non habet.* » Camper, *de variorum Hydropum indole, etc.*

Nota. La diapédèse prouve aussi la possibilité de l'exhalation sanguine.

Des nerfs.

Le poumon reçoit presque tous ses nerfs de la huitième paire; ils forment deux plexus pulmonaires, le grand plexus ou le plexus postérieur, est formé par la huitième paire, après qu'elle a fourni le nerf récurrant. Haller a vu ce nerf divisé en six rameaux, dont deux suivaient l'artère pulmonaire, trois les bronches, et le sixième la veine pulmonaire. Le plexus antérieur tire aussi ses nerfs de la huitième paire; il s'anastomose avec quelques rameaux cordiaques, avec lesquels il se distribue aux poumons.

Ce viscère reçoit très-peu de nerfs, eu égard à son volume; c'est ce qui a fait dire à M. Haller, qu'il était très-peu sensible. Aretée

avait dit aussi, que le poumon ne cause point de douleurs. Les pulmoniques se plaignent rarement des poumons; c'est toujours la plèvre, les muscles intercostaux ou les teguemens qui recouvrent la poitrine, qui les font souffrir. Sa substance est moins irritable que sensible, suivant le même Haller. Ces deux opinions sur la sensibilité et l'irritabilité de cet organe, me paraissent exagérées, du moins quant à l'irritabilité; car les fumigations stimulantes, la toux, nous prouvent que l'intérieur de la trachée-artère, des bronches et des vésicules pulmonaires, sont susceptibles d'une grande irritation.

Forme extérieure des poumons de la plèvre et du médiastin.

Les poumons, vus extérieurement avant de les disséquer, sont d'un rouge vermeil pendant la jeunesse: ils deviennent d'un blanc sale dans l'âge adulte, avec des taches bleues. Ces dernières sont plus foncées et plus nombreuses, à proportion que l'on avance en âge: leur forme, selon M. Sabatier, ressemble à un cône dont la pointe est obtuse.

La plévre qui tapisse intérieurement la poitrine, enveloppe les poumons extérieurement: elle leur est intimément unie.

La cloison qui divise la poitrine en deux cavités, que l'on nomme médiastin, est formée, selon quelques anatomistes, par

sous le nom de transpiration pulmonaire : elle est très-considérable, elle supplée à la transpiration cutanée, *et vice versâ*. Cette réciprocité d'exhalation pulmonaire et cutanée, est très-essentielle dans le traitement de la pulmonie.

ARTICLE TROISIÈME.

Du mécanisme de la Respiration.

Le poumon est un viscère, qui est tout en surfaces et en cellules; il est continuellement rempli d'air, et est toujours en mouvement. Il reçoit, à lui seul, à-peu-près autant de sang, que le reste du corps humain; c'est-à-dire, qu'il y a toujours en circulation, dans la substance des poumons, à-peu-près la moitié du sang humain. Les calculs faits par Camper, supposent la transpiration pulmonaire, vingt fois plus considérable que celle qui se fait par la peau. « *Omnes philosophi,* » *inter quos Haller meritò venerandus* » *Wainwricht aliique, superficiem corporis nostri œqualem ponunt* = 15 *pedibus* » *quadratis ; sed cavitatem internam* » *vesicularum pulmonum* = 289 *pedibus* » *quadratis, quœ igitur* = 19 $\frac{4}{15}$ *pedibus*

Il reçoit la moitié du sang.

Inhalation et exhalation.

» *quadratis superat corporis totius super-* » *ficiem. Perspiramus igitur ferè vicies plus* » *per pulmones, quam per externam cutis* » *superficiem.* » *Atque vicies plus inhalamus.* Camper, Dissert. de Hydropum variâ indole.

Hématose dans les poumons.

C'est aussi dans les poumons, que la sanguification se perfectionne et finit entièrement.

Air pulmonaire.

L'air que nous respirons met en jeu les poumons : il en entre une portion dans l'intérieur des vaisseaux sanguins, qui contribue à la sanguification. Il en sort une autre portion pendant l'expiration, dont le sang se débarrasse au moyen de l'exhalation pulmonaire : on doit juger par-là, combien sont nécessaires au maintien de la vie et de la santé, les fonctions de cet organe.

La respiration est un des plus beaux et des plus importans phénomènes de l'économie animale ; c'est par elle, principalement, que les poumons exercent leurs autres fonctions.

Inspiration et expiration.

La respiration est composée de deux mouvemens en sens contraire. Dans le premier, l'air est introduit dans les poumons : c'est l'inspiration. Dans le second, il en est chassé : c'est l'expiration. L'inspiration est un des premiers signes de vie que donne le fœtus en

l'adossement des deux plèvres. D'autres prétendent que ce n'est qu'un repli de la même membrane. Le tissu cellulaire qui l'attache aux parois de la poitrine, se glisse entre les deux lames de cette cloison. Le hasard fait qu'on le trouve quelquefois rempli de graisse, dans un petit espace de forme triangulaire, qui est situé à la partie antérieure du sternum. S'il faut en croire Avenzoas, et d'autres auteurs plus graves, il se forme souvent des abcès dans ce petit espace, lesquels n'ont aucune communication avec les deux cavités de la poitrine.

Usage du médiastin.

Le médiastin est d'une grande utilité : il conserve la liberté d'un poumon, lorsqu'on est couché sur un côté. Toutes les fois qu'une des cavités est inondée de pus, d'eau ou de quelque autre liquide, le malade peut respirer assez librement en se couchant sur ce côté ; parce qu'au moyen de la cloison, le poumon engorgé ne pèse point sur le poumon libre.

ARTICLE DEUXIÈME.

De la Sécrétion pulmonaire.

Les injections passent facilement des bronches dans les artères et les veines pulmonaires, ainsi que ces dernières dans les bronches.

Le mucus qui tapisse l'intérieur des bronches et de la trachée-artère, est fourni par les glandes lymphatiques trachéales et bronchiques. Les crachats, plus ou moins épais, plus ou moins colorés, que nous rendons le matin à notre réveil, ne sont autre chose que cette mucosité surabondante, qui s'est épaissie pendant le sommeil. Leur couleur varie selon l'âge et la constitution saine ou maladive de l'individu. Ce mucus est rouge dans le fœtus, dans la péripneumonie, dans certains cas de suppression des règles, etc. Ces crachats sont aussi quelquefois colorés en rouge, par la transsudation du sang.

Exhalation, inhalation.

Les extrémités artérielles lymphatiques, distribuées sur la surface de la plèvre, exhalent; et les extrémités veineuses inhalent. Cette exhalation paraît sous forme de vapeurs, lorsqu'on ouvre des animaux vivans. Les anatomistes démontrent d'ailleurs ce fait, au moyen des injections; cette humeur est de même nature que le gluten du sang ou la lymphe coagulable, suivant Haller. Il est très-ordinaire de la trouver dans les cadavres par couches épaisses, calleuses, coriaces, osseuses.

Les mêmes inhalation et exhalation ont lieu dans l'intérieur des bronches et des vésicules pulmonaires : l'exhalation est connue

Cependant, l'inspiration continuée trop long-temps, devient à la fin un obstacle mortel à la circulation, parce que les vaisseaux ne peuvent plus se désemplir. C'est ainsi, dit-on, que les nègres se détruisent; ils se suffoquent en retenant leur haleine; et, afin de boucher le passage de l'air, ils renversent leur langue en arrière.

L'inspiration trop long-temps continuée, produit un mésaise insupportable, qui force l'individu a faire une expiration. Voici comment cela s'exécute. Les poumons qui étaient descendus avec le diaphragme, remontent avec lui; les côtes et le sternum reprennent leurs places; la capacité de la poitrine diminue en tous sens; les poumons sont resserrés et pressés, tant par la pression des parties environnantes, que par leur propre constriction : de sorte que l'air qui était entré pendant l'inspiration, est forcé de sortir chargé de toute l'exhalation pulmonaire.

Les puissances qui opèrent cette expulsion, sont : 1°. la contraction des muscles abdominaux; 2°. le relâchement spontané des muscles qui servent à la dilatation du thorax, pendant le temps de l'inspiration; 3°. l'élasticité des castilages et des ligamens, qui lient les côtes avec le sternum; l'élasticité des

ligamens, qui les lient en arrière avec les vertèbres; 4°. le poids des côtes et leur élasticité; 5°. l'élasticité du médiastin, qui retire le diaphragme en haut; 6° l'action des muscles sternocostaux et sous-costaux; 7°. l'élasticité des poumons; 8°. la contraction mécanique et musculaire de la trachée-artère et des bronches, sur-tout celles des fibres musculaires des bronches; 9°. enfin, l'action du principe vital, qui modifie la respiration.

L'expiration se fait lentement et avec peu de force dans l'état naturel; lorsqu'elle se fait avec force et violence, les muscles sacrolombaires, le très-long du dos, le carré des lombes, agissent puissamment pour abaisser les côtes.

Pour remplir toutes ces fins, c'est-à-dire, pour opérer l'expiration et l'inspiration, la nature commence par exciter un sentiment de mésaise dans l'animal, qui détermine l'inspiration, en excitant le diaphragme à la contraction, ainsi que les autres organes qui concourent avec lui à la produire. Vers la fin de l'inspiration, il survient d'autres circonstances qui gênent la circulation, lesquelles déterminent les muscles abdominaux et les autres organes expirateurs, à chasser l'air des poumons. J'ai déjà observé que les organes

naissant ; l'expiration est peut-être le dernier signe de vie de l'homme mourant. Dès que la respiration a commencé, elle ne peut plus être interrompue sans la perte de la vie, parce qu'elle est absolument nécessaire pour entretenir la circulation des humeurs.

Respiration nécessaire à la vie.

Ce mécanisme paraît très-simple au premier coup d'œil ; la poitrine s'élève et s'élargit, le ventre se gonfle, l'air entre par la trachée-artère dans les poumons ; l'instant d'après, la poitrine s'abaisse, le ventre s'applatit, et l'air est chassé de l'intérieur des poumons. Les difficultés commencent à naître, lorsqu'on vient à examiner quels sont les agens inspirateurs et expirateurs ; cependant, quand on répète les expériences déjà faites sur cet objet, l'on voit clairement, que la seule contraction du diaphragme et des muscles intercostaux, suffit pour opérer l'inspiration dans l'état naturel. L'action des côtes qui s'élèvent pour lors et sont poussées en dehors, le mouvement du sternum qui se porte en avant, n'y concourent que très-peu dans l'inspiration ordinaire ; leur action n'est marquée que dans certaines circonstances, à proportion que le diaphragme s'applatit, et que la capacité de la poitrine s'agrandit ; le poumon se dilate, l'air s'y précipite par son poids, il distend les plus petites

Mécanisme de l'inspiration et de l'expiration.

cellules de ce viscère ; la circulation se fait avec plus de facilité dans tout le systême des vaisseaux pulmonaires, parce que leurs angles et leurs sinuosités sont diminuées ; leurs plis et leurs rides sont effacés ; le cœur se vide plus aisément, ses pulsations sont plus fréquentes.

Ainsi, toutes les fois que le sang, ou toute autre humeur répandus dans la poitrine, compriment les poumons, et les empêchent de se dilater ; on suffoque et on est prêt à périr, parce que la circulation est interrompue ; ainsi quand on respire un air pur et frais, l'inspiration est plus libre, et la circulation plus facile ; ainsi, les personnes grasses, les foyes gros, ceux qui ont les viscères abdominaux, engorgés ou obstrués et volumineux, les femmes enceintes, les hydropiques, respirent difficilement, parce que le mouvement du diaphragme est gêné chez eux ; ainsi quand on souffle de l'air dans le poumon d'un animal, dont la respiration est anéantie et le poumon affaissé, la circulation renaît aussitôt, et l'animal donne des signes de vie. Les injections que les anatomistes font dans les vaisseaux pulmonaires, réussissent beaucoup mieux lorsqu'on a commencé par souffler de l'air dans les vésicules pulmonaires.

Causes de la respiration difficile.

est décomposé, le gaz azote qui a été inspiré avec lui, et celui qui sort de la masse du sang et est déposé dans les vésicules pulmonaires, doivent être chassés à l'instant au-dehors par la voie de l'expiration : sans cela l'on suffoquerait.

Air vital, gaz azote, nuisibles respires séparément.

Il est très-remarquable que l'air atmosphérique, qui est un composé d'air vital et de gaz azote, dans les proportions que j'ai déjà fait connaître, soit propre à la respiration et le seul qui convienne à l'homme : tandis que l'un ou l'autre de ces deux gaz, respirés séparément, lui sont meutriers, ou tout au moins nuisibles.

Fonctions des poumons.

Voici enfin à quoi se réduisent les fonctions des poumons : 1°. A la respiration ; 2°. à la décomposition de l'air atmosphérique ; 3°. à l'excrétion du gaz azote, dans les vésicules pulmonaires, dont la masse du sang se débarrasse ; 4°. à la perfection de la sanguification qui s'opère dans cet organe ; 5°. aux sécrétions et excrétions pulmonaires, dont il a été fait mention.

De la voix.

La formation de la voix est encore un phénomène dépendant de la respiration : il est important de connaître le mécanisme de sa formation, relativement à la phthisie pulmonaire. La voix plus ou moins rauque, ou plus

il se fait, en même-temps, des excrétions importantes, outre celles dont j'ai déjà fait mention. Le gaz azote, qui se forme dans le sang, deviendrait un poison mortel pour l'homme, s'il ne s'échappait par quelque voie. Or, c'est avec l'exhalation pulmonaire qu'il est chassé en dehors; c'est par ce moyen que la nature purifie les humeurs et les débarrasse d'un principe sceptique qui les corromprait promptement.

Exhalation du gaz azote.

L'air qui entre dans les poumons y perd aussitôt son élasticité, et n'est plus propre à les dilater; par cette raison il a besoin d'être renouvelé : c'est encore un nouveau motif pour que la respiration continue.

Air atmosphérique contient 27 pouces de gaz oxigène, et 73 de gaz azote.

Toutes les parties de l'air que nous respirons, ne sont point homogènes, ni propres à la respiration, ni aux fonctions animales qui en sont les suites, si on les respire séparement. Sur cent parties d'air atmosphérique, il n'y en a que vingt-sept qu'on appelle *air vital* ou *gaz oxigène;* les soixante-treize parties restantes, sont du *gaz azote*. J'ai déjà observé que ce dernier était un poison subtil pour l'homme qui le respirerait pur et sans mélange d'air vital; l'air vital est décomposé en partie dans l'inspiration; le surplus pénètre la substance des poumons, et se mêle avec la masse du sang. Aussitôt que l'air vital

avec la masse du sang, dont elle est l'élément le plus abondant, soit en se chargeant des impuretés salines de ce dernier, qu'elle dissout et qu'elle entraîne dehors par la voie des sécrétions; 3°. elle est la véhicule de toutes les sécrétions et de presque toutes les excrétions; 4°. le systême lymphatique et glanduleux, est sujet à des engorgemens et a des obstructions de différente nature. Le grand nombre de vaisseaux lymphatiques et de glandes, qui font partie de la substance des poumons, portent à croire qu'il doit s'y former fréquemment des embarras de cette espèce, sur-tout dès qu'il est prouvé, par l'anatomie, que toute la lymphe du corps humain va s'y décharger. Les maladies cachectiques, dont cet organe est le principal siège, confirment d'ailleurs cette vérité.

Obstructions fréquentes.

Les succès que l'on obtient dans le traitement des pulmonies, des maladies cutanées, etc., par l'application des cautères, des vésicatoires, des exutoires de toute espèce, appliqués sous les aisselles, entre les épaules, aux bras, etc., démontrent clairement l'étendue du systême absorbant, ses communications de l'extérieur à l'intérieur, *et vice versâ*, et sur-tout sa grande influence sur les poumons.

Succès des exutoires.

Étendue du systême absorbant.

On observe, à la vérité, beaucoup de phthisies pulmonaires sanguines.

La diathèse inflammatoire existe très-fréquemment dans les premières périodes de la pulmonie, même quand elle n'est point de l'espèce sanguine; mais il n'en est pas moins vrai que l'on observe un plus grand nombre de pulmonies de l'espèce tuberculeuse, dont le siège est dans les glandes et les vaisseaux lymphatiques du poumon, dans le traitement desquelles il faut s'appliquer uniquement à redonner du ton au systême, et à détruire les vices de la lymphe, qui en sont la cause ou l'effet.

ARTICLE SIXIÈME.

De l'Influence, de l'organe de la Peau, sur les Poumons.

La peau agit de deux manières sur les poumons : 1°. par la sympathie nerveuse; le magnétisme animal m'en fournit la preuve. Les médecins savent que ce n'est autre chose qu'un attouchement voluptueux, auquel on cherche à ajouter une impression morale, mystérieuse, afin d'exalter l'imagination. Je me rappelle avoir été témoin, plusieurs fois, des suffocations convulsives, des crachemens de sang, des hurlemens, des extinctions de voix subites, opérés par ces

Sympathie de la peau.

Magnétisme animal.

et de mobilité du systême nerveux, par la toux.

ARTICLE QUATRIÈME.

De l'action du Systême nerveux sur les Poumons.

Quoique les poumons reçoivent très-peu de nerfs, il n'en est pas moins certain que la puissance nerveuse influe beaucoup sur la santé de ce viscère, et par conséquent sur ses fonctions; il suffit d'avoir une légère connoissance de l'économie animale, pour être convaincu de cette vérité.

Réaction des passions, etc.

Les passions vives, soit en plus, soit en moins, font, en général, impression sur la respiration, et en altèrent la régularité: elles dérangent en même-temps les sécrétions pulmonaires et ses autres fonctions; elles portent sur-tout le désordre dans la partie du systême lymphatique qui se distribue à cet organe; elles sont, par cette raison, une cause fréquente de la pulmonie, ainsi qu'on le verra ci-après.

Réaction nerveuse des organes, etc.

Il y a peu de viscères malades, dont la réaction ne se fasse sentir sur les poumons. Les maladies de l'estomac, de la matrice, celles de la peau, la douleur des dents

occasionnée par la carie, le froid des pieds, la mobilité nerveuse, frappent sur les poumons. Ces différentes causes altèrent ses fonctions, corrompent sa substance; c'est encore de là, que naissent les engorgemens lymphatiques et tuberculeux, si fréquens dans cet organe.

Habitudes., etc. cause du désordre des fonctions du poumon.

Certaines habitudes, l'imitation, le mésaise que l'on éprouve dans certaines circonstances, modifient diversement les fonctions du poumon: la respiration en est altérée et quelquefois suspendue; les sécrétions importantes qui s'y font, en sont troublées; la sanguification qui y reçoit en pleine santé son dernier degré d'élaboration, reste imparfaite.

ARTICLE CINQUIÈME.

De l'influence du Système lymphatique et glanduleux relativement à la Pulmonie.

Système absorbant, cause de pulmonie.

Nous devons aux découvertes de ce siècle, les détails sur le système absorbant, dont il a été fait mention ci-dessus; elles ne laissent aucun doute: 1°. sur l'affluence de la lymphe de tout le système dans les poumons; 2°. sur les modifications qu'elle y éprouve, et sur les combinaisons qu'elle y reçoit, soit en s'assimilant

attouchemens, et par l'imagination frappée en même-temps. 2°. Il y a une réciprocité très-marquée entre la transpiration sensible et insensible de la peau, l'exhalation pulmonaire, les urines et l'exhalation aqueuse du canal intestinal. Lorsque la sécrétion de la peau augmente, les autres diminuent en proportion, *et vice versâ.* Cette réciprocité est sur-tout remarquable avec l'exhalation pulmonaire; dès que la transpiration cutanée diminue, les poumons, la trachée-artère s'engorgent, les rhumes, les catarrhes, les tubercules, l'inflammation des poumons, les pulmonies catarrhales, en sont les suites.

Réciprocité de la transpiration pulmonaire et cutanée.

Les maladies cutanées, aiguës et chroniques, frappent presque toujours sur les poumons si elles viennent à être déplacées mal-à-propos, ou dérangées dans leurs marches.

Maladies cutanées repercutées.

ARTICLE SEPTIÈME.

De l'Assimilation, de l'Hématose, de la Nutrition, considérées relativement aux fonctions des Poumons, et à l'influence de cet organe sur icelles.

L'assimilation, dans le sens le plus étendu, est le changement de la portion nutritive des alimens en notre substance.

Assimilation; hématose.

Le corps animal est composé de fluides et de solides : il perd de sa substance à chaque instant. Il existe dans les règnes végétal et animal, une matière commune, propre à réparer cette perte ; c'est la partie muqueuse des végétaux, laquelle forme ensuite le gluten animal ou la partie nutritive, au moyen de l'assimilation et de l'hémotose.

On avait cru que les moyens mécaniques suffiraient pour opérer l'assimilation, etc. : l'opinion contraire est démontrée aujourd'hui, et adoptée par les physiologistes les plus célèbres. La mastication, la trituration, la digestion (j'entends le mouvement péristaltique de l'estomac), la circulation du chyle et du sang, le mouvement musculaire, ne sont que des secours auxiliaires. L'assimilation considérée dans les fluides, est une opération chymique, à laquelle il est probable que le principe vital contribue dans l'état de santé : elle est suspendue ou troublée dans les maladies.

Moyens mécaniques insuffisans.

Outre la partie muqueuse des règnes végétal et animal, qui forme la matière nutritive, l'air entre encore dans la composition des fluides et des solides ; car on en retire de toutes les parties des animaux : il est introduit dans le corps animal avec les alimens, par la respiration, par les pores de la peau, ainsi que

Assimilation, opération chymique.

Air, élément de la nutrition.

je l'ai déjà observé. L'air atmosphérique est décomposé dans les poumons, l'oxigène est introduit dans la masse du sang: ce dernier se débarrasse en même-temps du gaz azote, qui est entraîné au-dehors par l'expiration.

L'assimilation commence dans la bouche: elle se continue dans l'œsophage, l'estomac, le canal alimentaire, les vaisseaux lactées, dans le systême artériel et veineux: mais c'est principalement dans le poumon qu'elle s'opère; c'est en traversant les poumons, que le chyle est transformé en sang; c'est à cet organe qu'est réservée exclusivement l'hématose, qui n'est elle-même qu'une partie de l'assimilation.

Hématose dans les poumons.

Nous connaissons très-peu les moyens que la nature emploie pour la formation des fluides et des solides. Les médecins se sont occupés, dans tous les temps, de la manière dont les premiers se forment: ils ne nous ont presque rien appris sur celle des solides. Le mécanisme du solide vivant, nous est sur-tout inconnu; car il ne suffit point de dire que les molécules de gluten s'appliquent aux extrémités des fibres nerveuses et musculaires, pour leur accroissement ou pour réparer leur perte; nous n'acquérons par cette explication, que l'idée de leur nutrition. Cette application de la molécule

Solide vivant.

du gluten, ne nous apprend point comment elle devient sensible ou irritable, aussitôt qu'elle est devenue partie constituante de la fibre nerveuse ou de la fibre musculaire.

Ses lois.

Nous ignorons également les lois qui régissent le solide vivant, lesquelles sont distinctes des lois générales qui régissent la matière morte.

Nutrition des solides, selon Cullen.

Voici comme Cullen conçoit la nutrition des solides. Le cerveau est, selon lui, un organe où il se fait une double sécrétion : 1°. le gluten animal s'y sépare et s'y dégage de toute matière hétérogène, sur-tout des parties salines. 2°. Il s'y fait, en même-temps, la sécrétion d'un fluide subtil élastique : ce dernier est l'organe du sentiment et du mouvement; il sert en même-temps à transporter le fluide nutritif, depuis l'origine des nerſs jusques à leur extrémité. Le gluten animal, porté à l'extrémité de chaque fibre élémentaire, la nourrit et répare ses pertes. Cet auteur, en proposant cette opinion, avoue qu'il ignore 1°. comment le gluten devient, de partie fluide, partie solide; 2°. comment il s'applique aux fibres nerveuses, musculaires et autres; 3°. ni comment il forme le tissu cellulaire qui enveloppe toutes les fibres du corps humain.

Son mécanisme d'après Cullen.

Opinion de Bordeu.

Bordeu, dans son *Traité du Tissu muqueux*, prétend que le suc nourricier s'applique, par

juxta-position, aux fibres du tissu cellulaire, et que la nutrition se fait par le tissu cellulaire.

Sect. XVII. « Le tissu muqueux se nourrit » donc, ou s'entretient et s'étend, par juxta- » position, comme on dit dans les écoles : » l'accroissement se fait couche par couche, » ainsi que dans un corps sur lequel on ap- » plique du vernis; les premières fibres sont » égales dans tous les sujets, etc. »

Cette opinion de Bordeu est très-spécieuse. En effet, le tissu cellulaire est l'organe le plus volumineux, le plus étendu du corps humain; il est le plus divisé; il enveloppe toutes les fibres nerveuses, musculaires et autres; il pénètre tous les organes, il en est le soutien; il est le réservoir de la graisse, de la sérosité, etc.

« L'organisation de la fibre, qui la rend » apte au mouvement et au sentiment, est » déterminée et unique..... Elle caractérise » les fibres animales, de même que les figures » des métaux et des sels de la même espèce, » sont caractérisés par leur figure ».

Nota. On peut donc conclure de là, que, selon la figure, la fibre est sensible ou irritable, ou ne l'est pas du tout. La forme détermine donc la sensibilité et l'irritabilité. Donc la supposition du fluide nerveux est inutile d'après M. Borden. Cette opinion des formes élémentaires est reconnue fausse aujourd'hui.

Opinion de Boërave.

Boërrave pensait que tous nos solides étaient nerveux ou d'origine nerveuse, « *Omnem » totius nostri corporis, solidam massam, » meris modo nervis, ut elementis suis, » a's lutè constructam esse.* » et que la nutrition se faisait au moyen d'un fluide subtil, analogue au fluide nerveux. « *Et profecta » omnis illa massa.... Concrevit ex iis quæ » anteà erant subtilissimum, quod fere nas» citur colliquamenti liquidum, ipsi succo » nervorum simile....* »

Fluide subtil, élément de la nutrition.

Opinion de Haller.

Haller fait consister la nutrition des solides, dans l'application du gluten aux fibres, aux membranes, etc. L'air qui circule avec nos fluides, se combine avec ce gluten, et contribue en grande partie à la nutrition. « *Vis» cida lympha est et facile adh ret.... Et » in fibras membranas, serosum gluten » promptissimè cogitur....* »

L'exhalation intérieure nourrit.

Le tissu cellulaire est nourri et réparé par une rosée lymphatique. « *Cellulosam tolam » amissam, ros ipse lymphaticus exsudans, » resarcit.* »

Nota. Les auteurs ci-dessus s'accordent sur deux points relativement à la formation des solides du corps humain : ils admettent le tissu cellulaire et la fibre animale ; l'un et l'autre sont formés, nourris et réparés par le gluten ou la partie muqueuse des

règnes végétal et animal. Ils diffèrent par le mode d'application de cette matière nourricière. Les uns, comme Boërrave, veulent qu'elle se fasse dans les extrémités nerveuses et vasculeuses. *Fiet ergò vera nutritio solidorum in vasis minimis..... Id est in nervis aut vasculis his similibus.* Cullen, ainsi que je l'ai déjà observé, veut que la sécrétion du gluten nourricier se fasse dans le cerveau, et qu'elle filtre de là jusqu'à l'extrémité des nerfs, pour servir à l'accroissement et à la nourriture des solides. Bordeu, au contraire, veut que le suc nourricier s'épanche dans le tissu cellulaire qu'il nourrit et entretient, à travers lequel il circule comme l'eau dans une éponge. Haller nous dit : *Fibram muscularem ali rore lymphatico effuso in cellulosam fibræ circùmpositam.* Diversité et conformité d'opinions.

Je suis de l'avis de Mrs. Borden et Haller. Mon opinion.

ARTICLE HUITIÈME.

Des causes prédisposantes et prochaines de la Pulmonie.

Les causes prédisposantes sont internes ou externes : le détail en serait trop long ici, il sera mieux placé dans le cours de cet ouvrage, à cause de leur grand nombre; je me bornerai à dire un mot de la cause prochaine, sur laquelle je reviendrai encore, en faisant l'énumération des causes éloignées. Causes de la pulmonie.

3...

Opinion de Charles Leigh.

Charles Leigh, dans sa phthisiologie de Lancastre, nous assure qu'il a vu mourir nombre de phthisiques, sans qu'il eût paru aucun symptôme inflammatoire pendant le cours de la maladie : il ajoute, que d'autres n'avaient eu aucun symptôme de fiévre hectique ; d'où il conclut que leurs poumons n'étaient point ulcérés. L'assertion de ce médecin me paraît d'autant plus hasardée, qu'il avoue n'avoir jamais ouvert aucun de ces pulmoniques.

Pour moi, qui ai assisté à l'ouverture d'un grand nombre de cadavres de ces malades, j'affirme avoir toujours vu leurs poumons en suppuration, ulcérés et tuberculeux; d'où je conclus, que l'inflammation de cet organe avait précédé, parce que point de suppuration sans inflammation locale ou générale qui y ait donné lieu.

Inflammation des poumons; cause prochaine de la pulmonie.

L'inflammation est, selon moi, la cause de la suppuration pulmonaire. Les causes éloignées de l'inflammation, deviennent pour lors causes de la suppuration. La somme de ces causes, occasionne l'inflammation et forme la cause prochaine ; comme elle est celle de la suppuration, lorsque l'inflammation qui la produit, n'a pu se terminer par résolution.

Trois espèces d'inflammation.

Il faut distinguer trois espèces d'inflammation :

l'inflammation aiguë, l'inflammation chronique, et la diathèse inflammatoire.

Cette dernière consiste dans le ton augmenté de la fibre musculaire de tout le systême artériel. Cet état peut exister long-temps, sans constituer par lui seul un état maladif; il peut donner naissance aux inflammations aiguës et chroniques, qui sont toujours des maladies locales. Ces dernières peuvent néanmoins avoir lieu dans certains cas, sans que la diathèse inflammatoire les précède, et même qu'elle survienne; au contraire, elles lui donnent naissance fort souvent : cette diathèse est quelquefois une des causes prédisposantes de la phthisie pulmonaire.

Acre tabifique.

Des auteurs célèbres ont cru que la cause prochaine de la pulmonie, était un âcre d'une nature particulière, que nous ne connaissons que par ses effets : ils ont tenté d'expliquer, par le moyen de ce miasme, comment le vice phthisique devenait héréditaire dans les familles, et comment il était contagieux. Pour moi, je pense qu'il faut attribuer le vice héréditaire à la conformation des solides, et la contagion, dans la nature de la suppuration des poumons. La température du climat rend cette dernière plus ou moins active.

Cause prochaine, suivant Morton.

Morton a placé la cause prochaine de la

phthisie pulmonaire, dans le vice des esprits animaux et la diathèse du sang. « *Est totius » massœ sanguineœ et spiritûs nervosi » prava dispositio.* » Cap. 10, *de Causis phthyseos Pulmonaris.* Cette cause me paraît trop vague et trop indéterminée, car elle peut convenir à beaucoup d'autres maladies; il aurait pu indiquer certains vices du sang qui y donnent lieu, que l'expérience a fait connaître. Quand aux vices des esprits animaux, il me paraît impossible de les prouver : on ne peut que les supposer. L'art n'étant point assez avancé pour nous démontrer l'existence de ce fluide, comment pourrait-on nous éclairer sur ses imperfections ? D'ailleurs, il paraît probable qu'il n'existe point d'esprits animaux.

La cause prochaine de la pulmonie, est plus ou moins compliquée; elle varie suivant l'espèce de pulmonie, et suivant ses degrés, ainsi que je l'établirai ci-après.

ARTICLE NEUVIÈME.

Des Tubercules pulmonaires.

Les tubercules du poumon, ont leur siège dans les glandes lymphatiques, dans son tissu cellulaire; il est même à présumer qu'il s'en

forme dans l'intérieur des vaisseaux lympha-tiques; leur volume varie beaucoup ainsi que leur consistance : on en trouve, à l'ouverture des cadavres, depuis la grosseur d'un grain de millet jusqu'à celle d'une noix; ils sont squirrheux, stéatômateux, dans l'état inflammatoire, de suppuration, etc. Ils sont une des principales causes de l'oppression, de la toux qu'éprouvent les malades. On en trouve chez d'autres malades, tels que les asthmatiques; je suis même persuadé qu'ils se forment et se succèdent facilement et habituellement chez les personnes qui jouissent de la meilleur santé, sans qu'elles s'en doutent.

Leur siège.

Leur volume.

Leurs qualités.

Leurs effets.

Les tubercules jouent un rôle si important dans les diverses espèces de phthisies, que j'ai cru devoir en traiter dans un chapitre particulier.

ARTICLE DIXIÈME.

De l'Inflammation et de la Suppuration pulmonaire.

Toute espèce d'inflammation locale ou générale, suppose un état de spasme dans les extrémités des vaisseaux capillaires artériels de la partie enflammée, ou de tout le systême. Ce spasme est le complément de la cause

prochaine de toute espèce d'inflammation ; c'est donc le spasme partiel ou total des capillaires artériels des poumons, qui donne lieu à leur inflammation. Ce spasme des vaisseaux pulmonaires, est joint quelquefois à celui de tout le systême artériel, et pour lors il y a fièvre inflammatoire : elle est de cette espèce dans les phthisies aiguës, dans les péripneumonies, etc.

Spasme des capillaires artériels.

Mécanisme de la suppuration.

La suppuration consiste dans un épanchement de serum dans le tissu cellulaire ; le serum tient en dissolution une portion de gluten. Lorsque le serum est en stagnation, il subit une décomposition chymique particulière, de laquelle résulte une liqueur blanche, opaque, visqueuse, douce, qui exhale une odeur légèrement acide, que l'on appelle *pus*. Il est fourni par le gluten tenu en dissolution dans le serum, et qui s'en sépare pendant la stagnation.

C'est une opération chymique, etc.

Telle est, à-peu-près, l'idée que l'on peut se former du mécanisme de la suppuration.

Lorsque la suppuration s'établit dans les poumons, c'est le serum en stagnation, chargé de gluten, qui en fournit la matière. Cette opération est exécutée par plusieurs puissances : elle est mécanique, chymique, inflammatoire et dirigée par le principe vital :

l'action de cette dernière puissance ne saurrait être révoquée en doute.

Lorsque j'ai établi ci-dessus que le spasme artériel était le principe de toute inflammation, j'aurais dû ajouter que l'action du cœur, et celle du système artériel, étaient pareillement augmentées dans les inflammations aiguës considérables. Elles réagissent en même temps contre le spasme des capillaires artériels, ce que l'on reconnaît pour lors par la fièvre qui accompagne ces inflammations.

Augmentation de ton dans les capillaires en spasme.

Dans les inflammations locales légères, la portion des capillaires, qui est en spasme, reçoit une augmentation de ton de la colonne sanguine qu'elle arrête; car la portion capillaire, qui n'est point en spasme, est dilatée par la colonne sanguine qui la parcourt. Cette colonne est poussée, et elle occasionne cette augmentation de ton, en frappant contre ses parois.

État inflammatoire des poumons.

Le poumon, dans les phthisies chroniques, est presque toujours, pendant leur durée, dans un état inflammatoire, partiel ou total.

Pendant la formation du pus, le battement des artères, le ton augmenté des fibres musculaires, détruisent une portion de tissu cellulaire, et même une portion des parois des capillaires : cette destruction est mécanique.

Lorsque le pus est formé, il détruit encore, par son acrimonie, une portion de ce même tissu cellulaire et des capillaires, que la pléthore locale a déjà ſait rompre et déchirer; cette dernière destruction des solides, par l'acrimonie purulente, est chymique. Les portions des solides détruites, augmentent la quantité du pus avec lequel elles se confondent.

Mélange des solides détruits avec le pus.

ARTICLE ONZIÈME.

De l'Atrophie des Pulmoniques.

Le pus est un puissant dissolvant de la graisse; il la dissout jusques à la dernière goutte, lorsqu'il est absorbé et porté dans la masse des humeurs, et ensuite versé dans le tissu adipeux. C'est cette absorption qui réduit les pulmoniques à l'excès de marasme qu'ils présentent sur la fin de leur maladie. Le défaut de sanguification dans les poumons, contribue aussi à produire ce marasme.

Pus dissolvant de la graisse.

Défaut d'hématose, cause de marasme.

ARTICLE DOUZIÈME.

Du Diagnostic et du Prognostic.

La phthisie pulmonaire est souvent difficile à reconnaître lorsqu'elle commence; c'est

cependant la seule époque où il importe de la connaître, parce que c'est le seul temps où elle est guérissable.

Son prognostic est très-facile, lorsqu'elle est avancée, il est presque toujours mortel.

ARTICLE TREIZIÈME.

Des Indications générales et particulières.

Les indications générales se réduisent presque au régime anthiphlogistique ; il faut cependant remédier, autant qu'on le peut, aux causes médiates et éloignées. Je reviendrai sur les unes et les autres ci-après.

ARTICLE QUATORZIÈME.

Du Traitement général et particulier.

Il faut varier le traitement des phthisies suivant leur espèce, leurs causes, leurs complications et le degré où elles sont.

Le kina, les amers, les exutoires, la gestation, les anti-scorbutiques, les eaux thermales, les laitages, etc., peuvent être nuisibles par leur mauvaise application.

On redoute trop les préparations mercurielles, tel que le sublimé. Je leur ai vu

produire de très-bons effets dans cette maladie.

Nota. Je préviens les lecteurs, qu'ils trouveront, dans cet ouvrage, beaucoup de répétitions de faits et de raisonnemens. Avec un peu de réflexion, ils verront qu'elles sont nécessaires. J'ai dû me répéter toutes les fois que j'ai eu besoin des mêmes preuves, pour établir mon opinion sur les caractères et le traitement de la pulmonie.

CHAPITRE DEUXIÈME.

Des Glandes, des Vaisseaux Lymphatiques, des Tubercules, des Vomiques du Poumon.

SECTION PREMIÈRE.

Des Glandes trachéales et pulmonaires.

JE reviens sur les glandes pulmonaires et trachéales : elles sont décrites avec exactitude par tous les anatomistes. Les trachéales fournissent le mucus qui tapisse l'intérieur de la trachée-artère. Les autres séparent une humeur bleuâtre, qui est quelquefois noire chez les adultes : on nomme glandes bronchiques ces dernières. M. Portal en a décrit une troisième espèce, dans son *Traité sur la Pulmonie.* Voici ce qu'il en dit : « Indépendamment » de ces glandes ou corps bronchiques, dont » les poumons sont pourvus, il est d'autres » glandes, dans ce viscère, d'une nature très- » différente, avec lesquelles plusieurs anato- » mistes les ont confondues : ce sont les glandes

Glandes de M. Portal.

» lymphatiques du poumon, etc.: elles sont
» indistinctement répandues dans la substance
» du poumon, principalement à sa surface
» externe, etc.; et on voit, par l'appareil des
» vaisseaux lymphatiques qui y aboutissent,
» qu'elles sont de la nature de celles que l'on
» connaît dans les autres parties du corps,
» sous le nom de glandes lymphatiques. »

Glandes de Cruikshank.

Cruikshank, dans son Traité d'Anatomie des vaisseaux absorbans du corps humain, paraît avoir apperçu ces mêmes glandes. « On trouve communément, avec les artères,
» mammaires internes, beaucoup de petites
» glandes sous le cartillage des vraies côtes:
» leur nombre va de six à dix quelquefois,
» mais rarement. Cependant on rencontre
» quelques-unes de ces glandes dans la subs-
» tance des poumons; mais on les rencontre
» constamment à la racine des poumons, de-
» vant comme derrière la bifurcation de la
» trachée-artère. Haller dit qu'elles descendent
» avec la trachée-artère, et en accompagnent
» chaque division; elles entourent les gros
» vaisseaux des poumons, tant antérieurement
» que postérieurement. Ces glandes appar-
» tiennent aux absorbans des poumons, et
» peuvent être nommés glandes bronchiques
» des absorbans..... Ces glandes sont

» communément d'une couleur bleue, et quel-
» quefois elles sont noires. »

Il semble que ce dernier anatomiste a confondu les glandes bronchiques avec les lymphatiques de M. Portal, du moins il les croit de la même espèce.

Crachats bleus, noirâtres ne sont point des signes de pulmonie.

Les crachats muqueux, bleuâtres et noirs, que certaines personnes rendent habituellement sans que leur santé en soit altérée, prouvent évidemment que le conduit excréteur de ces glandes, s'ouvre dans les bronches. J'observerai ici que c'est mal-à-propos que certains médecins se persuadent que ces crachats colorés sont des signes précurseurs de la phthisie tuberculeuse.

Travail de Cruikshank utile pour le siège de la pulmonie.

Le travail de Cruikshank est d'une grande importance : il jette une grande lumière sur le siège de la pulmonie.

Opinion de M. Portal sur son siège.

M. Portal prétend que les glandes bronchiques sont le siège des pulmonies pléthoriques, sanguines, inflammatoires; et que les glandes qu'il appelle lymphatiques, sont au contraire le siège des pulmonies scrofuleuses, chroniques, ainsi que de celles qu'il appelle pulmonies de naissance.

Doutes sur cette opinion.

Il me semble qu'il n'y a aucune raison pour croire qu'une espèce de glandes est plutôt le siège d'une espèce de pulmonie, que d'une

autre, dès que les vaisseaux lymphatiques aboutissent indistinctement aux glandes lymphatiques et aux bronchiques. Si M. Portal a trouvé, quelquefois, que les glandes bronchiques étaient affectées dans certaines pulmonies, tandis que les glandes lymphatiques pulmonaires étaient saines, *et vice versâ*; cette observation, que je trouve fort extraordinaire, dépendait de quelque circonstance étrangère à la maladie. La distinction que ce médecin fait de ces glandes, et des deux espèces de pulmonie qu'il admet en conséquence, est idéale.

Des Tubercules et des Vomiques.

Tubercules selon Hypocrate.

Hypocrate a employé souvent le mot *Tubercule* dans ses Ouvrages, *v. g.*, dans ses Aphorismes, *de Morbis*, lib. 1, sect. 5; dans ses Prénotions, *de Articulis*, etc.

Il a donné ce nom à des tumeurs de différentes espèces, *v. g.*, aux parosides enflammées, aux vomiques, etc.

Il avait néanmoins vu les tubercules du poumon dans tous les états, squirrheux, stéatômateux, froids, indolens, dans l'état inflammatoire en suppuration.

Son opinion adoptée par les modernes.

Quelques médecins modernes, tel que Sennert, ont adopté son opinion.

Morton a réservé ce mot pour désigner les engorgemens phthisiques des poumons : il a été suivi généralement par tous les médecins qui ont écrit depuis. On entend aujourd'hui par *tubercules*, les concrétions de toute espèce, et les engorgemens lymphatiques qui se forment dans le systême absorbant, et le tissu cellulaire des poumons.

Opinion de Morton et des modernes.

L'ouverture des cadavres des pulmoniques, nous présente leurs poumons dans un état de désorganisation très-varié ; ils sont tantôt plus volumineux que dans l'état naturel, d'autrefois ils sont plus petits, presque desséchés et racornis : dans l'un et l'autre cas, on les trouve plus pesans que ceux des cadavres morts d'autres maladies.

Description des poumons tuberculeux.

Leur substance est parsemée et farcie d'un nombre prodigieux de tumeurs de différent volume, auxquelles on a donné le nom de tubercules exclusivement. Galien et Alexandre de Tralles, sont les seuls, après Hypocrate, qui en aient fait mention parmi les anciens. Morton assure qu'ils sont une cause très-fréquente de la pulmonie ; Hoffman, Sylvius de Lebos, etc. ont confirmé son opinion ; Boerrave n'a point fait mention des tubercules, en traitant de la Phthisie.

Opinion de Galien, etc.

Silence de Boerrave.

La description qu'en a donnée le docteur Stark,

4..

dans *les médicales Communications*, mérite d'être rapportée, afin qu'on puisse la comparer à celles des autres anatomistes modernes.

Description de Stark.

« Ce sont, dit-il, des corps ronds et fermes, » situés dans le tissu cellulaire des poumons : » leur grosseur varie à l'infini, depuis celle » d'un grain de millet, jusques à celle d'une » noix. Les petits sont semés dans la substance

Leur volume, leur position.

» pulmonaire, de même que les petites tu- » meurs scrofuleuses le sont dans le lard et » la chair des cochons qu'on dit être ladres ; » on les trouve aussi quelquefois ramassés en » forme de grape. Les petits tubercules sont

Leur solidité.

» toujours solides, les grands le sont aussi

Leur structure interne.

» fréquemment ; leur dureté ressemble à celle » des cartillages ; si on les coupe transversa- » lement, ils présentent une surface unie, » brillante et uniforme. Vus au microscope, » on n'y apperçoit ni vésicules, ni cellules, » ni vaisseaux. Lorsqu'on a injecté l'artère et » la veine pulmonaire, on découvre sur la » surface de ces tubercules coupés transver- » salement, des petits trous, comme s'ils » avaient été piqués avec une épingle. Quel- » ques-uns ont une ou plusieurs cavités, qui » renferment un fluide épais et blanc, sem- » blable au pus. Lorsqu'on est parvenu à vider » ces cavités, on découvre plusieurs petits

» trous, d'où découle de la matière : ces trous
» ne communiquent à aucune espèce de vais-
» seaux. La grandeur des cavités, dont on
» vient de parler, varie suivant la grandeur
» des tubercules ; il y en a qui sont à peine
» sensibles à la vue, tandis que d'autres ont
» demi-pouce, trois-quarts de pouce de dia-
» mètre. Lorsque ces cavités sont vides, il ne
» reste de toute leur substance qu'une enve-
» loppe mince. Il est essentiel de remarquer
» que les petites cavités sont toujours exac-
» tement fermées, au-lieu que les grandes ont
» toujours une ouverture ronde, qui com-
» munique avec une branche de la trachée-
» artère. Lorsque ces cavités communiquent
» avec les bronches, et par conséquent avec
» l'air extérieur, elles changent de nom : on
» doit les appeller *vomiques*.

Description des vomiques.

» Les petites vomiques sont communément
» entières ; les grandes sont au contraire ou-
» vertes et rompues. Ces dernières sont de
» forme ovale : elles ont environ quatre pouces
» de long ; elles sont recouvertes en total ou
» en partie, d'une membrane lisse, mince
» et tendre. La matière qu'elles contiennent,
» est blanchâtre ou jaunâtre dans les vomiques
» fermées : elle est rougeâtre dans celles dont
» la capsule est rompue ; elle s'étend et se

» dissout facilement dans l'eau. La matière des
» grandes vomiques est jeaunâtre, verdâtre,
» cendrée: son odeur est souvent fétide; lors-
» qu'elles ne soint point complétement rom-
» pues, il est rare que cette liqueur soit pour
» lors rougeâtre.

» Les vomiques communiquent par diffé-
» rentes ouvertures aux bronches, elles ont
» aussi entr'elles des communications ; les
» ouvertures bronchiques sont rondes et lisses,
» les autres sont ridées et irrégulières. Les
» grandes vomiques qui ont plusieurs ouver-
» tures bronchiques, contiennent peu d'hu-
» meur purulente: ce qui prouve qu'elle s'éva-
» cue dans les bronches, à mesure qu'elle se
» forme. On peut se convaincre de cette vérité
» en faisant une incision profonde dans une
» portion du poumon qui est malade et en
» suppuration. Si on comprime ensuite les
» environs de l'incision, on verra sortir la
» matière des vomiques par les extrémités
» coupées des bronches. On voit la même
» humeur couler, si l'on dissèque un rameau
» considérable de la trachée-artère, et que l'on
» comprime de même ensuite les petits ra-
» meaux : on verra sortir la matière de la
» vomique par ces petits rameaux.

Siège des vomiques.

Les grandes vomiques sont situées vers la

» partie postérieure des lobes supérieures du » poumon. Quelquefois la vomique a des » conduits qui se prolongent jusque sur la » surface mince de cette portion des poumons; » elle forme quelquefois un creux sur la sur- » face externe de ce viscère. La portion du » poumon où est située la vomique, forme » toujours une adhérence avec la portion de » la plèvre qui lui correspond; de sorte qu'il » ne peut point y avoir de communication » avec la vomique et la cavité de la poitrine ».

Nota. L'empyème, produite par la rupture de la vomique dans les poumons, prouve le contraire.

« Les portions de poumons contigus aux » tubercules, sont rouges, fermes et dures, » et quelquefois molles. Les parties saines des » poumons se distendent facilement, lorsqu'on » souffle de l'air dans la trachée-artère. Au » contraire, les portions contiguës aux tuber- » cules et aux vomiques restent affaissées; » l'air ne les pénètre point; les fonctions de » ces dernières, relativement à l'air, sont » entièrement anéanties.

Portions saines des poumons font leurs fonctions.

Point de fonctions dans les autres.

» Les artères et les veines se contractent dès » qu'elles approchent des grandes vomiques. » Ces vaisseaux, quoique d'un gros volume » extérieurement, n'ont qu'une très-petite

Contraction des veines et des artères.

» cavité; le surplus de leur cavité est rempli
» d'une substance fibreuse. Les vaisseaux qui
» passent près des grandes vomiques, sont
» totalement détachés des parties voisines dans
» la longueur d'environ un pouce: ces vais-
» seaux sanguins n'ont presqu'aucune com-
» munication avec les vomiques. On peut
» s'assurer de ce fait, soit en soufflant dans
» ces vaisseaux, soit en les injectant. Dans le
» premier cas, ils ne se distendent point, et l'air
» ne pénètre que rarement dans la vomique.
» Lorsqu'on injecte soit la veine, soit l'artère
» pulmonaire, les parties molles deviennent
» les plus dures, parce que l'injection y pénètre
» en quantité, au lieu qu'elle ne pénètre point
» dans les plus affectées et dans les plus
» malades, qui deviennent pour lors les plus
» molles, quoiqu'elles fussent les plus dures
» avant l'injection. En coupant les parties
» saines, on apperçoit un nombre infini de
» petits rameaux remplis de cire, au lieu que
» les parties malades n'offrent rien de sem-
» blable. En disséquant les vaisseaux injectés
» dans les parties saines, on peut les suivre
» jusqu'aux petits rameaux qui vont aux
» tubercules.

» Ce qui est remarquable, l'injection ne pé-
» nètre jamais les grandes et petites vomiques;

» les branches de la trachée-artère ne sont
» jamais contractées, quelle que soit leur
» petitesse. La surface interne de rameaux qui
» s'ouvrent dans les grandes vomiques, est
» d'un rouge foncé.

» Les degrés de cette affection morbifique
» varient beaucoup suivant les différens sujets
» et suivant les différentes portions du poumon
» dans le même individu. Lorsqu'il y a des
» grandes vomiques, les veines et les artères
» sont très-contractées; lorsqu'il n'y en a
» point de considérables, elles le sont à peine.
» Il n'y a quelquefois qu'un tiers ou un quart
» des poumons d'affectés; d'autrefois ils le sont
» entièrement d'un côté, ou tous les deux lobes.
» Ce sont toujours les portions postérieures et
» supérieures qui sont malades; alors les
» parties antérieures et inférieures sont saines.
» Le lobe droit du poumon est plus souvent
» malade que le gauche, les glandes lympha-
» tiques de la poitrine sont fréquemment
» blanchâtres, et contiennent quelquefois une
» substance semblable à de la craye humectée.

Observation du cit. Martin, médecin, à la Ferté-Bernard.

Nota. Le cit. Martin, médecin clinique de la commune de la Ferté-Bernard, a certifié à la société royale de médecine, le 5 mars 1788, qu'il avait observé sur plus de 40 cadavres pulmoniques, que

le poumon droit était en suppuration, tandis que le gauche était sain.

Objection contre Stark, sur les vomiques.

Il me semble qu'un tubercule ouvert dans les rameaux bronchiques, dans le tissu cellulaire, ou dans la cavité de la poitrine, est toujours une vomique, et qu'elle ne doit point changer de nom à raison du lieu où elle s'évacue, ainsi que le veut Stark.

Mon opinion sur les tubercules.

Les tubercules ne sont pas tous cartilagineux ou purulens, ainsi que cet auteur le prétend encore; car il y en a de plâtreux, d'osseux, de stéatômateux, lesquels ne suppurent jamais. Ceux qui sont propres à suppurer, commencent par s'enflammer; ces tubercules ne s'enflamment et ne suppurent pas tout à la fois, ce n'est que successivement. La maladie est souvent très-avancée, lorsque certains tubercules commencent à s'enflammer; de sorte qu'une portion des poumons est dans un état inflammatoire, tandis que l'autre est en suppuration. Ces deux états doivent se rencontrer constamment pendant les deux derniers périodes de cette maladie. Des portions de poumons sont enflammées, tandis que d'autres suppurent: l'ouverture des cadavres confirme chaque jour cette conjecture. On trouve, en disséquant des poumons, des tubercules enflammés qui n'ont pas eu le temps de suppurer.

Divers états des tubercules pendant le cours de la phthisie.

Les poumons des pulmoniques ne sont point les seuls qui nous présentent des tubercules, ceux des asthmatiques en ont aussi, ceux des vieillards en sont quelquefois pleins.

Poumons des asthmatiques, des vieillards tuberculeux.

Certaines personnes sont sujettes à expectorer des crachats ronds comme des pois durs, blancs, jaunes, que l'on prend mal à propos pour des tubercules; c'est presque toujours du mucus épaissi par la poussière que l'on respire. Les meuniers, les amidoniers, etc., sont sujets à rendre des crachats pareils.

Grains muqueux, durs, ronds, expectorés, ne sont point des tubercules.

Voici l'idée qu'a eue Cullen des tubercules pulmonaires, sect. 876, Élément de pratique. « Tubercules, on entend par ce terme, » certaines petites tumeurs qui ont l'apparence » de glandes endurcies. L'ouverture des ca» davres a fréquemment montré de pareils » tubercules formés dans les poumons. Ces » tumeurs sont d'abord indolentes, néan» moins elles s'enflamment ensuite, et se » changent par-là en petits abcès ou vo» miques qui, en se rompant et versant dans » les bronches les matières qu'ils renferment, » produisent une expectoration purulente, et » deviennent ainsi l'origine de la phthisie » pulmonaire ».

Opinion de Cullen sur les tubercules.

La description de Cullen me paraît très-exacte, soit quant à la manière dont les

tubercules se forment ; soit quant à leur position dans la substance du poumon.

Opinion de M. Portal sur les concrétions pulmonaires.

M. Portal, dans son ouvrage sur la Pulmonie, nous dit, pag. 543, en parlant des indurations et des concrétions pulmonaires, que leur siège est dans les glandes bronchique et lymphatique, et dans le tissu cellulaire. Il ajoute néanmoins, pag. 549 : « Pour en revenir » maintenant aux tubercules qui constituent » la phthisie originaire, je pense, d'après » l'examen le plus attentif, qu'ils sont formés » par les engorgemens des glandes lympha- » tiques répandues dans presque toutes les » parties du poumon, tantôt près, tantôt loin » des bronches..... Les glandes bronchiques » sont saines dans la phthisie originaire.....

» Quand on coupait les glandes bronchiques » engorgées, on y trouvait une petite cavité; » et leur substance, vue avec la loupe, pré- » sentait une structure analogue a celle des » reins succenturiaux ».

Ce médecin dit avoir vu ces glandes remplies de matière stéatômateuse, gipseuse, calcaire, etc.

Cause de la pesanteur des poumons, des phthisiques, suivant M. Portal.

Pag. 552. En parlant de la pesanteur des poumons des phthisiques, M. Portal s'exprime ainsi : « Cet excès de pesanteur provient d'une » humeur visqueuse, qui s'extravase dans le

» tissu cellulaire des poumons, qui en endurcit
» les différentes fibres, les colle ensemble,
» et comme elles, se dessèche au point de
» devenir aussi dure que la corne.

» Pag. 545. Quoi qu'il en soit des variétés
» de l'induration du poumon constante dans
» la phthisie scrofuleuse et de naissance, il
» paraît qu'on doit conclure de l'universalité
» des faits, qu'elle consiste dans un état
» d'induration lymphatique, ordinairement
» appelée tuberculeuse..... »

Comparaison à faire des faits ci-dessus avec la description de Stark.

Tels sont les faits observés sur les cadavres par cet habile anatomiste: on peut les comparer avec la description de Stark, avec laquelle ils ne s'accordent point.

Mes observations.

Ulcères profonds superciels

Voici ce que j'ai observé dans les poumons des pulmoniques. J'ai trouvé souvent des ulcères dans leurs intérieurs, plus ou moins grands, plus ou moins profonds, dont la suppuration était de différente qualité. Ils étaient calleux, mollasses, creux. Quelquefois je n'en ai point trouvé, mais j'ai constamment rencontré des tubercules, qu'il y eut des ulcères ou non. Toute la substance de ce viscère en était farcie et parsemée. Leurs grandeurs variaient considérablement; le plus grand nombre était de la grosseur de la tête d'une épingle, d'une lentille, d'un pois, d'une fève; quelques-uns

Tubercules dans tous les états.

avaient la grosseur d'une noisette, d'une noix, etc.

Leur siège dans les glandes bronchiques, lymphatiques.

Je les trouvais dans tous les degrés de dureté, squirrheux, stéatômateux, plâtreux, cartilagineux. Quelques-uns étaient enflammés, et d'autres en suppuration. Les glandes bronchiques, lymphatiques, et le tissu cellulaire, étaient indistinctement le siège de ces tumeurs. Je n'ai jamais rencontré les glandes lymphatiques engorgées, et les bronchiques saines en même-temps, ou les premières saines et les dernières malades. Elles étaient toutes tuberculeuses en même-temps que le tissu cellulaire.

Le tissu cellulaire.

Portions postérieures des lobes plus maltraitées que les antérieures.

J'ai aussi toujours observé que les portions postérieures des poumons étaient beaucoup plus obstruées que les portions antérieures; ces dernières l'étaient beaucoup moins. Les tubercules en suppuration versent le pus dans le tissu cellulaire. Le pus ronge le tissu cellulaire, et se fait jour jusqu'aux rameaux bronchiques, plutôt ou plus tard, suivant qu'il en est plus ou moins éloigné.

Des glandes lymphatiques et du tissu cellulaire.

Marche du pus dans les poumons.

Les glandes bronchiques en suppuration, versent beaucoup plutôt le pus dans les rameaux bronchiques, parce qu'elles en sont plus près, et qu'elles ont une communication directe avec ces rameaux.

Le pus infiltré dans la substance des poumons, est blanc, filandreux, rougeâtre, grisâtre, verdâtre, aqueux, sanieux, grumeleux, dissous.

Qualités du pus pulmonaire

En faisant des incisions dans les portions pulmonaires malades, et en comprimant ces portions ensuite, on voit le pus sortir des rameaux bronchiques coupés, du tissu cellulaire, etc. On le voit transpirer de tous les points de la substance des poumons avec la sérosité, de même que l'eau sort d'une éponge que l'on presse.

Il paraît qu'une partie du pus et des humeurs épanchées dans la substance des poumons, est évacuée par l'expectoration; une partie est absorbée par les vaisseaux lymphatiques de ce viscère, et portée dans le torrent du systême absorbant; de là elle est évacuée, en partie, par les sécrétions où elle est déposée dans le tissu cellulaire adipeux, où elle dissout la graisse; enfin, il en reste une portion dans la substance du poumon, qu'elle ronge et détruit par son acrimonie corrosive.

Évacuations purulentes du poumon.

Les concrétions polypeuses que l'on rencontre dans l'intérieur des gros vaisseaux pulmonaires, dans les oreillettes du cœur, etc.; les concrétions muqueuses de différentes formes et consistance, que l'on trouve dans la trachée-

Concrétions polypeuses des vaisseaux pulmonaires, etc.

artère et les bronches, ou que les malades rendent avec les crachats ; les concrétions crétacées, etc., que l'on trouve quelquefois ; les épanchemens séreux de la cavité de la poitrine, du médiastin, du péricarde, etc., sont une suite de la désorganisation des poumons et de leurs engorgemens. Ces engorgemens arrivent souvent avant que la phthisie se déclare : ils en sont une de ses principales causes, ils augmentent pendant son cours, et sont pour lors des suites de la phthisie.

Structure du poumon, rapidité de la circulation dans ce viscère, cause des effets ci-dessus.

La structure de ce viscère, la moitié du sang qui y est continuellement en circulation, et dont le mouvement est très-rapide, nous font concevoir aisément que cette pléthore locale doit occasionner fort aisément une cachexie locale, si je puis m'exprimer ainsi, d'où résultent les divers effets mentionnés ci-dessus.

Métastases, source de pulmonies. *Voyez* Raulin, etc.

Les tubercules sont produits non seulement par les mêmes causes, mais encore par le transport des humeurs des autres parties sur cet organe, qui donnent naissance aux pulmonies par métastases. Les observations de M. Raulin, les miennes, etc., en sont la preuve.

Métastases, source de tubercules sans pulmonie.

Ces métastases ont quelquefois lieu sans que la pulmonie en soit la suite : elles produisent

même des tubercules, sans que la santé en soit dérangée.

Les ulcères internes, principalement ceux de la vessie et des reins, d'autres maladies chroniques, occasionnent souvent, par métastases, des concrétions de toute espèce dans les poumons, avec ou sans pulmonie.

Il est probable que les tubercules se forment aisément dans la substance du poumon, vu la structure flasque et molle de cet organe, la quantité de vaisseaux et de glandes lymphatiques qu'on y découvre, et la facilité avec laquelle les sécrétions cutanées et autres refluent sur lui.

Tout individu est sujet aux tubercules pendant le cours de sa vie.

Il y a peu d'individus dont les poumons soient exempts de tubercules pendant le cours de leur vie; ils peuvent y exister en plus ou moins grande quantité, sans que la respiration, la circulation, l'assimilation, l'animalisation, la nutrition, en soient lésées an point de constituer un état maladif quelconque.

On peut vivre et jouir de la santé avec un certain nombre de tubercules, pourvu qu'ils restent indolens, etc. Il serait utile d'en déterminer la quantité compatible avec la santé.

Il serait utile de pouvoir déterminer quelle est à-peu-près l'étendue de substance des poumons saine et intacte, qui pourrait suffire à la conservation de la vie, ou pour maintenir une santé passable. Je crois fermement que l'on peut jouir d'une bonne santé, quoique l'on ait des tubercules; pourvu qu'ils n'excèdent

point une certaine quantité que je ne puis déterminer faute d'expériences ; pourvu, en même temps, qu'ils restent dans un état froid, indolent, squirrheux, stéatômateux, etc. ; qu'ils ne s'enflamment point ; ou que, par une impression mécanique, ils n'excitent point d'inflammation, ni d'autre engorgement dans les parties voisines ; ou enfin, pourvu qu'ils ne crèvent point et ne se changent point en vomiques : car pour lors ils corrompraient la masse des humeurs par le mélange du pus qu'ils y verseraient.

Formation de la vomique.

Lorsqu'un tubercule s'est enflammé, et que la suppuration a eu lieu ; aussitôt que son enveloppe vient à s'ouvrir, dès-lors il change de nom, on l'appèle *vomique*. La vomique n'est donc qu'un tubercule en suppuration, dont le kyste est percé ou déchiré ; il faut toujours se rappeler que les mots *tubercule* et *vomique* sont réservés aux engorgemens lymphatiques du poumon. Ces dépôts sont très-fréquens dans les phthisies pulmonaires chroniques et même dans les autres espèces de phthisies. *Voyez* Morton.

CHAPITRE TROISIÈME.

Du Pus et de ses variétés.

On ne saurait se former une idée exacte du pus, si on ne distingue et ne compare point ses espèces entr'elles. Cela ne suffit pas encore, il faut en outre le comparer avec les humeurs excrémentitielles qui lui ressemblent, afin de connaître les qualités qui leur sont communes et celles qui en font la différence.

Comparaison du pus avec les humeurs analogues.

En conséquence, je vais considérer ici, 1°. la nature du pus et de ses espèces; 2°. les matières qui ont quelque ressemblance avec lui; 3°. les opinions que l'on a formées sur son origine; 4°. son siège; 5°. les signes qui précèdent sa formation, ceux qui indiquent sa présence et qui le distinguent des autres matières.

1°. On ne connaît que deux espèces de pus: celui qui est de bonne qualité, est appelé pus louable, suivant le langage des écoles; celui qui est de mauvaise qualité, s'appelle pus sanieux, pus putride, sanie.

Deux espèces de pus: pus louable, pus sanieux.

Caractère du pus louable.

Le pus louable doit réunir les qualités suivantes : Lorsqu'une plaie récente chez un homme sain, est en suppuration; l'humeur qui la couvre, ou qui en sort, a la couleur d'un blanc mat, ou un peu grisâtre: elle a quelquefois une teinte jaune imperceptible; sa consistance est parfaitement égale. Il est un peu épais, sans ténacité, pendant qu'il conserve sa chaleur naturelle. Il a une légère odeur, semblable à l'odeur de la peau, ou à celle des humeurs lymphatiques saines dans le moment où elles suintent de l'extrémité des vaisseaux capillaires déchirés. On assure que sa saveur est douce.

Caractère du pus sanieux.

Le pus putride est celui qui sort d'un ulcère quelconque, des os cariés, des abcès: il n'est jamais blanc, ni de consistance égale; il est ordinairement grisâtre, rougeâtre, jaunâtre, verdâtre, noirâtre, aqueux; c'est toujours un mélange de sang dissous, de sérosité et de quelques grumaux de pus. Il est âcre et plus ou moins fétide, sur-tout lorsque les humeurs sont infectées de quelque vice.

Matières ressemblantes au pus louable.

2°. Les matières qui ressemblent au pus louable, sur la nature desquelles les maîtres de l'art se trompent le plus souvent, sont la mucosité des bronches, des poumons, du canal intestinal, de la vessie. On rencontre aussi des

écoulemens lymphatiques, muqueux, qu'il est facile de confondre avec le véritable pus louable.

3°. Les auteurs ne sont point d'accord sur les humeurs qui fournissent le pus. Galien a soutenu, d'après Hypocrate, que le sang extravasé en était l'unique source. Selon Boërrave, le pus est formé des débris des extrémités capillaires rompues par l'excès des engorgemens inflammatoires, et mêlés ensuite avec l'humeur que ces capillaires laissent échapper. Ce mélange est rendu homogène par la chaleur augmentée dans la partie enflammée et par le battement des artères. Cet auteur admet en outre un léger mouvement de putréfaction dans les matières qui vont être transformées en pus. Pringle, et d'après lui Gaber, ont dit que c'était la partie glutineuse de la sérosité qui se séparait de cette dernière toutes les fois qu'elle était en stagnation, quelque part, dans le tissu cellulaire. M. Cullen a suivi cette opinion, et a ajouté les débris du tissu cellulaire et ceux des vaisseaux capillaires. Il veut, en même temps, que ce gluten entre en fermentation, laquelle peut affecter les solides et les corroder. Grashuis a pensé que la graisse est la matière du pus. Dehaen et Quesnay ont assuré que c'était la

Opinions sur les élémens du pus.

Galien et Hypocrate ont cru que c'était le sang.

Boërrave a cru que c'étaient les débris des capillaires enflammés, et les humeurs qui en sortent.

Pringle, Gaber et Cullen, l'ont attribué au gluten séparé de la sérosité.

Grashuis a cru que c'était la graisse.

croûte inflammatoire du sang, et que le pus se formait dans les vaisseaux entiers. Simson et Morgan prétendent que c'est une véritable sécrétion fournie par le sang et même par les autres liqueurs. Burkman et Romaine ont embrassé la même opinion. Enfin, d'autres ont pensé que le chyle était sa véritable source, fondés sur ce que les plaies et les ulcères se couvrent de pus pendant la digestion. Pour moi, je suis persuadé que le pus louable est fourni par la portion de gluten que la sérosité tient en dissolution, laquelle se sépare pendant la stagnation de cette dernière dans le tissu cellulaire, à la suite des engorgemens inflammatoires. La sérosité peut, dans les cas inflammatoires, transsuder par les extrémités des capillaires. Je crois néanmoins avec Cullen, que cette sérosité stagnante et en fermentation, corrode le tissu cellulaire et les extrémités capillaires des vaisseaux lymphatiques, et même celle de quelques vaisseaux rouges, et que le pus résulte du mélange de ces débris avec la liqueur extravasée.

Simson, Morgan, Burkman et Romaine, croient que le sang en fournit la matière par voie de sécrétion; d'autres croient que c'est le chyle. C'est le gluten, selon moi, séparé de la sérosité.

Quant au pus putride, toutes les humeurs concourent à sa formation, l'odeur plus ou moins fétide qu'on y remarque toujours, dépend de l'espèce d'acrimonie qui infecte les humeurs, et d'un mouvement putréfactoire avancé.

Élémens du pus putride. Toutes nos humeurs y concourent.

4°. On est aussi peu d'accord sur le siège de la suppuration, que sur son origine. Les uns prétendent qu'elle s'opère hors des routes de la circulation. Parmi ceux-ci, il y en a qui la placent dans le tissu cellulaire, brisé et déchiré; d'autres la supposent possible partout où les extrémités de l'un et l'autre systême sanguin et lymphatique, peuvent être déchirés, et donner lieu à un épanchement; d'autres veulent qu'elle soit faite dans les vaisseaux entiers. Dehaen et Quesnay ont avancé beaucoup de faits à l'appui de cette dernière opinion. Simson, Burkam, etc., croient pareillement que ce travail se fait dans les vaisseaux entiers; mais ils croient que le pus y est formé par un mouvement sécrétoire qui n'est pas facile à concevoir.

Siège de la suppuration; les uns le placent dans les vaisseaux entiers, d'autres dans le tissu cellulaire.

5°. Les signes, qui indiquent la formation, ou la présence du pus, sont de trois espèces: 1°. Les précurseus; 2°. les concomitans; 3°. les subséquens.

Signes de la présence du pus: précurseurs, concomitans, subséquens.

1°. Des signes précurseurs. Les symptômes d'une inflammation violente, dans une partie où le tissu cellulaire est lâche, et où il se rencontre beaucoup de vaisseaux sanguins, lorsqu'elle ne se termine point par résolution ou par la gangrène, indiquent, à coup sûr, qu'il se forme du pus dans cette partie. Ils

sont les signes antécédens les plus fréquens de la suppuration.

Les inflammations chroniques, difficiles à connaître, précèdent aussi quelquefois la suppuration, ainsi que l'inflammation locale du poumon.

2°. Les signes qui accompagnent la formation du pus, sont les mêmes que les précurseurs qui deviennent concomitans par leur durée. La douleur est lancinante dans la tumeur inflammatoire, et les frissons vagues.

3°. Les signes subséquens sont le changement de douleur; elle était lancinante pendant l'inflammation, elle devient gravative, lorsque le pus est formé; elle correspond pour lors aux battemens artériels. Le pouls est plus mol, plus dilaté; la fièvre inflammatoire a cessé. M. Cullen, n°. 251, *Élémens de pratique*, dit qu'il survient des frissons dans ce moment, qui annoncent la tendance à la suppuration. Je crois, au contraire, qu'ils arrivent pendant la violence des oscillations inflammatoires; et dans ce cas, ils ne sont point des signes d'une suppuration commençante. Lorsqu'on les observe plus tard, le pus est déjà formé.

La pâleur qui succède à la rougeur de la partie enflammée, la diminution de la chaleur,

la pesanteur de la tumeur, la fluctuation; en un mot, la cessation des simptômes inflammatoires, assurent la formation complette du pus. Il y a beaucoup de circonstances où la fluctuation n'est pas sensible, à cause de la structure des parties. La durée de l'inflammation, n'a point de terme fixe, ni celui de la suppuration.

Couleur du pus.

Les diverses couleurs que contracte le pus, selon différentes circonstances, ne donnent que des caractères équivoques; car le mucus des intestins de la vessie, des poumons, etc., prend comme lui des couleurs diverses. La ressemblance de ces couleurs occasionne chaque jour des méprises. L'on est souvent embarrassé pour décider sur la couleur, si c'est du pus ou du mucus : l'on n'a que la certitude de l'altération de l'humeur que l'on examine.

Odeur du pus.

L'odeur est aussi un signe fort incertain, à moins qu'elle ne soit très-fétide; lorsqu'elle est forte, elle fait soupçonner la carie dans certains cas, ou que le pus qui sort, a été renfermé long-temps dans un kiste.

Le pus et le mucus liquides, jetés sur les charbons, ne s'enflamment point : ils ne brûlent que lorsqu'ils sont secs ; ils répandent pour lors l'un et l'autre une odeur désagréable, qui

approche de la corne brûlée, et des substances animales analogues.

Consistance du pus.

L'on peut tirer des lumières plus certaines de la consistance de l'un et de l'autre. Le mucus broyé entre les doigts, est plus visqueux ; le pus est plus friable, si je puis m'exprimer ainsi ; le pus mêlé et battu avec l'eau, la rend trouble et laiteuse d'une manière uniforme. Le mucus, au contraire, la trouble d'une manière inégale :il y reste suspendu en partie, en petits filamens. Ce fait est certain, quoique M. Cullen avance le contraire, n°. 856, ch. 2. « Si l'on jette du mucus dans » l'eau, il ne s'y étend point facilement, il y » reste en masses uniformes et circulaires ; mais » si l'on tente la même expérience avec le » pus, on observe que, sans s'étendre faci- » lement, il ne reste pas uni d'une manière » aussi uniforme, et en l'agitant légèrement, » il se sépare en fragmens qui forment des » espèce de lambeaux. » *Idem*, n°. 856, ch. 5. Du mélange aisé à distinguer dans la matière expectorée. « Si l'on apperçoit une matière » jaune ou verdâtre, environnée d'une cer- » taine quantité de matière transparente, ou » moins opaque, ou moins colorée ; on peut, » en général, considérer la matière plus for- » tement colorée comme du pus ; car il n'est

Opinion de Cullen sur la solidité du pus et du mucus.

» pas aisé de comprendre comment une por-
» tion de mucus, qui sort des poumons,
» peut être extraordinairement changée, pen-
» dant que le reste l'est très-peu, ou demeure
» dans son état ordinaire. » Certainement cette remarque de M. Cullen, est démentie par l'expérience que chacun peut faire chaque jour. Les crachats dans la coqueluche, sont presque tous formés d'un noyau épais et blanc, enveloppé de mucus glaireux et transparent. Ceux des asthmatiques, d'une constitution bilieuse, sont inégalement épais et jaunâtres, parmi ceux que l'on crache le matin, sur la fin des rhumes mûrs : il y en a de jaunes, partie glaireux et partie épais ; cependant l'on ne soupçonne point de pus dans ces différens cas. Il est possible qu'un crachat muqueux séjourne quelque temps dans les bronches ou les vésicules pulmonaires, qu'il s'y épaississe, et que le même effort qui l'expectore, l'enveloppe d'un peu de mucus glaireux plus clair, qui se sépare dans le même instant. On rencontre des crachats mêlés de la même manière dans la phthisie pulmonaire, sans qu'ils soient purulens. Il n'y a que la réunion des autres signes avec celui-là, qui pourraient constater l'existence du pus.

Erreur de M. Cullen.

Crachats de la coqueluche, des rhumes mûrs, du mucus épaissi dans les vésicules pulmonaires.

Crachats muqueux des pulmoniques.

Des expériences exactes faites depuis peu,

Pus louable plus pesant que l'eau.

ont prouvé que le pus louable se précipite toujours au fond, dans l'eau distillée; il tombe avec vîtesse, égalité et permanence. Cette expérience ne réussit pas de même dans l'eau commune, ou celle de la mer, proposée par Hypocrate. Cette dernière a donné lieu souvent à des erreurs dans l'examen des crachats des pulmoniques. Le pus a cependant plus de pesanteur spécifique que l'eau; lorsqu'il surnage, sa légèreté dépend de l'air interposé dans sa substance, ou celle du mucus qui l'environne.

Le pus tache le linge plus que le mucus.

Le pus tache le linge d'une manière presqu'ineffaçable, qui résiste au blanchissage; au lieu que l'eau dissipe facilement l'emprunte du mucus.

Lorsqu'on a le tact exercé, l'on reconnaît facilement les dépôts purulens dans les autres parties du corps, qu'il y ait de la fluctuation ou non.

Dépôts purulens, faciles à connaître.

Il y a aussi des signes particuliers aux métastases purulentes.

Signes du pus différens, selon son siège.

Le pus formé dans différens organes, a des signes particuliers, auxquels on peut le reconnaître, soit par ses couleurs, soit par sa consistance.

Le pus peut se mêler avec le mucus du poumon, de la vessie, des intestins, de la

matrice. Il y a des signes propres pour le reconnaître dans ces diverses circonstances. Il peut pareillement sortir avec la matière des autres sécrétions. Dans ce dernier cas, il est porté par métastases vers les organes sécrétoires, où il est fourni par les ulcères situés dans ces organes. Il y a des signes propres à chacune de ces excrétions.

Signes propres à chaque espèce d'excrétion purulente.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Du mécanisme de la Suppuration.

Opinion d'Hypocrate, de Boërrave.

Les auteurs ne s'accordent pas mieux sur les forces qui produisent le pus, que sur sa nature. Hypocrate et Galien croyaient qu'il était formé par une digestion chaude. Boërrave veut que la force systaltique des vaisseaux capillaires sanguins, augmentée par leur état inflammatoire, agisse sur les liquides épanchés. Selon cet auteur, la chaleur animale, un commencement de putréfaction, réunis à l'action vasculaire, concourent à broyer et à assimiler la matière en stagnation, d'où résulte le pus. Il faut remarquer que, dans le système Boërravien, la force organique n'est que la force élastique, plus ou moins augmentée par le stimulus du sang en circulation : c'est une erreur démontrée aujourd'hui. Grashuis pose les forces suppuratrices dans la chaleur inflammatoire et la putréfaction de la graisse. Pringle et Gaber admettent une fermentation chimique dans la sérosité stagnante, pendant

Opinion de Grashuis.

Opinion de Pringle et de Gaber.

laquelle, le gluten que cette sérosité tient en dissolution, se sépare; et c'est de ce gluten, que le pus est formé. Cullen admet pareillement cette fermentation hors des routes de la circulation : il prétend, en même temps, que ce mouvement fermentatif corrode et détruit les portions du tissu cellulaire et des extrémités capillaires qui s'amalgament avec le gluten pour augmenter la quantité du pus. Simson et Morgan, font dépendre sa formation d'une force organique, qui agit de la même manière que le mouvement sécrétoire.

Opinion de Cullen.

Opinion de Simson et de Morgan.

Conclusion.

Il résulte de ces diverses opinions, que les uns emploient l'action chimique de la fermentation putride, aidé de la chaleur animale hors des vaisseaux, tandis que d'autres ajoutent à ces deux agens, l'oscillation augmentée des vaisseaux qui broient à l'extérieur ces humeurs extravasées. D'autres ne veulent que cette dernière force, qui, au lieu d'agir extérieurement sur les humeurs, les prépare au contraire, et les assimile dans l'intérieur des vaisseaux entiers; de sorte que le pus est formé, avant qu'il sorte. Enfin il en est qui veulent qu'ils soient formés par un mouvement sécrétoire des vaisseaux coupés ou déchirés.

Mouvemens chymiques, mécaniques, musculaires, sécrétoires.

En dernière analyse, la question se réduit

à savoir si ce sont les forces vitales, seules agissant en dehors ou en dedans, qui forment le pus; si c'est le produit de la fermentation seule, ou si l'une et l'autre concourent à sa formation.

Voici ce que l'on peut supposer de plus raisonnable sur les causes de ce phénomène de l'économie animale. Elles sont de deux espèces : 1°. Un mouvement organique plus ou moins fort, des fibres musculaires du système vasculaire ; il constitue, suivant son degré de force, l'état local inflammatoire aigu ou chronique, ou la diathèse inflammatoire. 2°. Un mouvement de fermentation, plus ou moins avancé, dans les fluides extravasés. Cette fermentation est acide dans le pus louable : elle est putride dans la sanie.

Le mouvement inflammatoire produit une extravasation de sérosité dans le tissu cellulaire de la partie enflammée ; dès que la sérosité est en stagnation, la fermentation commence. Il en résulte la séparation de la portion de gluten, qu'elle tient en dissolution.

Ce gluten entre aussi en fermentation. Ce double mouvement l'assimile, et le change en pus louable ; ce dernier corrode et détruit le tissu cellulaire, ainsi que les extrémités des capillaires. Ces parties déchirées se

mêlent au gluten, et agmentent la portion purulente.

La corrosion du pus exercée sur le tissu cellulaire et les capillaires, donne naissance à un ulcère ou à un abcès, que l'on découvre lorsque les tégumens sont ouverts.

Corrosion du pus, cause des ulcères et des abcès.

Que l'inflammation soit aiguë ou chronique, la formation du pus est la même. Dans l'un et l'autre cas, le mouvement vasculaire général ou local, est plus ou moins augmenté; et la fermentation acide ou putride, plus ou moins avancée.

Inflammation aiguë ou chronique, cause du pus.

Fermentation acide ou putride, 2e. cause du pus.

La diathèse inflammatoire n'est qu'une cause prédisposante à la suppuration.

Diathèse inflammatoire, cause prédisposante.

Si la force organique est trop forte ou trop faible, point de suppuration, ou le peu qui se forme est vicié.

Si l'engorgement sanguin est extrême, et le mouvement fébrile très-fort, le ton de la fibre organique est anéanti : la gangrène en est la suite, au lieu de pus.

Engorgement et fièvre trop forts cause de gangrène.

Si l'inflammation est superficielle, comme dans certains érésipèles, l'on voit paraître des vésicules séreuses à la place du pus. Il n'y a, dans ce dernier cas, qu'une transsudation aqueuse, qui forme ces espèces de phlyctènes.

Inflammation érésipéleuse, cause des ampoules.

EXTRAIT

D'un Mémoire lu à la Société de Médecine, le 19 août 1789, sur la nature du pus et les signes qui peuvent le faire reconnaître.

Le pus que l'on appelle louable, est une humeur douce, blanche, légèrement consistante, égale, plus pesante que l'eau, dépourvue d'odeur, lequel se forme et se manifeste dans les parties ulcérées.

Nota. Je pense que le pus le plus pur et le mieux conditionné, a toujours une légère odeur aigre.

L'auteur distingue le pus de la sanie : il croit que cette dernière est d'une nature différente.

La sanie, dit-il, est fluide, aqueuse, âcre, fétide; qualités opposées à la nature du pus.

Il convient, néanmoins, qu'elle se rapproche plus ou moins de la nature du pus, suivant qu'elle a plus ou moins de consistance et d'odeur.

Il y a, selon lui, une humeur qu'il appelle puriforme, qui se forme sans ulcère.

PREMIÈRE EXPÉRIENCE.

Il a pris de la sérosité du sang, il l'a exposée pendant neuf jours à la chaleur de quatorze degrés du thermomètre de Réaumur; elle a laissé déposer des flocons au fond du vase, semblables au pus louable.

DEUXIÈME EXPÉRIENCE.

Mélange de la sérosité avec la partie rouge ou la lymphe coagulable, mis en digestion.

Sédiment puriforme, inégal, fétide.

La partie mucilagineuse des alimens fournit le sédiment de la sérosité. Cette même portion mucilagineuse fournit la matière du bon pus.

PREUVES.

Les plaies faites par le séton, s'humectent après la digestion.

Le tissu cellulaire est le réservoir des sucs nourriciers et des suppurations.

La maigreur et le marasme accompagnent toujours les longues suppurations.

Un séton appliqué à un animal nourri de viandes blanches, fournit de bon pus par le

séton ; si on mêle de la garance aux alimens, le pus devient rouge.

Ce n'est point la graisse, ni les extrémités déchirées des vaisseaux, ni la décompostion du sang dans les plaies qui fournissent la matière du pus.

Le sang coule des plaies; il devient insensiblement plus clair : la sérosité lui succède, et au bout de quelques jours, le pus parait; il a été fourni par la sérosité épaissie.

Les malades périssent d'inanition dans les grandes suppurations, parce qu'ils ne sont pas nourris.

Signes qui indiquent le pus dans les crachats.

PREMIER SIGNE.

Les crachats purulens se précipitent au fond du vase dans lequel on a mis l'eau distillée.

L'expérience n'a pas le même succès dans l'eau commune, ni dans l'eau de mer.

Les crachats purulens tombent au fond de l'eau distillée avec rapidité, et y restent, quoiqu'on agite l'eau.

Les crachats puriformes tombent plus lentement, et remontent par le moindre mouvement.

Les crachats muqueux ou lymphatiques surnagent, ne descendent que lentement après qu'ils ont perdu leur air constituant, et ne vont jamais exactement au fond. Ils laissent même détacher des filets muqueux, qui troublent l'eau, ce qui les distingue des crachats purulens plongés dans l'eau.

Le véritable pus se précipite au fond de l'eau distillée avec *vîtesse, égalité et permanence.*

Le crachat muqueux surnage, et ne perd ce caractère qu'en raison de la privation de l'air qu'il contient.

Le crachat puriforme a des caractères de l'un ou de l'autre, en raison de la quantité de pus ou de mucus qu'il contient.

DEUXIÈME SIGNE.

Le crachat purulent, battu avec l'eau, la rend laiteuse et va au fond.

Le mucus la rend aussi laiteuse; mais il surnage.

TROISIÈME SIGNE.

Le pus dissous par l'acide vitriolique, va au fonds.

Le mucus dissous par le même acide, surnage lorsqu'on y jette de l'eau distillée.

Même phénomène, lorsqu'ils sont dissous par une solution alkaline.

QUATRIÈME SIGNE ET ESSENTIEL.

Le pus véritable tache et colore le linge: cette tache se dissipe difficilement, elle résiste au froissement et aux lotions répétées.

Le mucus ne tache point le linge, et le froissement l'enlève.

Signe du Pus dans les urines.

Le pus charrié avec les urines, est ordinairement mêlé avec de la mucosité.

Mêmes signes que ceux des crachats.

Pus formé dans le cerveau, blanc égal, *médiocrement épais*, *sans* odeur *désagréable*.

Pus des poumons, combiné ordinairement avec le mucus des bronches, et même avec la salive.

Les tubercules du poumon sont formés par une lymphe grossière, visqueuse, épaisse, qui tend quelquefois à la concrescibilité.

Les obstructions de nature chaude, sont accompagnées de sensibilité, d'un état inflammatoire, sourd, suivi de chaleur et quelquefois de fièvre.

Le poulx dans la *fièvre lente*, *est faible*; *petit*, *fréquent*, *légèrement dur.*

Le pus provenant du foie, donnait pendant deux mois une expectoration purulente : il était jaune foncé, tirant sur le verd.

Phthisie pulmonaire et ses espèces.

1°. Phthisie purulente héréditaire. 2°. Phthisie tuberculeuse. 3°. Phthisie catarrhale. 4°. Phthisie après l'hémophthisie. 5°. Phthisie à la suite des maladies inflammatoires de la poitrine. 6°. Phthisie à la suite des métastases acrimonieuses ou purulentes. 7°. Phthisie produite par la diathèse purulente du sang.

EXPÉRIENCES.

1°. Six drachmes de bon pus ont été au fond de l'eau distillée, sans troubler sa transparence.

2°. Six drachmes de mucus ont surnagé, l'eau inférieure était claire.

3°. Le pus mêlé avec le mucus, est descendu lentement au fond de l'eau, a troublé sa transparence par des petits flocons muqueux qui y étaient flottans. Le mucus était mouvant au fond.

4°. Du mucus privé d'air a rendu l'eau louche à l'instant; et parsemée de stries mu-

queuses, il s'est formé, au bout d'un certain temps, deux dépôts, l'un au fond, et l'autre à la surface.

FAIT CERTAIN.

Le pus mêlé et battu avec l'eau, la trouble, la rend laiteuse d'une manière uniforme.

Le mucus la trouble d'une manière inégale par des petites stries.

Pus mêlé dans l'eau distillée dans un flacon, mucus mêlé de même dans un autre flacon, tous les deux, après l'agitation, ont rendu l'eau également laiteuse, sans pouvoir en faire la différence. Au bout de dix minutes, j'ai fait la différence : le pus était au fond, le mucus surnageait, et l'eau était limpide dans les deux flacons.

TROISIEME FAIT.

Le pus fluide ne s'enflamme point, le pus sec en croûte s'enflamme sur les charbons.

Le mucus épaissi s'enflamme comme le pus en croûte.

Les auteurs ont donc eu tort d'avancer que le premier s'enflammait, et point le mucus.

QUATRIEME FAIT.

Le pus jetté sur les charbons, répand

une odeur fort désagréable. Le mucus répand la même odeur, ainsi que les cheveux, la corne, et autres substances animales analogues.

CINQUIEME FAIT.

Le pus est d'une consistance uniforme, égale, fluide.

Le mucus est filamenteux.

Expériences chymiques.

Le pus et le mucus sont solubles dans l'acide vitriolique pur ; mais le pus l'est beaucoup moins que le mucus.

L'eau mêlée à la dissolution de pus et de mucus, par l'acide vitriolique, décompose l'un et l'autre. Le pus tombe au fond. Le mucus flotte dans le mêlange en petits flocons.

HUITIEME FAIT.

Le pus se dissout dans un acide vitriolique affaibli, mais non le mucus. La même chose a lieu avec l'eau, ou avec une solution de sel marin.

NEUVIEME FAIT.

L'acide nitreux dissout le pus et le mucus, en ajoutant de l'eau à cette solution. Le pus

forme un précipité, et laisse le fluide qui surnage clair et d'une couleur verte; mais le mucus ne se précipite point : sa solution devient trouble et sale.

L'acide nitreux dissout beaucoup mieux le mucus que le pus.

Nota. L'auteur du Mémoire n'a pas cru que la couleur fût aussi verte dans cette dissolution, que M. Darvin l'assure; elle n'était que verdâtre. Il a vu au contraire, ainsi que M. Darvin, que la dissolution du mucus par cet acide, était rendue trouble et moins blanche, lorsqu'on y versait de l'eau qui ne précipitait point le mucus.

Suivant M. Darvin, la dissolution du pus est plus facile dans l'acide nitreux, que dans le vitriolique, et que, sous ce rapport, il se rapproche de la nature du mucus. L'auteur prétend le contraire; suivant ce dernier, les acides nitreux et vitrioliques, dissolvent le pus imparfaitement contre l'assertion de M. Darvin. Cette dissolution ne devient exacte que par l'addition d'une partie d'eau sur deux d'acide.

DIXIEME FAIT.

La solution alkaline dissout facilement le pus, et difficilement le mucus.

ONZIEME FAIT.

L'eau précipite le pus de ces dissolutions, et non le mucus.

Le pus a été dissout dans la dissolution alkaline, après quelques heures, sans former de dépôt. Le mucus, au contraire, n'a été dissout qu'imparfaitement : on distingue les stries suspendues dans la liqueur.

Le pus a été précipité au bout de quatre heures au fond du vase, le mucus ne l'a jamais été.

Cette dissolution parfaite du pus, et imparfaite du mucus, sur laquelle L'auteur est d'accord avec M. Darvin, a, selon lui, un caractère très-sûr et très-distinctif pour reconnaître le pus.

DOUZIEME FAIT.

Le sublimé corrosif coagule le mucus, et non pas le pus.

Le pus et le mucus se sont épaissis dans la dissolution de sublimé; le mucus était cependant beaucoup plus compact et même dur.

Ce dernier résultat n'est pas conforme à ceux de M. Darvin, et ne peut, suivant l'auteur, servir de signe constant.

Il n'y a que le 1er., le 2e., le 7e., le 10e. et

le 11e. principe qui soient de quelque valeur.

On ne peut néanmoins asseoir son opinion entièrement et uniquement sur ces signes, pour décider s'il y a du pus ou non : il faut y joindre la connaissance de la nature de la maladie, de ses simptômes, des causes qui l'ont fait naître, et du tempérament du malade.

Le pus se forme abondamment après qu'on a mangé ; les plaies n'en fournissent point lorsqu'on ne mange point. *Haller, Physiologie. tome 6, page 181. ; édition in-4o.*

L'auteur indique, dans sa préface, le plan de son Mémoire : il nous dit d'abord qu'il convient d'examiner ce que c'est qu'un exutoire, quelle est leur nature, leur manière d'opérer, et enfin quels sont leurs effets.

Le choix des lieux où ils doivent être appliqués, dépend de la sensibilité, de l'irritabilité de l'organe, de sa structure, de ses connexions physique avec les autres parties, ainsi que du consensus qui règne entre ses fonctions et celles des autres organes.

Après avoir fait toutes ses comparaisons, il faudra ensuite les appliquer à la nature de la maladie ; et dès lors, il en résultera une conséquence nécessaire, qui fera la

meilleure application que l'on puisse faire de l'exutoire.

Nota. Sa définition des exécutoires est incomplète ; il n'y comprend que leur propriété d'attirer les humeurs lymphatiques à l'extérieur. Il aurait dû y ajouter la propriété de réveiller l'action nerveuse, de la diriger, de changer le foyer d'irritation, de ramener souvent le calme et l'équilibre, lorsque cette force est dirigée vers un organe. En un mot, les exutoires doivent être considérés non seulement comme évacuant les humeurs lymphatiques, mais encore comme animant, calmant, dirigeant la puissance nerveuse.

Description des exutoires.

Aretée est le premier qui ait parlé de la vertu vésicatoire des mouches cantharides. *De morb. diuturnis, lib.* 1°, *cap.* 3. 3.

Descriptions des diverses formes des vésicatoires avec les cantharides. 4.

Cautère actuel et potentiel, leur description. 5.
On préfère le fer et le moxa, il préfère 8, 9, 10, 11.
celui avec le coton.

Le cautère potentiel, s'applique à travers un 12.
emplâtre fenêtré: son action est terminée dans cinq ou six heures.

On détache ensuite les cuirs avec les 15.

émolliens, les suppuratifs, ou on la détache avec la lancette.

On peut faire également un cautère avec la lancette, en introduisant ensuite un pois dans l'incision.

17. Les sétons s'ouvrent avec une aiguille, en pinçant la peau.

18. *Manière d'agir des exutoires.*

RUBEFIANS.

Les rubefians agissent en stimulant les solides; ils dérangent par ce stimulus l'équilibre de la circulation, et attirent sur la partie une plus grande quantité d'humeurs.

VÉSICATOIRES.

19. Les vésicatoires agissent de même, le stimulus excite la transpiration qui, avec la chaleur augmentée de la partie, met en jeu les parties âcres du vésicatoire; si la chaleur naturelle ne suffit pas, on applique des linges chauds pour y suppléer.

Les sérosités exprimées du tissu cellulaire, ou la transpiration ramassée, forment les ampoules.

Si le vésicatoire tourne en ulcère, il faut

trente-cinq jours pour que l'épiderme de la peau renaisse.

Les vésicatoires agissent en stimulant et en évacuant les humeurs lymphatiques. 20.

Ils agissent sur les nerfs par la douleur, et évacuent le fluide nerveux; comme irritans, ils agissent sur le fibre irritable, qu'ils ne détruisent point.

Comme évacuans, ils agissent sur les sucs lypmphatiques.

Les vésicatoires ramènent vers la peau les douleurs profondes.

Lorsqu'on veut attirer des humeurs profondes vers la peau, il faut mêler les vésicatoires aux émolliens, sous forme de cataplasmes. 21.

La révulsion du sang et des humeurs blanches, ainsi que leur évacuation ne se font point en raison de la force du stimulus. Des stimulans doux ou moux avec les émolliens, font souvent plus d'effet que des vésicatoires très-âcres. Ces derniers crispent, irritent et enflamment trop; ce qui empêche la révulsion et l'évacuation. 22.

Nota. L'auteur croit, avec M. Heuson, que la sérosité et la lymphe sont des liqueurs identiques. 23.

Il a raison jusqu'à un certain point : il

se trompe néanmoins ; car les deux liqueurs diffèrent entr'elles sous quelques rapports.

Il croit, d'après Tissot, Sydenham, etc., qu'ils sont utiles dans les maladies pour animer et dériver même dans le cas de pléthore, dans l'apoplexie, le coma.

Ils augmentent les forces vitales, animales, la fièvre.

Nota. L'auteur se trompe : les vésicatoires calment souvent la fièvre ; j'en fais l'expérience chaque jour. Pringle l'avait observé auparavant.

24. Leur action ne se communique pas toujours à tout le systême, et ne va pas jusqu'au cœur; cela dépend de la sensibilité et de l'irritabilité du sujet.

La rougeur qui colore les joues de la pudeur, prouve, suivant M. Darwin, que la circulation des vaisseaux capillaires, n'est pas produite par les pulsations des artères.

25. Les vésicatoires calment quelquefois, en détruisant le stimulus qui le produisait, et qui était plus fort que le stimulus du vésicatoire, comme dans la pleurésie, le délire, etc. De Haen.

Le vésicatoire élève le poulx d'abord : son stimulus cesse cependant au bout de quelques heures, soit parce que la circulation est de-

venue plus libre par la liquéfaction des humeurs, soit parce que leur action est diminuée. Le pouls devient plus mol et plus tranquille pour lors.

Il n'agit pas moins sur les nerfs, et ranime les fonctions animales, comme dans les fièvres malignes. Il rétablit les fonctions des organes, comme celles du cerveau. 26.

Nota. Il ranime la chaleur, quelle qu'en soit la cause; il est certain que l'attritus l'augmente. 27.

Il augmente la transpiration, soit par son stimulus direct, soit par sympathie.

Il excite les sueurs; il attire des éruptions à la peau; il resserre le ventre. *Cutis laxitas, alvi densitas.* Hypocrates, Baglivi, Cullen, Tissot, Freind, *medicus* Riviere, etc.

D'après Baglivi, il croit que les cantharides ont un sel particulier qui divise et résout l'épaississement de nos humeurs par une action chimique particulière, outre sa vertu stimulante qui augmente l'attritus. 28.

Nota. Quelques grains de cantharides ne peuvent suffire pour diviser la masse du sang; cette objection est faible. Un grain d'opium appliqué extérieurement, endort; quelques grains de mercure doux font saliver, etc. 30.

Leur action sur la vessie n'est pas à craindre : elle arrive rarement, et se dissipe facilement.

Dans les fièvres abacri, où le sang est dissous, les cantharides nuisent : elles sont néanmoins salutaires, en redonnant du ton, et en évacuant les miasmes contagieux ou délétérés.

Nota. Si on les applique tard, ils sont inutiles, parce que le ton des fibres n'est plus susceptible d'être rétabli, et que la putridité est trop avancée. Ils l'augmentent.

26. La pléthore, la grande chaleur, la saburre des premières voies, contr'indiquent les vésicatoires.

On doit faire beaucoup boire le malade pendant leur action.

31. Ils sont anti-spasmodiques en détruisant le stimulus, en attirant et dérivant l'humeur qui le cause, en excitant une autre irritation qui détruit celle du spasme.

C'est ainsi qu'ils guérissent les coliques, les accès histériques spasmodiques.

De même les enfans sont calmés par le chant de leur nourrice. Les remèdes n'opèrent point quand le malade est affecté par une passion vive.

32. L'évacuation lymphatique par les vésica-

toires est très-abondante. Nous imitons la nature par cette plaie artificielle.

Manière d'agir du cautère actuel.

1°. Douleur extrême, avec irritation forte.

2°. Crispation, brûlure, destruction des solides qu'il touche.

3°. Irritation dans les solides voisins.

4°. Relâchement des solides éloignés, atténuation, dissolution des fluides.

5°. Raréfaction des fluides: ils se répandent dans le tissu cellulaire et les vaisseaux voisins.

6°. Épanchement de fluides dans le voisinage, extravasation, dissipation en fumée des plus fluides; les plus crasses se déchessent et forment escarre avec les solides brûlés.

Moxa.

Le moxa agit de même, mais plus dou- 34.
cement.

Action du feu sur les fluides.

Il ramollit les plus éloignés, et divise ceux qui sont un peu plus près, et les rend plus fluides. Il dissipe et fait évaporer ceux qu'il touche immédiatement ou les dessèche.

Il excite leur inertie ; il augmente leur action et réaction qui agit sur les fluides voisins du tissu cellulaire ; il détruit leur stagnation, leur épaississement.

Les particules ignées sont un des plus grands résolutifs des fluides. Les vaisseaux dilatés à un point extrême, compriment les fluides.

Les particules ignées occasionnent une fièvre locale.

38. Le cautère actuel agit sur les nerfs et la fibre musculaire d'une manière très-forte.

Il produit trois espèces de dérivation, la nerveuse est la plus forte, celle du sang est presque nulle, celle des humeurs blanches est lente et tardive, et ne convient point quand il faut l'obtenir promptement. Heisler.

39. Le feu est souverain dans la syncope, les pertes de sentiment, dans la paralysie, lorsqu'il faut ranimer promptement l'ouie.

41. Le feu, ainsi que les fomentations chaudes, sont résolutives, discussives ; il dissipe les douleurs, déplace à l'instant les humeurs.

Il faut craindre néanmoins qu'ils ne produisent des métastases dangereuses.

Les Anglais dissipaient les attaques de goute par l'application du moxa sur la partie

affectée ; ils s'en sont repentis, ils ne faisaient que déplacer l'humeur, qui se portait souvent sur les parties nobles.

Ce que les remèdes, ni le fer ne guérissent 42.
point, le feu le guérit, *excepté la goutte.*

L'auteur doute qu'il soit sudorifique.

Il est anti-spasmodique, il guérit le mal aux dents.

Il est dessiccatif, il guérit les ulcères. *J'en* 45.
ai guéri de très-anciens.

Il guérit en brûlant, *v. g.*, *la morsure des chiens enragés.*

L'escarre produit une suppuration salu- 47.
taire.

L'eau forte, le beurre d'antimoine, la pierre infernale, l'eau mercurielle, agissent comme le cautère actuel en brûlant, etc.

Ils divisent, atténuent les fluides, les font exhaler, les font absorber ; il répandent au loin leur action dans le tissu cellulaire.

Ils crispent, ils stimulent les solides.

Ils forment une escarre : les fluides contigus qui ont resté en place sont aglutines avec l'escarre, et divisés par les particules du caustique qui restent et qui n'avaient pas agi sur elles encore ; elles deviennent plus fluides, et sont absorbées par l'escarre gangréneuse.

49. *Nota.* Les caustiques pénètrent dans la masse du sang, produisent des ravages affreux : il faut y prendre garde. Les expériences qui prouvent ce fait, sont sans nombre, sur-tout celles des charlatans.

L'arsénic est le plus terrible, ensuite vient le sublimé corrosif, ensuite la pierre infernale, le beurre d'antimoine. Le plus doux est la pierre à cautère.

Il faut incorporer le sublimé avec un emplâtre quelconque, *v. g.*, l'*Albun camphoratum.*

Lauteur se sert du beurre d'antimoine : il préfère néanmoins le cautère actuel.

L'euphorbe a produit des convulsions. Poutau.

54. La pierre à cautère agit dans l'espace de quatre heures, sur une surface de deux lignes. Chopart.

Au bout de trois heures, l'escarre est moins profonde, et la pierre à cautère n'est pas fondue.

Une heure et demie suffit pour cautériser la peau.

Un fil de coton imprégné de pierre à cautère, opère plus promptement que la pierre à cautère sèche ; il doit être préféré pour l'ouverture des loupes.

L'auteur s'est servi de coton imprégné de beurre d'antimoine ; il a observé qu'il opère moins promptement.

Nota. Il faut préférer la méthode de Chopart.

Le séton et le cautère agissent de la même manière.

Séton et Cautère.

Ils sont inférieurs au vésicatoire, ils agissent très-lentement.

Il faut prendre des précautions pour les fermer ; souvent la maladie reparaît quand on les a fermés.

Comparaison des vertus des exutoires avec les indications que l'on se propose.

Révulsion et Dérivation.

Ils sont indiqués lorsqu'il faut dégorger 58.
un organe, ou déplacer une humeur stagnante.

Il faut auparavant diminuer la pléthore, et délayer les humeurs.

Les vésicatoires sont préférables pour diminuer le sang et la lymphe.

Le cautère actuel dérive mieux qu'aucun le fluide nerveux, il dérive tard la lymphe.

Les cautères, les sétons, les cautères potentiels évacuent plus qu'ils ne stimulent.

Indication des forces vitales.

59. Dans les fièvres lentes nerveuses, dans celles ou les forces sont perdues, dans les fièvres exanthématiques, lorsque le pouls est faible, lorsque l'expectoration se fait mal, à cause de la faiblesse, lorsque les forces vitales ont besoin d'être animées, ils sont indiqués : on doit auparavant détruire l'orgasme et la pléthore.

Les vésicatoires âcres, sont merveilleux dans les trois premiers cas, le feu dans le quatrième.

Dans les fièvres exanthématiques, où les forces manquent, où le levain est abondant et où il y a une sérosité considérable, les vésicatoires sont préférables à tous les autres exutoires.

61. Dans les congestions d'humeurs, de tumeurs froides, les vésicatoires sont préférables.

Dans les maladies inflammatoires, quand la pléthore est diminuée, dans l'apoplexie, la paralysie séreuse.

Dans les cas de viscosité et d'épaississement des humeurs, les vésicatoires.

Le feu, au contraire, dans le cas d'humeurs froides.

Dans les spasmes.

Le feu, lorsqu'il faut faire dériver les esprits animaux, calmer les nerfs; si, au contraire, il faut faire dériver les humeurs, les vésicatoires.

Dans l'hydrocéphale, langine aqueuse, dans les acrimonies scrofuleuses, dartreuses, rhumatismales, etc., le vésicatoire avec les cantharides.

On résout les humeurs par le moxa; le cautère actuel, les vésicatoires, lorsque l'on n'a rien à craindre de la fièvre, de la constitution trop irritable, et qu'elles sont de nature froide.

Destruction.

On brûle les verrues, les excroissances charnues, la gangrène, la morsure des chiens enragés, les bubons pestilentiels, toute tumeur extérieure qu'on ne peut guérir autrement.

Dessiccation.

On la pratique pour la carie humide, pour 67.
les ulcères, la gangrène humide.

Voilà les règles pour choisir les exutoires, en dérivant les maladies. L'auteur va indiquer le choix de l'espèce d'exutoire qu'il faut préférer.

SECTION DEUXIÈME.

Des lieux qu'il faut choisir pour placer les exutoires.

68. Il faut considérer 1.° la sensibilité ; 2.° l'irritabilité ; 3.° la structure de la partie ; 4.° ses connexités avec les autres parties ; 5.° sa sympathie avec d'autres organes.

1.° C'est en stimulant les nerfs que l'on ranime les forces, que l'on calme les spasmes, que l'on fait dériver les esprits animaux vers la partie stimulée.

2.° En irritant la fibre musculaire, on fait dériver les humeurs, on peut exciter la diaphorèse, et même ranimer en partie les forces vitales.

3.° Quant à la structure des organes, on ne doit point les appliquer sur le fascia lata, lorsque l'humeur est engorgée en dessous ; sur les aponévroses, les parties maigres et sèches, destituées du tissu cellulaire ; près des nerfs, des tendons, des gros vaissaux.

Les anciens faisaient mal d'appliquer les cautères sur le sternum, les pariétaux, les clavicules, etc.

Le séton est mal placé entre les côtes et au scrotum.

Il faut appliquer les exutoires sur les vaisseaux inférieurs, pour décharger les parties supérieures de trop de sang. Les exutoires pompent des vaisseaux exhalans, et du tissu cellulaire. 71.

De la Sympathie.

L'auteur admet trois dérivations, l'une nerveuse, l'autre sanguine, et la troisième lymphatique. Il dit qu'en appliquant un vésicatoire aux jambes, aux cuisses, le sang se porte en plus grande quantité en bas, et en moindre quantité vers la tête.

Les éruptions cutanées, et les émonctoires du nez et de la bouche, nous indiquent que la nature débarrasse les vaissaux sanguins des humeurs lymphatiques dont ils sont surchargés, qu'ils déposeraient sur quelque viscère, s'ils n'étaient débarrassés, ou par l'éruption à la peau, ou par ses émonctoires.

Il faut avoir égard aux lois de la circulation, si l'on veut évacuer à la surface de la peau, ou dériver inférieurement.

Le tissu cellulaire, organe universel, contribue beaucoup aux déplacemens sympathiques des humeurs. 73.

Bonn. a dit que c'est par le tissu cellulaire que les exutoires attirent les humeurs de tous le corps. Chomel, Curtius, Haller.

74. Les métastases d'humeurs et de pus se font non seulement par le tissu cellulaire, mais encore par les vaisseaux absorbans. Boerrave, Vanswieten.

75. Au moyen du tissu cellulaire, le pus se porte au loin, et forme des abcès. L'auteur, Cotunni, Poutau.

76. Il faut distinguer dans le tissu cellulaire la division de la colonne vertébrale, celui de la ligne blanche, et le long du sternum, de sorte que les humeurs épanchées à droite ne passent point du côté gauche, et *vice versâ*. Bordeu.

Il faut en outre considérer la communication des parties extérieures avec l'intérieur du crâne au travers les sutures;

Dans la poitrine, sa forme semblable à celle des plèvres, formant deux cavités séparées par le médiastin, dont chacune communique avec chaque bras;

Dans l'abdomen, la manière dont le tissu cellulaire extérieur, sympante et recouvre chaque viscère;

Aux extrémités inférieures, comme il descend et les recouvre.

Cette considération est essentielle pour bien placer les exutoires, et en retirer de bons effets.

Nota. Ceci est pris dans Bordeu, *Traité du tissu cellulaire.*

Sympathies nerveuses. Tissot.

Sympathies de la tête avec l'estomac, le foie, l'utérus, les mammelles, les reins, l'estomac, les intestins et les pieds.

Nota. L'auteur ne connaît point les sympathies des vaisseaux absorbans.

SECTION PREMIÈRE.

Des maladies de la tête.

De la céphalalgie. — Elle est idiopatique ou sympathique. Les causes sont l'humeur catarrhale, attritique, rhumatique, vénérienne; les humeurs cutanées répercutées; les vieux ulcères fermés; les exutoires fermés sans précaution; les sueurs des pieds supprimées, l'œdématie des jambes gênées par des bandages.

Dans ces cas, les vésicatoires à la nuque au bras, les sétons à la nuque, conviennent.

Dans l'affection catarrhale, le vésicatoire à la nuque.

Vésicatoires à la nuque, au bras pour humeurs répercutées.

Pour ulcères desséchés, rouvrir l'ucère s'il est possible, ou ouvrir un vésicatoire sur le lieu de l'ulcère.

Un cautère à la jambe pour rétablir ou suppléer à l'œdématie, ou un séton à la nuque.

Il faut prendre garde de ne point appliquer le cautère actuel sur les sutures. De Haen, Poutau.

Le cautère entre le pouce et l'index, d'après le conseil de Zacutus Lusitanus, n'est d'aucune utilité.

Otalgia, douleur d'oreilles.

2. Lorsque la cause est séreuse, le vésicatoire à la nuque, ou sur l'apophise mastoïde.

3. L'odontalgie, vésicatoire à l'angle de la mâchoire, ou sur l'apophise mastoïde.

4. Apoplexie foudroyante sanguine, fer chaud aux pieds ou à la nuque. Lancisi, Mistichelli.

Apoplexie séreuse, séton, cautère, vésicatoire.

Par métastase, mêmes remèdes.

5. Paralysie.

Scarifications, ventouses, vésicatoires, cautères.

Le cautère actuel, sur les sutures sagitales, si la cause réside dans le cerveau.

Les vésicatoires au col pour la paralysie des bras ; sur l'os sacrum pour celle des extrémités inférieures. Dikson.

Si la tête est libre, et que l'on soupçonne la cause dans la moëlle épinière, il faut les appliquer, ou un cautère sur les vertèbres. Deman.

Manie admet les exutoires, les épispastiques, 6.
le séton à la nuque. Sept cautères actuels ont guéri des maniaques. Dehaen.

Il faut néanmoins diminuer la pléthore avant, ou attirer l'humeur répercutée, si c'est la cause de la maladie.

Si la cause est la débilité, la foiblesse après une maladie, ou des excès, ou qu'elle soit originaire, il faut des épispastiques souvent renouvelés, non pour faire suppurer, mais pour stimuler uniquement ; car il faut arrêter leur suppuration. Il faut néanmoins les laisser suppurer à la fin.

La rage, on brûle la partie. 7.

L'épilepsie, les cautères actuel et potentiel, 8.
les vésicatoires, les sétons, etc.

Il faut néanmoins faire attention si c'est une humeur répercutée qui l'occasionne, ou une évacuation supprimée.

Aux enfans il faut appliquer sur les sutures, et à la nuque aux adultes.

9. Hydrocéphale.

L'auteur dit avoir guéri un hydrocéphale interne, avec des vésicatoires à la nuque souvent renouvelés, une calote aromatique et des purgatifs.

Nota. Il ne faut pas se fier à ce traitement.

Il conseille les vésicatoires dans l'hydropisie de poitrine, et le fer rouge dans les hydropisies ascites, d'après Poutau;

Nota. Poutau a poussé trop loin l'enthousiasme pour ces remèdes : il faut redouter cette pratique.

Les escarotiques dans l'hydrocel'e, leur faire ronger jusqu'à la tunique vaginale;

10. La frenésie, même lorsqu'elle est idiopatique.

Les vésicatoires aux jambes conviennent quand on a délayé les liquides, et diminué la pléthore, à cause de leur vertu sédative, et de leur propriété dérivative; d'ailleurs les vraies inflammations sont très-rares.

Les sinapismes à la plante des pieds, la soulagent. Vanswieten.

SECTION DEUXIÈME.

Dans la goute sereine, les vésicatoires aux

tempes, sur le trou sourcilier, ou surorbitaire derrière les oreilles.

Epiphora larmoyement. 2.

Dans l'ophtalmie sèche ou inflammatoire, 3.
ils ne doivent être appliqués qu'après qu'on a adouci les symptômes.

Ils conviennent toujours dans les autres espèces.

Le séton est quelquefois préférable, lorsque la fibre est lâche, et que les humeurs blanches épaissies sont abondantes. Les cautères, en pareils cas, valent mieux que les vésicatoires.

SECTION TROISIÈME.

Angine.

Elle demande les mêmes exceptions que la frénésie.

Les vésicatoires y sont très-salutaires d'ailleurs.

On l'applique dans l'angine maligne, dans la catarrhale à la nuque. Il préfère avec Poutau père, de le rapprocher et de l'appliquer sur la partie antérieure du col.

SECTION QUATRIÈME.

Des maladies de la poitrine.

La pleurésie. Les vésicatoires y sont très-salutaires, 1°. par les raisons tirées de leur manière d'agir; 2°. parce qu'en rappelant la transpiration, ils empêchent la diarrhée qui est funeste dans cette maladie.

Nota. Cette assertion de la diarrhée n'est pas toujours inévitable.

Strak et Stoll ont eu tort, l'un de rejeter les vésicatoires, l'autre de les craindre.

Dehaen, d'après Baghivi et Triller, les appliquait aux jambes.

L'auteur les place avec succès sur le point douloureux.

Ils sont particulièrement indiqués dans la pleurésie catarrhale; on les applique aussi entre les épaules.

Ils provoquent les urines et les sueurs, et terminent par là ces maladies.

De la phthisie.

Murrai a observé que l'inoculation de la petite vérole est utile aux phthisiques; d'où

l'auteur conclut que les exutoires doivent les soulager par la même raison.

Ils conviennent, dit-il, dans la phthisie héréditaire, contagieuse; le vésicatoire est préférable, ou le garou, suivant M. le Roy.

Nota. L'auteur a dit plus haut, qu'il ne fallait point l'appliquer sur les parties osseuses et tendineuses.

Poutau a guéri des phthisiques par le vésicatoire sur le sternum.

Homme, Cullen, Roseinstein, Mark et l'auteur, conseillent le vésicatoire sur la poitrine, ou au dos. L'auteur en a guéri étant dans le second degré.

Le moxa, le vésicatoire sur la poitrine, aux bras, aux cuisses, ont réussi.

Il les défend lorsqu'il y a ulcère au poumon, que le malade crache du pus, que la maladie est avancée; parce que tout ce qui anime la circulation, augmente la suppuration.

Nota. Il suit l'opinion de Poutau en tout, sur les vésicatoires, dans la phthisie : il préfère le feu comme Leroy.

Péripneumonie.

Même exception que pour les inflammations locales.

8.

Il préfère les vésicatoires aux cuisses ou aux pieds; parce que, selon lui, les parties externes de la poitrine n'ayant aucune communication nerveuse ni vasculaire avec les poumons, ne peuvent y exciter aucune dérivation ni révulsion sanguine, ni aucune action vitale.

Nota. Je ne suis point de son avis.

On peut stimuler les poumons, et détourner la quantité du sang qui y abonde. On peut pareillement détruire le spasme des vaisseaux capillaires.

Si la maladie tourne en suppuration, il préfère le cautère et les sétons à la poitrine.

Nota. Je ne suis point encore de cet avis.

Erysipèle.

C'est le triomphe des épispastiques, en observant néanmoins les précautions que l'on doit prendre pour les inflammations locales.

Asthme.

Vésicatoire sur la poitrine, aux épaules. Cautère au bras. Ils sont plus nécessaires dans la fausse péripneumonie.

Maladie du bas ventre.

Enflammation. Les opinions de Poutau sont celles de l'auteur.

Nota. Il présume trop des vésicatoires, ainsi que du cautère actuel dans l'abres du foie.

Coliques.

Il y a du spasme, par conséquent les vésicatoires peuvent être utiles dans cette maladie.

Les douleurs de coliques, les tranchées de la dissenterie, sont modérées et dissipées par les vésicatoires sur l'ombilic. Brucner, Plenskny, Dehaen, Monro, Tissot.

Dans les étranglemens des intestins, les vésicatoires sur l'ombilic conviendront. Percival, Medicus, Cullen, Vounk.

Dans la tympanite intestinale, les vésicatoires sur le ventre, et même le cautère actuel conviennent.

Nota. Cette pratique est bonne.

Ischurie, incontinence d'urine.

Un vésicatoire sur l'os sacrum. Vandoeveren.

On guérit de même l'incontinence d'urine. Dikson, Rosenstein.

On donne la préférence à l'os sacrum, parce

que les nerfs de la vessie traversent les trous de cet os.

De l'inflammation des reins.

Les cantharides y sont contr'indiquées ; mais l'auteur conseille les autres vésicatoires appliqués aux cuisses, et non aux lombes, par la raison que les nerfs, ni les vaisseaux de la peau et des muscles de ces parties, ne communiquent point avec les artères rénales et émulgentes.

Nota. Cette pratique n'est point adoptée.

Suppressions des règles, chlorose, fureur utérine, avortement.

Les vésicatoires aux jambes et aux cuisses, peuvent être utiles dans les suppressions récentes. Cette pratique n'est cependant point employée.

Les cautères aux cuisses et aux jambes, conviennent dans les suppressions anciennes, la chlorose, la fureur utérine, et pourraient même, dans quelques cas, prévenir l'avortement.

Des fièvres.

Les cautères, les vésicatoires, les sétons, préservent des épidémies. Lindanus, Hodge,

peste de Londres ; Diemerbroeck ; Hildanus ; peste de Lausanne ; Mercurial, etc.

Pringle, Galien, Prospéralpin, sont de la même opinion. Mercurial faisait suppurer les bubons avec les vésicatoires.

Les vésicatoires doivent être préférés, et on doit les appliquer à l'endroit où le bubon et le charbon sont placés.

L'application du cautère actuel serait à craindre ; elle pourrait répercuter l'humeur pestilentielle.

Dans l'assoupissement, il faut appliquer les vésicatoires sur la partie antérieure des jambes, comme la plus sensible. Stork.

On doit s'en servir dans les convulsions des fièvres malignes, ainsi que dans le délire.

Dans les fièvres putrides, nerveuses, épidémiques, malignes, lorsque les forces sont abattues, que le pouls est faible, il faut nécessairement des vésicatoires.

Dans les fièvres exanthématiques, dans la petite vérole, entre autre cas, où il les juge nécessaires, il dit que pour suppléer ou rappeler la salivation lorsqu'elle est supprimée, ou l'enflure du visage et des mains, à l'époque où elles doivent arriver, les vésicatoires derrière les oreilles ou entre les

épaules, font merveilles, et qu'on peut même les appliquer autour du gosier.

Dans la rougeole, entre les épaules, ils calment la toux.

Il les applique à la nuque dans les milliaires, avec succès. Ils calment l'anxiété et la douleur de gosier.

Fièvres intermittentes.

Les vésicatoires, ou les *épicarpia* avec les plantes âcres, peuvent calmer et même dissiper l'accès de la fièvre.

Douleurs rhumatismales artritiques.

Les vésicatoires, le garou, sont salutaires; cependant l'introduction des cantharides dans le sang, peut avoir des suites désagréables.

Son épispastique a guéri une toux physique, il est souverain dans les rhumatismes.

Métastases laiteuses.

Nota. La description qu'il en donne, n'appartient point au lait.

Les exutoires sont utiles pour évacuer les métastases laiteuses;

Pour les tumeurs froides des articulations et autres.

Les vésicatoires, le cautère potentiel le plus près du lieu que faire se pourra, seront très-utiles.

Exostoses.

Nota. Sa théorie des exostoses ne vaut rien. Les vésicatoires ne sont pas trop convenables pour les guérir: le feu, le cautère sont préférables.

Le spina bifida et la paralysie des extrémités inférieures.

Deux cautères à côté de la colonne vertébrale près de l'exostose, ouverts avec le beurre d'antimoine, lesquels doivent être longs et profonds. On doit les préférer aux vésicatoires, parce qu'ils pénètrent plus profondément, et au cautère actuel, parce qu'il pourrait répercuter l'humeur. On pourrait néanmoins tenter le feu, selon lui, si les autres remèdes n'opéraient point.

De la carie, de la gangrène, des hémorragies, des chairs fongeuses, des verrues, des clous, etc.

Le feu détruit la carie, produit l'exfoliation, fait évaporer les humidités.

Il faut dilater la plaie, mettre à nud la carie avant d'appliquer le fer rouge.

Le cautère potentiel ne vaut point le feu, et pénètre trop loin; on n'en est point le maître.

Les gangrènes locales doivent être guéries par le feu.

Les hémorragies externes devraient être guéries de même; cependant cette pratique n'est pas adoptée.

Il en est de même des chairs ſongeuses, des verrues, des condylomes, des cors. Doit-on préférer le cautère actuel au potentiel pour la destruction de ces derniers?

CHAPITRE QUATRIÈME.

Des caractères de la pulmonie, suivant les nosologistes, et de la difficulté de son diagnostic, d'après ces caractères.

LA pulmonie fait des ravages incalculables. Certains médecins ont estimé qu'elle détruisait un cinquième du genre humain. Les épidémies ne frappent, que par intervalle, les différens peuples qu'elles détruisent.

Ravages de la pulmonie.

Elle détruit un cinquième du genre humain.

La pulmonie, au contraire, mine sans cesse et sourdement un grand nombre de familles, qu'elle anéantit : elle est endémique dans certaines contrées : on la rencontre chez toutes les nations, dans tous les instans, comme dans tous les siècles. Malheureusement, l'art de guérir n'a découvert, jusqu'à ce jour, que très-peu de moyens pour en arrêter les progrès. Il est plus facile de la prévenir que de la guérir ; elle est incurable, lorsqu'elle est parvenue à un certain période. Pour lors, le médecin a la douleur de voir les malades livrés à une mort certaine, long-temps avant qu'elle arrive ; il est réduit au pénible devoir

d'adoucir leurs derniers momens, à l'aide des secours qu'il leur donne; il nourrit leur espérance par humanité; il leur promet de les faire vivre, tandis qu'il est certain qu'il ne peut les empêcher de mourir.

Ses caractères, la toux, la fièvre lente et la maigreur. La difficulté de respirer et les crachats purulens.

Nombre de nosologistes et de médecins cliniques, ont réduit à trois symptômes les caractères essentiels de la pulmonie; savoir, la toux, la fièvre lente, et la maigreur. D'autres y ajoutent la difficulté de respirer, et les crachats purulens.

Cette définition est fautive.

Lorsqu'on rencontre cet ensemble de symptômes chez un malade, l'on peut assurer presque toujours, qu'il est pulmonique, sans craindre de se tromper. Cependant cette définition est fautive dans certain cas; elle peut induire facilement les jeunes médecins en erreur, et même beaucoup de médecins cliniques, qui n'ont point acquis une expérience suffisante sur les variétés de cette maladie. Non seulement cette définition ne nous fait point connaître toutes les espèces de phthisies pulmonaiers; mais elle ne convient point à tous les degrés de certaines espèces, ainsi que l'avait observé M. Raymond, médecin de Marseille.

Les signes ci-dessus manquent quelquefois.

Les médecins cliniques observent, chaque jour, que certains des symptômes ci-dessus

n'existent point dans un grand nombre de pulmonies commençantes. Quelques-uns ne paraissent que lorsque la maladie est avancée. Il y en a où l'on n'en trouve point quelques - unes dans tout le cours de la maladie.

Je vais examiner en détail chacun de ces caractères nosologiques, afin de déterminer le degré de certitude qu'ils nous donnent de l'existence de cette maladie; savoir : 1°. la toux; 2°. la fièvre lente; 3°. la maigreur et le marasme; 4°. la difficulté de respirer; 5°. les crachats muqueux et purulens; 6°. la convenance de cette définition avec les pulmonies aiguës et chroniques, et la fièvre lente essentielle. Examen de ces signes.

SECTION PREMIÈRE.

De la toux.

La toux est le symptôme le plus constant chez les phthisiques; il est par conséquent le plus essentiel. C'est par elle ordinairement que commence et finit cette cruelle maladie; sans la toux et le dépérissement, on a de la peine à reconnaître certaines espèces de pulmonies. Il me paraît bien extraordinaire que Elle est le symptôme le plus constant.

M. Cullen ait placé la toux parmi les symptômes accessoires de la pulmonie.

Nota. Il dit, sect. 898, que la manie a guéri quelquefois la pulmonie; mais que cette dernière a reparu, et est devenue mortelle, la manie venant à cesser. Cette observation est de Méad, que M. Cullen aurait dû citer.

Observation de Méad.

L'habitude d'entendre tousser, éclaire le médecin.

Il est certain que l'habitude d'entendre tousser, apprend au médecin clinique a distinguer, et à reconnaître les diverses phthisies et leurs périodes, de même que l'état du systême nerveux, et d'autres organes.

Variétés de la toux.

La toux aiguë, grave, profonde, sèche, humide, sa fréquence, sa périodicité, donnent au médecin des lumières sur l'état inflammatoire, tuberculeux, suppuratoire des poumons, ainsi que leur état de sensibilité de faiblesse du systême nerveux. Il faut avouer, néanmoins, que les autres symptômes essentiels ou accessoires de la phthisie, réunis à la toux, contribuent beaucoup à fortifier les jugemens que nous portons sur cette maladie.

Il faut méditer long-temps sur les différens tons de la toux.

Sans une longue expérience et des méditations profondes sur la nature de la toux, et ses différentes nuances, les maîtres de l'art ne retirent que des faibles lumières de ce symptôme. C'est par elle, et par la con-

naissance de ces différens tons, que nous apprenons à distinguer le degré de l'irritation du larinx, de la trachée-artère, et des poumons.

La pituite âcre, qui tombe continuellement dans la bouche, irrite le larinx et le pharinx : c'est une des causes de la toux. La masse des tubercules et des engorgemens pulmonaires, pèse sur les vésicules pulmonaires; elle tiraille les rameaux bronchiques, d'où résulte une seconde cause d'irritation et de toux. L'état inflammatoire des tubercules, et même des poumons, est une troisième cause de toux; elle est toujours différente des précédentes, elle est quelquefois plus vive et plus fréquente et toujours sèche.

Causes de la toux.

Quoique j'aie assuré ci-dessus, que la toux était le caractère le plus essentiel de la pulmonie, il n'en est pas moins certain qu'il est très-difficile de reconnaître cette maladie par ce symptôme. En effet, comment la soupçonner dans ses commencemens, lorsqu'il n'existe encore qu'un peu de toux : comment la distinguer de beaucoup d'autres maladies, que la toux accompagne : combien n'est-on point embarrassé, pour distinguer la toux phthisique, de la toux stomacale, de la toux vermineuse, de celle de la dentition, de

Embarras pour juger si la phthisie existe, ne faisant attention qu'à la toux.

la toux nerveuse, des hystériques, des hypocondriaques, etc.? Combien de fois les médecins n'ont-ils pas confondu la toux catarrhale avec celle des pulmoniques, celle des phthisies séches avec la toux nerveuse? Cette dernière méprise est très-facile chez les sujets hystériques d'une complexion maigre et sèche. L'on ne reconnaît leur dépérissement et les progrès de la phthisie sèche, que lorsqu'il n'est plus temps d'y remédier. Il est donc très-difficile de reconnaître la pulmonie dans certains cas par la toux seule, abstraction faite des autres symptômes, de même que dans d'autres circonstances, elle seule suffit pour assurer qu'elle existe, quoique ses autres caractères ne soient point encore apparens.

Voici les différentes espèces de toux que j'ai appris à connaître pendant le cours de mes travaux cliniques, sur-tout pendant les quatorze années que j'ai administré les eaux du Mont d'Or à leur source, où il vient un grand nombre de pulmoniques des provinces les plus éloignées.

Différentes espèces de toux reconnues par l'auteur.

La toux catarrhale, la coqueluche ou toux férine, la toux épidémique, la toux accidentelle occasionnée par les corps étrangers, introduits dans les voies pulmonaires : ils irritent le larinx, et par une action méca-

nique ou chimique. Dans la première classe sont les corps qui, au lieu de suivre l'œsophage, entrent dans la trachée-artère. L'air que nous respirons, chaud ou froid, chargé d'exhalaisons ou de vapeurs âcres stimulantes, méphytiques, agit d'une manière chimique. La toux calculeuse est de la première classe. La toux des ouvriers qui respirent une atmosphère brûlante, *v. g.*, les ouvriers des forges, des verreries, etc.; ceux qui vivent dans une atmosphère chargée d'atômes terreux, de parties salines minérales., *v. g.*, les mineurs, les meuniers, les amidonniers, etc.; les broyeurs et pileurs de drogues, de couleur, etc.

La sécheresse de la gorge ou enroueure, occasionne quelquefois la toux.

La toux nerveuse, hypocondriaque, hystérique: cette toux est quelquefois sépulchrale, grave et profonde; d'autrefois elle est sèche et aiguë.

La toux simulée, la toux gutturale, *Rascatio;* la toux stomacale, glaireuse ou vermineuse: le soupçon de glaires ou des vers aident à la reconnaître; la toux de la dentition.

La toux chlorotique des femmes enceintes, des nourrices: cette dernière est occasionnée

par le manque de lait, qui épuise la mère et le nourrisson, ou par une métastase laiteuse sur la poitrine.

La toux asthmatique, produite par l'asthme humide ou l'asthme sec.

La toux hémoptoïque, la toux purulente des phthisiques, la toux inflammatoire des poumons.

La toux morbillaire, la toux à la suite de l'humeur variolique restée dans le sang après la petite vérole, ou des humeurs exanthématiques répercutées; la toux fébrile pendant les accès des fièvres intermittentes ou des redoublemens des fièvres continues.

Toux des hydropiques, sur-tout de l'hydrothorax.

La toux vermineuse, ou des vers dans les poumons de skenkius, m'est inconnue.

La sécheresse de la gorge avec toux : *tussis kerolaringea.*

La toux arthritique de musgrave, la toux rhumatismale, la toux polypeuse.

SECTION DEUXIÈME.

De la fièvre lente des pulmoniques.

De la fièvre lente des phthisiques.

La fièvre des pulmonies chroniques, est une fièvre lente amphimerine : elle est un symp-

tôme inséparable du plus grand nombre des pulmonies. Il y en a cependant quelques-unes où elle n'existe point : du moins elle se déclare fort tard : la maladie a souvent parcouru ses premiers degrés sans qu'elle ait paru. Cette fièvre présente beaucoup d'irrégularités. Je vais décrire sa marche ordinaire ; j'ajouterai ensuite ses écarts.

Inséparable des derniers degrés de la pulmonie.

La fièvre lente amphimerine est de l'espèce des remittentes : elle a ordinairement deux redoublemens par jour : le premier commence vers les onze heures ou midi. Le malade ressent un petit frisson ; d'autre fois il n'en éprouve point. M. Cullen a eu raison d'assurer que les alimens ne l'occasionnaient point ; car il arrive avant comme après le repas : il est plus court que celui qui lui succède vers le soir : il se termine sans sueurs. Le redoublement du soir commence vers les cinq ou six heures : il est annoncé par la toux plus sèche et plus fréquente, et par une fièvre plus marquée. Ces quintes de toux se prolongent bien avant dans la nuit : elles excitent quelquefois le vomissement, si le malade a soupé un peu tard. La fièvre diminue vers minuit ; le relâche procure du sommeil : ce calme dure jusque vers les dix heures du matin. Des sueurs plus ou moins abondantes, partielles de la

Ses redoublemens.

Elle n'est point occasionnée par les alimens.

Sueurs partielles, générales.

poitrine en haut, ou générales, couvrent le malade vers les trois ou quatre heures du matin; il se trouve à la nage à son réveil : ces sueurs deviennent coliquatives vers la fin ; il en sera question dans la description du dernier période de la maladie.

Le pouls a quelques heures de calme dans la matinée, dans le commencement : il reste plus ou moins fiévreux dans la suite. Pendant les vingt-quatre heures, la fièvre ne diminue plus sur la fin.

J'ai vu certains malades éprouver, pendant le cours de la journée, plusieurs alternatives de froid et de chaud, sans que la sueur parût.

Rougeur de la pommette.

Les pommettes se couvrent de rougeur plus ou moins vive, plus ou moins large, circonscrite, laquelle paraît et disparaît plusieurs fois dans les vingt-quatre heures, soit que le malade veille ou qu'il dorme. La rougeur se fixe souvent sur une seule pommette. On voit aussi fréquemment sur le col et la poitrine des femmes phthisiques, des plaques rouges plus ou moins larges : ces symptômes spasmodiques cutanes indiquent le désordre et la faiblesse du système nerveux et musculaire.

Le pouls.

Lorsqu'on tâte le pouls de ces malades, on sent à l'extrémité des doigts une chaleur

Chaleur âcre.

âcre piquante : *calor mordax*. On éprouve

la même sensation dans la partie interne de leurs avant-bras, si on les empoigne. Cette âcreté brûlante augmente à proportion que la fièvre avance, et que la résorption du pus infecte les humeurs.

Le retour des redoublemens varie beaucoup. Ils sont quotidiens, il y en a jusques à trois par jour : ils imitent dans leur marche celle des fièvres quotidiennes, des tierces, des doubles tierces et des quartes.

Variété dans le retour des redoublemens.

Les urines sont rouges, troubles, furfuracées, huileuses : dans certains momens elles sont claires et limpides.

Urines.

La soif est peu considérable. L'appétit est bizarre.

La soif peu considérable.

Telle est la marche ordinaire de la fièvre étique des pulmoniques. Voici ses variétés:

1°. Il y a des phthisies, ainsi que je l'ai déjà remarqué, où la fièvre ne paraît point dans tout le cours de la maladie ; telle était celle de Lancastre, décrite par Charles Leigh. J'ai aussi observé moi-même des phthisies, pendant lesquelles les malades n'avaient de la fièvre, que l'espace de quelques jours avant leur mort. Des enfans et des adultes de l'un et l'autre sexe, m'ont fourni plusieurs observations de cette espèce. Un hypocondriaque dont la pulmonie dura près de deux ans ;

Point de fièvre pendant le cours de la phthisie.

n'eut qu'une fièvre remittente, pendant les derniers quinze jours. Une jeune femme périt d'une phthisie sèche, qui avait fait son cours sans fièvre : elle fut à peine sensible sur la fin de ses jours : on ne la reconnaissait que par un peu de chaleur à la peau et une légère fréquence dans le pouls, qui duraient pendant quelques heures de la soirée sans sueurs. Sa toux fut toujours sèche et peu violente. Le poumon de ces malades fut trouvé plein de tubercules, dont la majeure partie était en suppuration. Le pus était infiltré dans la substance de ce viscère ; cependant je n'en avais point remarqué dans les crachats, ce qui me parut fort extraordinaire.

Observations de phthisie sans fièvre.

Phthisies nerveuses.

2°. Il y a des phthisies nerveuses et scrofuleuses où la fièvre ne se déclare que dans le second degré ; pour lors elle suit une marche régulière jusqu'à ce que le malade succombe.

Mouvemens de fièvre irréguliers.

3°. On observe chez certains malades des mouvemens de fièvre irréguliers, pendant le premier degré de la maladie, qui durent pendant quelques jours ; ils finissent sans cris, comme ils commencent sans cause apparente : ils ne sont précédés d'aucun frisson, et ils se terminent sans sueurs.

Variétés de la fièvre relativement aux saisons.

4°. Il y a des pulmoniques qui ont de la

fièvre dans certaines saisons, et qui n'en ont point dans d'autres. Quelques-uns en ont pendant l'hiver; tandis qu'elle paraît chez d'autres au printemps. L'une et l'autre cessent lorsque la belle saison arrive vers le solstice d'été. Les phthisies chlorotiques et asthmatiques nous présentent fréquemment de semblables irrégularités.

La fièvre lente cesse au solstice d'été.

5°. Il y a des malades qui conservent pendant des années entières la fièvre étique, avec tous les caractères des premiers degrés de la phthisie; tout disparaît ensuite, soit par l'effet du régime, des remèdes, ou de l'influence des saisons favorables. On les croit guéris radicalement, lorsqu'une cause accidentelle fait renaître tous les simptômes; quoique ces malades aient joui d'une santé parfaite, pendant plusieurs années. Ce qui prouve que lorsqu'un individu a été frappé des symptômes phthisiques un peu graves, il doit être sur ses gardes le reste de ses jours.

La fièvre dure plusieurs années: elle disparaît ensuite, pour revenir quelques années après avec tous les symptômes de la phthisie.

6°. La pulmonie chronique, commence quelquefois par une fièvre inflammatoire, qui se change en fièvre lente, lorsque la suppuration lui succède; les péripneumonies, les fièvres exanthématiques, nous fournissent des observations semblables; d'autre fois il arrive qu'après avoir suivi la marche ordi-

La phthisie chronique commence par une fièvre inflammatoire, péripneumonique. Elle finit d'autre fois de la même manière.

naire, il survient tout-à-coup vers la fin de la maladie, un mouvement inflammatoire, que Morton appelle *péripneumonique*, lequel se termine dans peu de jours par la suppuration qui fait disparaître les symptômes inflammatoires : pour lors la fièvre lente remittente reprend son cours.

Si l'on fait attention à toutes les variétés de la fièvre qui accompagne les phthisies chroniques, on comprendra aisément combien les nosologistes ont eu tort de nous donner la fièvre lente amphimerine comme un symptôme constant de ces maladies.

La toux et la fièvre lente réunies, sont des signes insuffisans de la pulmonie.

J'ajouterai encore que quoique la fièvre et la toux, qui ont duré un certain temps, fassent naître de fortes présomptions sur l'existence de la pulmonie ; ces présomptions ne suffisent pas néanmoins, car ces deux symptômes peuvent appartenir au catarrhe invétéré, à la chlorose, à la dentition, aux vers des premières voies chez les enfans, et sans que la phthisie pulmonaire existe.

SECTION TROISIÈME.

De la maigreur.

De la maigreur et de ses causes.

La maigreur chez les pulmoniques dépend

1°., des mauvaises digestions ; 2°. du défaut de sanguification dans les poumons ; 3°. du défaut d'assimilation dans le systême vasculaire à cause de la faiblesse ; 4°. de l'abondance des excrétions, sur-tout de la sueur ; 5°. de la déperdition continuelles qui se fait dans les fluides et les solides, sans nutrition ; de sorte que le malade perd sans cesse, et ne répare point.

Lorsque la toux et la fièvre lente durent depuis quelque temps, et que ces deux symptômes sont accompagnés d'une maigreur considérable ; il est probable que les poumons sont viciés, et que le malade est pulmonique. Il serait néanmoins possible qu'il ne le fût point encore. Les catarrhes longs et opiniâtres nous fournissent des preuves que ces trois symptômes peuvent se trouver réunis depuis quelque temps, sans qu'il y ait encore de phthisie pulmonaire. Ils ont été épidémiques cette année à Paris, et dans beaucoup de départemens. Ils commencèrent dans le mois de janvier dernier, 1794, vieux style, et ils durent encore au mois d'octobre, et je vais rendre compte de celui que j'ai essuyé ; au lieu de rendre compte de ceux que j'ai traités. Il commença dans le commencement de février, la toux était vive et fréquente : elle revenait

Catarrhes épidémiques sans pulmonie.

par quintes le jour et la nuit : elle était quelquefois sèche et suffoquante, mais plus fréquemment humide ; je rendais en toussant des gorgées de pituite très-abondante. Cet état continua pendant tout ce mois ; après quelque temps je ressentis des pesanteurs de tête chaque soir, avec des mouvemens de fièvre ; je m'endormais heureusement en me mettant au lit. Le sommeil dont la durée était de quatre heures, calmait la fièvre et le mal de tête ; je conservais l'intégrité de mes digestions, et cependant je maigrissais. Je me mis au régime mucilagineux maigre : dans le mois de mars, la toux continuait à revenir par quintes nuit et jour, ainsi que la fièvre chaque soir ; je me fis saigner, je fis appliquer un vésicatoire à la nuque. La toux devint moins fréquente à mesure que la belle saison arriva. Je me baignai au mois de mai, je pris des jus d'herbes, les quintes continuèrent à s'éloigner, il n'en survenait qu'une ou deux dans les vingt-quatre heures : elles s'éloignèrent encore plus en juillet et août ; je n'en avais qu'une ou deux dans l'espace de quatre jours. Ma santé était bonne, les quintes continuèrent à s'éloigner, à mesure que les chaleurs augmentaient : à peine en revenait-il une tous les huit jours : elle était néanmoins aussi vio-

Catarrhe avec fièvre lente, hectique.

lente que dans le fort de la maladie ; je ne crachais même que de la pituite claire. Le catarrhe a enfin fini vers la fin d'août, sans crachats mûrs et épais ; et malgré sa longue durée, sa violence, et la continuité de la fièvre qui a duré plus de trois mois, j'ai recouvré ma santé sans qu'il ait resté aucun vestige de phthisie ; je dois ajouter que je suis d'une constitution sèche, bilieuse, sensible et irritable, et âgé de 63 ans.

SECTION QUATRIÈME.

De l'oppression.

La difficulté de respirer est un symptôme qui accompagne ordinairement la pulmonie ; ces malades se plaignent qu'ils ont de l'oppression, lorsqu'ils montent ou qu'ils font un exercice quelconque. Cette difficulté de respirer précède quelquefois les autres symptômes de la phthisie, même la toux.

Elle se déclare plutôt ou plus tard.

Lorsque le poumon est devenu tuberculeux, qu'il est engorgé, ou dans un état inflammatoire, non seulement les malades ont de l'oppression, mais ils ne peuvent se coucher de tous les côtés. Ordinairement ils ne peuvent

Elle est plus ou moins considérable.

se coucher sur le côté gauche ni sur le dos, sans être oppressés.

Exceptions et observation.

Cette marche souffre néanmoins des exceptions. On rencontre quelquefois des phthisiques qui se couchent sur tous les côtés, et qui dorment. J'ai vu mourir un phthisique âgé de trente-sept ans, pendant que j'étais médecin de l'hospice du Roule, qui se coucha sur tous les côtés jusqu'à sa fin. Ses poumons se trouvèrent néanmoins tuberculeux, en suppuration et infiltrés, l'hydrothorax était compliqué avec la pulmonie.

Toux, fièvre, oppression dans l'hydropisie, sans phthisie.

L'oppression jointe aux symptômes précédens, ne fait qu'augmenter la probabilité sur l'existence de la pulmonie ; car on rencontre quelquefois la toux, la fièvre et l'oppression chez les hydropiques, sans que la phthisie y soit compliquée.

L'oppression est toujours un symptôme des obstructions et des engorgemens considérables des viscères abdominaux, sans qu'il existe de pulmonie : ce qui rend ce symptôme équivoque.

SECTION CINQUIÈME.

Des crachats.

Des crachats insuffisans comme signes de la pulmonie.

Il semble que les crachats devraient être le symptôme le plus certain, pour nous assurer de la réalité de la pulmonie ; il est néanmoins un des plus douteux. On voit tous les jours les maîtres de l'art les plus expérimentés, n'oser prononcer sur leur qualité. En effet, il est très-difficile de décider si les crachats des pulmoniques sont muqueux ou purulens, ou s'ils sont un mélange de l'un ou de l'autre ; quoiqu'on les voie épais, grisâtres, rouillés, sanguinolens, jaunâtres ou verdâtres.

Les moyens chimiques pour les reconnaître, sont aussi insuffisans.

Les moyens que les auteurs nous ont indiqués depuis Hypocrate jusqu'à nous, pour distinguer le pus du mucus, sont très-équivoques. M. Cullen en a indiqué six, savoir : la couleur des crachats, leur consistance, leur odeur, leur pesanteur spécifique, le mélange des matières dont ils sont composés, l'action de l'acide vitriolique sur le mucus et le pus, ainsi que celle de l'alcaly fixe caustique. Quelque confiance que le professeur Dédimbourg cherche à inspirer pour l'ensemble de ces moyens, je ne crains point d'avancer qu'ils

ne sont point certains. S'il les eut répétés auprès des malades, il les aurait proposés avec moins d'assurance.

Si l'on jugeait de la maladie et du période où elle est, par la seule inspection des crachats, il serait très-facile de se tromper dans beaucoup de cas ; car l'expectoration dans les catarrhes invétérés, et chez les asthmatiques, a les mêmes apparences que chez les phthisiques. Il serait très-difficile de décider si un asthmatique n'est qu'asthmatique, ou s'il est phthisique au premier degré, par la seule inspection de ses crachats ; car personne n'ignore qu'ils sont très-mauvais habituellement chez ces malades : ce n'est que par le concours des autres symptômes propres à la pulmonie asthmatique, que l'on peut porter un jugement certain sur son existence. Il en est de même des autres phthisies : les crachats suspects ne suffirent point pour les faire reconnaître.

Ce n'est donc point la connaissance de chacun des symptômes proposés par les nosologistes, ni même leur ensemble, qui peut nous donner la certitude de la pulmonie, puisque chacun d'eux et même plusieurs peuvent se rencontrer chez le même malade, sans qu'il soit pulmonique. Il est même des

cas rares, à la vérité, où tous ensemble se trouvent réunis, sans que le malade soit pulmonique. Chacun de ces symptômes peut appartenir à d'autres maladies et nous jetter dans l'erreur sur celle-ci. Le pus semble être certainement le signe le plus évident de la pulmonie ; il arrive néanmoins souvent, qu'après la rupture de la vomique pulmonaire, les malades continuent à cracher du pus pendant quelque temps, sans que la phthisie en soit la suite. La toux opiniâtre qui dure depuis long-temps avec dépérissement, est à mon avis, le seul symptôme qui annonce la phthisie pulmonaire chronique, avec certitude. M. Lieutaud a fait des réflexions très-judicieuses sur l'incertitude des caractères de la phthisie pulmonaire. (*Voyez son Précis de Médecine-pratique, tom. premier, pag.* 376, *édit. in*-8°.) Une longue expérience lui avait appris qu'il était souvent difficile de prononcer sur l'existence de cette maladie.

Réflexion de M. Lieutaud.

SECTION SIXIEME.

De la convenance de la définition de la phthisie pulmonaire des nosologistes, avec la phthisie aiguë, la phthisie chronique, et la fièvre hectique.

La disconvenance est prouvée par les articles précédens.

Je pense avoir suffisamment prouvé dans les articles ci-dessus, que la définition de la pulmonie ne convenait à aucune espèce de phthisie pulmonaire, en considérant la marche de cette maladie, depuis le commencement jusqu'à sa fin. Elle convient tout au plus à la phthisie confirmée, lorsque la suppuration et le dépérissement sont avancés. Je ne répéterai point les raisons que j'en ai déjà données.

Les symptômes de la phthisie aiguë, sont tous de l'espèce inflammatoire. Cette maladie se rapproche plus par cette raison de la péripneumonie que de la phthisie pulmonaire chronique, ainsi qu'on le verra ci-après.

La fièvre hectique est assez distinguée de la phthisie pulmonaire par ses caractères propres.

Quand à la fièvre hectique, le défaut de toux, d'expectoration muqueuse ou purulente, etc., le font distinguer des phthisies pulmonaires.

CONCLUSION.

Les doutes sur les signes de la phthisie pulmonaire, que je viens de présenter, sont utiles pour reconnaître la maladie. Ce sont des sentiers qui conduisent au même but. Lorsqu'on trouve ces symptômes chez un malade, il faut les suivre attentivement, en les considérant séparément, et dans leur ensemble ; en rapprochant les symptômes accessoires qui les accompagnent ordinairement, on acquiert les connaissances cliniques suffisantes pour traiter la maladie. Lorsqu'on a formé le tableau des symptômes, on reconnaît aisément l'espèce de phthisie qui se présente, ainsi que le degré où elle est parvenue, et les causes qui l'ont occasionnée. Lorsqu'on est parvenu à acquérir ces connaissances, il est facile de choisir le traitement le plus convenable.

CHAPITRE CINQUIÈME.

De la Phthisie aiguë.

Il y a plusieurs espèces de phthisies pulmonaires. Cette maladie est aiguë ou chronique, relativement à sa durée : elle est trachéale ou pulmonaire, relativement à son siége.

Les unes et les autres peuvent être essentielles ou symptomatiques.

Phthisie aiguë essentielle.

La phthisie aiguë est essentielle ou symptomatique.

Ses symptômes.

Voici comment commence la phthisie essentielle. Tout annonce chez le malade un état inflammatoire. Le pouls est plein, dur; la peau est brûlante; le visage est rouge, enflammé; la toux est fréquente, sèche, convulsive : il arrive chaque soir un redoublement qui se prolonge jusques sur la fin de la nuit. Sa terminaison s'annonce par une moiteur et un peu de calme. Vers le quatrième ou cinquième jour les crachats paraissent; ils sont épais, gluans : peu de jours après ils deviennent rouilles, puriformes,

et même purulents : ils épuisent le malade par leur abondance et la peine qu'il prend à les arracher. L'expectoration le soulage peu quoiqu'il crache beaucoup ; il reste toujours oppressé : des douleurs vagues et vives se font sentir dans la poitrine dès le commencement : il y a peu de sommeil, il est pénible et agité, il est souvent accompagné de délire.

Les urines sont rouges, enflammées. On croirait pendant les premiers jours, avoir à traiter une pleuropneumonie. Il n'y a que la longeur de la maladie, et sa terminaison, qui en font la différence.

Ses caractéres différent de la péripneumonie

La fièvre et les redoublemens continuent avec la même force. Les crachats deviennent de plus en plus gluans et purulens. On est surpris de ne voir arriver aucune rémission du 10 au 14 de la maladie, lorsqu'une péripneumonie doit se terminer par la suppuration ; on le reconnaît par la diminution des symptômes inflammatoires, et par ceux qui annoncent la présence du pus, lesquels succèdent aux précédens. La fièvre sur-tout prend un caractère de remittence, que des frissons vagues indiquent, lesquels sont suivis de sueurs abondantes, de calme et de sommeil paisible. Ici ce n'est pas de même : la fièvre

aiguë se soutient jusqu'à la fin avec des redoublemens sans frisson. La toux est toujours vive et fréquente ; le dépérissement augmente de jour en jour ; le malade maigrit à vue d'œil, il est réduit à un marasme hideux avec une rapidité surprenante. L'esquinancie trachéale que l'on n'observe ordinairement que vers la fin des phthisies chroniques, paraît ici quelquefois avant le trentième jour de la maladie.

Marasme.

Esquinancie trachéale.

La durée la plus courte de cette espèce de pulmonie, est de trois semaines à trente jours.

Sa durée depuis 30 jours à 4 mois.

La plus longue de celles que j'ai observées, a été de trois ou quatre mois. Morton porte leur durée un peu plus loin, dans ses observations : elle est presque toujours mortelle.

Couche muqueuse.

On trouve les poumons recouverts d'une couche muqueuse inflammatoire, qui a transsudé à travers les pores de la plèvre pulmonaire : leur substance est plus ou moins farcie de tubercules, dans différens degrés de dureté et de suppuration.

Ses causes.

Ses causes les plus fréquentes, suivant Morton, sont les fièvres exanthématiques, la rougeole, la petite vérole, les milliaires, les fièvres putrides, malignes, les intermittentes, la pleurésie, la péripneumonie, les

ulcères internes, la suppression des évacuations séreuses, des fleurs blanches, des vieux ulcères, des cautères, de la fistule à l'anus. Quoiqu'on rapporte des observations de la pulmonie, après la suppression de la gonnorrhée, j'ai de la peine à me persuader que cette cause seule puisse la produire.

Les hémoptysies, la suppression des règles, des hémorroïdes, peuvent aussi y donner lieu.

Les fièvres exanthématiques sont celles qui l'occasionnent le plus souvent.

Les causes énoncées ci-dessus, produisent néanmoins très-fréquemment la pulmonie chronique.

Nota. Nombre d'hémoptysiques périssent presque subitement par l'hémorragie. On trouve leurs poumons tuberculeux. Chez d'autres, les tubercules suppurent après l'hémorragie. *Voyez* Morton.

Les phthisies aiguës, que j'ai observées, avaient été occasionnées par des métastases laiteuses après l'accouchement, ou pendant le nourrissage, par le reflux des humeurs dartreuses sur le poumon : d'autres avaient succédé à la rougeole, aux fièvres putrides.

De la Phthisie aiguë simptomatique.

La phthisie aiguë présente encore d'autres

Pulmonie aiguë symptomatique.

variétés ; elle survient dans le cours des phthisies chroniques ; elle se complique avec d'autres maladies.

Ses espèces.

1°. La pulmonie chronique commence quelquefois avec tout l'appareil des symptômes inflammatoires : ces symptômes se calment ensuite, soit parce que la suppuration survient, soit parce qu'on arrive à une saison favorable qui dissipe l'inflammation, soit enfin parce qu'on administre à temps, les remèdes propres à l'arrêter. Pour lors la maladie change de caractère ; elle continue sa marche avec lenteur ; elle devient chronique.

Ses variations dans sa marche.

2°. La pulmonie commence quelquefois lentement et reste presque stationnaire pendant des saisons, et même des années entières, des fautes dans le régime, des peines morales, etc., surviennent, qui lui font prendre une marche aiguë et inflammatoire, qui abrège son cours, et conduit rapidement le malade au tombeau. Il arrive cependant quelquefois que le médecin vient à bout de remédier aux symptômes inflammatoires, et qu'il prolonge les jours du malade.

Inflammation péripneumonique de Morton.

3°. Des tubercules qui avaient resté froids et indolens, s'enflamment pendant le cours de la phthisie chronique, il survient tout-à-coup une inflammation que Morton a ap-

pelée *péripneumonique*, qui se termine par une nouvelle suppuration. On connaît ce changement par l'augmentation des crachats purulens que le malade rend, par un mieux apparent, qui lui fait concevoir des fausses espérances.

Eaux thermales, cause de phthisie aiguë.

4°. Les eaux thermales que les malades boivent à la source ; changent très-souvent les pulmonies chroniques en phthisie aiguë. J'ai été à portée de vérifier cette observation pendant le long séjour que j'ai fait aux eaux du Mont d'Or. C'est une preuve bien certaine de leur activité ; (j'ai cependant rencontré des maîtres de l'art, qui en doutaient. Il est vrai qu'ils n'étaient jamais sortis de la capitale).

Il me paraît utile de faire connaître ici, comment ce changement arrive pendant la boisson des eaux, et dans quelles circonstances.

1°. Lorsque les malades sont indociles, qu'ils s'obstinent à boire une trop grande quantité d'eau. 2°. Lorsqu'ils commettent des fautes dans le régime. 3°. Lorsqu'ils s'exposent imprudemment aux variations de l'atmosphère ; ces sources étant situées dans des pays de montagnes, ou les vents y varient continuellement ; les brouillards, le froid, le chaud,

l'humidité, s'y font sentir souvent dans la même journée. 4°. Si le médecin qui administre les eaux, n'en proportionne point la dose, chaque jour, à l'impression qu'elles font sur le malade. Il est inutile d'ajouter qu'il doit en même temps avoir égard à l'âge, au sexe, à la constitution du sujet, à l'espèce, au degré de la pulmonie.

Effet des eaux thermales prises sans ménagement.

Dans tous ces cas, les eaux, dont l'action est très-forte en sortant des entrailles de la terre, produisent des effets fâcheux. Tantôt elles enflamment les poumons, elles excitent la fièvre et la rendent aiguë, en même temps qu'ils suppriment les crachats, de sorte que le malade suffoque : d'autres fois elles augmentent l'expectoration d'une manière effrayante, ainsi que les sueurs et les autres secrétions ; de sorte que la colliquation portée tout d'un coup à un degré extrême chez les phthisiques avancés, les conduit dans peu de jours à la mort. Si elles ne produisent point les deux effets ci-dessus, elles provoquent des hémoptysies plus ou moins fortes, quelquefois mortelles.

Le traitement de la pulmonie aiguë symptomatique est le même que celui de la phthisie aiguë essentielle, à quelques modifications près. Il faut employer pour l'une et l'autre

le traitement antiphlogistique ; l'état inflammatoire plus ou moins violent qui domine toujours dans les deux espèces, l'exige nécessairement. Comme je ferai souvent usage de cette méthode dans la cure de la pulmonie chronique essentielle et symptomatique, je renvoye le détail du traitement antiphlogistique au chapitre de la pulmonie essentielle chronique. Je vais me borner ici à indiquer les modifications et les remèdes particuliers.

Traitement général, régime antiphlogistique.

1°. Je commencerai par indiquer la saignée dans tous les cas de phthisie aiguë. Ce remède est si essentiel, que j'ai cru devoir le proposer le premier et séparément, quoiqu'il fasse partie du traitement antiphlogistique. Il y a néanmoins un cas où il faut être très-prudent et très-circonspect, lorsqu'on fait ouvrir la veine : c'est lorsque les malades sont dans le dernier degré de la phthisie chronique, et qu'il survient une inflammation tuberculeuse.

Sa saignée.

Le sang des malades est dissous pour lors par le pus absorbé. La nutrition ne se fait plus, ainsi que je l'ai déjà observé. Le sang que l'on tire au malade, ne se répare plus. En voulant diminuer l'oppression et l'augmentation de la fièvre, il est à craindre qu'on

Ses dangers.

n'abrège le peu de jours qui lui restent, ou qu'il ne meure sous la lancette.

Kina, laitage nuisible.

Lorsque cette maladie est très-aiguë, il faut la traiter uniquement comme une maladie inflammatoire par les délayans, les mucilagineux, les pédiluves, la diète austère, etc.: on donne ensuite des calmans, en continuant les mêmes remèdes. La fièvre est trop vive dans cette espèce, pour donner du quinquina ou du laitage, ainsi que le conseille Morton: les vésicatoires comme anti-spasmodiques conviennent mieux après les premières évacuations. Les béchiques stimulans, tels que la scylle, à petite dose, vésicatoires utiles, ainsi que la scylle à petite dose, aident sur la fin l'expectoration des crachats gluans, qui est toujours difficile, et épuise le malade.

Vésicatoires utiles, ainsi que le scylle.

Dans les phthisies moins aiguës, qui se prolongent jusqu'à trois ou quatre mois, pendant lesquels le malade conserve assez de force pour sortir de son lit, et faire un peu d'exercice en plein air, qu'il supporte quelques alimens, on doit le mettre à la diète farineuse végétale, aux viandes blanches, aux bouillons et aux tisanes de poulet; on doit l'envoyer respirer l'air de la campagne, etc.

Diète farineuse.

Séjour à la campagne.

Lorsque la pulmonie vient à la suite de l'hémoptysie, qu'elle tourne en longueur;

lorsqu'on a diminué la pléthore, *v. g.*, après un mois ou environ, le kina est salutaire, et Morton a raison de le conseiller pour lors. Le petit-lait me paraît ici préférable au laitage, à cause de la fièvre.

Petit-lait préférable au laitage.

Certains auteurs ont avancé, que cette maladie était particulière à certains âges, à certaines constitutions, à certains vices du sang et de la lymphe. L'hémoptysie sur-tout en est une des causes les plus fréquentes. Morton paraît être généralement de cet avis.

Cas particuliers de l'usage du kina.

On ne peut douter que l'enfance n'y soit très-sujette, quand on a lu dans la Pathologie d'Haller, ce qu'il rapporte des enfans phthisiques en bas âge, qu'il a ouverts. Les médecins cliniques sont pleins de pareilles observations. J'ai rencontré moi-même un grand nombre d'enfans phthisiques dans les villes : ils sont rares dans les campagnes. Leur phthisie est presque toujours aiguë, quant à la durée; mais ce qui est remarquable, les symptômes sont peu violens.

Enfans sujets à la phthisie aiguë.

Les phthisies des vieillards sont ordinairement chroniques et incurables; j'en ai vu quelquefois qui prenaient le caractère aigu; on en trouvera une parmi mes observations ci-après.

Ses symptômes peu violens à cet âge.

Les eaux thermales, dont l'efficacité m'est

Eaux thermales nuisibles.

démontrée, sont toujours nuisibles dans les phthisies aiguës.

De la Phthisie trachéale.

Ses symptômes caractéristiques.

Lorsqu'un malade se plaint depuis quelque temps d'une douleur vive, habituelle, qu'il rapporte intérieurement au cartilage scutiforme, et quelquefois un peu plus bas, le long de la trachée-artère ; s'il expectore en même temps des crachats glaireux, rouillés, purulens, ou des crachats muqueux, blanchâtres, épais, ronds; s'il rend les uns et les autres sans efforts, et de la manière que les Latins appellent *rascatio*, qui est une espèce de toux que chacun connaît; si ces symptômes durent depuis quelque temps avec dépérissement du malade, dès-lors on est fondé à croire qu'il existe un engorgement considérable, ou un ulcère dans la trachée-artère ou dans le lavinx. On a donné le nom de phthisie trachéale à cette maladie.

Il ne faut point la confondre avec les fluxions qui se fixent sur la gorge, ni avec les aphtes de la bouche. Ces dernières peuvent être un de ces symptômes consécutifs, ou une de ces causes.

Fièvre hectique.

La fièvre hectique se joint, avec le temps, symptômes précédens, ainsi que tous ceux

qui se joignent au mouvement suppuratoire et à la colliquation.

Cette maladie a été très-peu observée, parce qu'on la rencontre rarement seule : elle est toujours chronique, lorsqu'elle paraît seule et isolée, comme je l'ai observé chez M. de Fougères ; elle donne bientôt naissance à la phthisie pulmonaire. Cette complication fait que les médecins la confondent avec cette dernière, et ne la considèrent que comme un de ces symptômes : il est cependant très-certain qu'elle en est quelquefois une espèce très-distincte. *Morbus sui generis.* Elle est rarement essentielle.

Elle est toujours chronique.

Elle est compliquée avec la pulmonie chronique.

Hypocrate l'a décrite *lib. II de Morbis* : *Si pulmonis fistula ulcere.... superficiario.... levis febris detinet..... vox raucessit, sputum liquidum... interdùm etiam crassum.... totus homo extenuatur, malæ rubent...... confestìm perit, sanguinem et pus per sputum rejiciendo.....*

Décrite par Hypocrate.

Morgagni, *de causis et fidibus morborum*, *epist.* 22, 28, a décri et guéri une véritable phthisie trachéale par le lait d'ânesse, et des looks béchiques, à laquelle néanmoins il n'a point donné ce nom. Il a fait aussi mention de cette même maladie dans plusieurs autres endroits de son ouvrage. Son traitement est

le même que celui de la pulmonie, pratiqué par les anciens. Il n'a pas dû avoir beaucop de succès avec les baumes et les sudorifiques résineux. M. Portal lui reproche, avec raison, le défaut de méthode dans la distribution de son ouvrage.

Méconnue par Lieutaud.

L'ouverture des cadavres avait présenté à M. Lieutaud des ulcérations aux bronches, au larinx et à la trachée-artère, sans qu'il ait soupçonné l'existence de cette maladie.

Décrite par M. Portal.

La quatrième observation de M. Portal, dans son Traité de la Phthisie pulmonaire, est une véritable phthisie trachéale, qui fut précédée ou suivie de la phthisie pulmonaire, « La malade témoignait..... que le siége de son » mal était dans le nœud de la gorge..... le » poumon était plein de concrétions stéato- » mateuses, dont plusieurs commençaient à » suppurer : on en voyait aussi quelques-unes » dans la trachée-artère; mais sur-tout dans » le larinx, qui étaient ulcérées, et qui four- » nissaient beaucoup de pus. La membrane » interne du larinx était couverte de vaisseaux » variqueux ». Cette dernière observation est précieuse, par le détail des concrétions ulcéreuses du larinx et des vaisseaux variqueux de cette partie.

Il est inutile d'accumuler ici un plus grand

nombre d'autorités, pour prouver la réalité de cette espèce de phthisie. Qu'on la rejette ou qu'on l'admette, il ne peut en résulter aucune erreur dans le traitement. On emploie les mêmes remèdes pour cette maladie, que pour la pulmonie chronique; excepté néanmoins que les saignées et les purgations ne doivent point être employées aussi fréquemment dans cette espèce, qui est toujours chronique, et qu'elle n'attaque que des individus frêlés, épuisés ou avancés dans l'âge.

Même traitement que celui de la pulmonie chronique.

Point de saignées, peu de purgations.

CHAPITRE SIXIÈME.

De la Phthisie chronique.

Variétés dans sa marche.

La phthisie chronique n'a point de marche uniforme. J'ai déjà observé que ses symptômes essentiels ne se manifestaient pas toujours dans le commencement de la maladie: il y a beaucoup de variété dans les époques où ils paraissent, ainsi que dans leur ensemble.

Ses périodes, suivant Morton

Sa durée a été divisée en trois périodes, par Morton : savoir, la phthisie commençante, la phthisie confirmée, et celle qui est au dernier degré. Cette division n'est point dans la nature : elle est tout au plus utile dans les écoles, afin de pouvoir se former une idée claire et exacte de cette maladie. Par ce moyen, on prend les indications convenables à chaque époque pour la traiter : aussi les médecins cliniques n'ont-ils suivi que les indications qui se présentent. Je vais la décrire suivant les diverses manières dont elle se développe; c'est-à-dire, que je vais tracer la marche de la nature, autant qu'il m'a été possible de l'observer.

Sa description.

Le premier période, le plus important de tous à bien connaître, parce qu'il présente plus de moyens de guérison, est celui qui offre le plus de variations.

La pulmonie commence quelquefois d'une manière paisible et lente. Les malades se plaignent d'une toux sèche et légère : ils rendent de temps en temps, dans la journée, quelques crachats épais avec difficulté : ils sont mousseux, grisâtres, rouillés, jaunâtres, mêlés, mais rarement, de quelques filets de sang : à peine toussent-ils cinq ou six fois, et crachent de même dans les vingt-quatre heures.

Il ne faut point confondre ces crachats avec des crachats bleuâtres, noirs et ronds, que certaines personnes rendent avec un peu de toux, quoiqu'elles se portent bien d'ailleurs. Ces derniers ne sont point dangereux, et n'annoncent point la pulmonie : ils sortent des glandes bronchiques, dont ils sont l'excrétion naturelle, ainsi que je l'ai déjà dit. Cette observation me paraît d'autant plus importante, que des médecins célèbres ont assuré qu'ils étaient un symptôme de la pulmonie chronique. D'après cette assertion, nombre de médecins sont embarrassés pour prononcer sur l'état des poumons, lorsqu'ils sont consultés sur la nature de pareils crachats.

Crachats bleuâtres.

Toux, crachats verts sans fièvre.

Ce premier période, ou plutôt ce prélude, se soutient pendant quelque temps sans faire de progrès. Les malades restent avec un peu de toux et quelques crachats qui leur donnent de l'inquiétude; ils traînent souvent cette incertitude, pendant des années entières, avant que la fièvre se déclare.

Vomissement rare dans le commencement.

L'on rencontre rarement à cette époque le vomissement sympathique excité par la toux. C'est un symptôme qui ne paraît que lorsqu'elle est plus avancée. Je l'ai cependant observé quelquefois dans les commencemens chez les personnes nerveuses du sexe, et chez les enfans.

Voix naturelle, point d'oppression.

La voix ne devient point encore rauque, aigre ou aiguë, *vox rauca*, *elangosa et exilis*. L'oppression n'est point sensible, soit que l'on marche, que l'on chante, ou que l'on parle avec véhémence pendant long-temps. On peut se coucher sur tous les côtés facilement, sans provoquer la toux. Ces derniers symptômes, que Morton range dans la classe des signes pathognomoniques de la pulmonie commençante, ne se montrent point aussi fréquemment à cette époque qu'il le prétend.

Sensibilité augmentée, de même que l'irritabilité.

Cet auteur a raison, au contraire, lorsqu'il assure que l'on découvre pour lors une augmentation de sensibilité dans ces malades qui

n'est pas naturelle : ils sont plus vifs, plus irascibles ; ils ont un penchant invincible à la rêverie, à la mélancolie : *insolitâ iracundiâ, tristitiâ et cogitatione stipatœ insequuntur.* Cette sensibilité et cette irritabilité dépendent en partie de l'engorgement des poumons et des hypocondres. Ce changement moral est sur-tout remarquable dans les tempéramens sanguins ; ils perdent presque tout-à-coup cette gaîté folle, qui faisait leur bonheur et le charme de la société : on les voit tomber dans une mélancolie qui ne les quitte plus. Tristesse.

Ce changement dans les facultés morales, dont je tracerai les progrès, lorsque je décrirai les autres périodes de la pulmonie, se fait apercevoir dans les yeux de deux manières : 1.° Ces malades ont une vivacité dans les yeux, jointe à une espèce de langueur que l'habitude apprend à connaître, et que le médecin sent mieux qu'il ne peut l'exprimer. Cette affection sympathique entre les yeux et l'état physique des poumons, est un fait qu'il n'est point aisé d'expliquer. 2.° Le tour de leurs yeux est flétri ; la peau de la paupière inférieure est pâle, jaune ou bleuâtre : c'est encore l'engorgement des poumons qui occasionne cette stagnation.

Sensibilité des yeux.

Les paupières flétries.

Morton veut que la soif et le défaut d'appétit soient des symptômes constans du commencement de la pulmonie. Cullen soutient, au contraire, que l'appétit diminue peu, que la soif est peu considérable, et que la langue est toujours humide, même après que la fièvre hectique est déclarée. Ce dernier a raison. J'ajouterai même que l'appétit est souvent trop fort; on est obligé d'ordonner à ces malades de se retenir. Il arrive plus fréquemment que leurs goûts sont bizarres pour les alimens : ce qui annonce un désordre réel dans les fonctions de l'estomac.

La soif et l'appétit augmentés.

Appétit bizarre.

Long-temps avant que la fièvre se déclare, et presque en même temps que la toux sèche commence, les malades se plaignent d'une chaleur âcre à la paume des mains, à la plante des pieds, et souvent au visage : elle se fait sentir de temps en temps; quelquefois d'abord après le repas, ou quatre ou cinq heures après, pendant la seconde digestion, ou même pendant la nuit; d'autre fois elle n'arrive que dans les grandes chaleurs d'été : elle revient plus ou moins souvent pendant le cours de la maladie : elle devient générale dans les redoublemens de la fièvre. Le malade ne se plaint plus des chaleurs des mains et des pieds dans les derniers temps, parce que l'habitude a

Chaleur à la paume des mains et à la plante des pieds

rendu nulle cette sensation chez lui. Le médecin est le seul qui la trouve en le palpant, de même que ceux qui couchent ou cohabitent avec lui : cette chaleur étique est une des principales causes qui le consume.

Chaleur étique.

Enfin la fièvre survient ; voici quelle est sa marche : Ces malades éprouvent de temps en temps des mouvemens de fièvre, dont le retour est irrégulier, ainsi que la durée. Quoique j'aie déjà considéré la toux et la fièvre sous un grand nombre de rapports, lorsque j'ai décrit les symptômes essentiels, proposés par les nosologistes ; j'y reviendrai encore ici, afin d'en faire mieux connaître les progrès.

Fièvre lente.

Elle commence à se faire sentir vers le soir pendant quelques heures seulement. Il faut être très-exercé dans la marche du pouls pour la reconnaître dans ce premier temps. La chaleur à la paume des mains, la rougeur sur une ou sur les deux pommettes, nous aident à la découvrir : elle commence souvent sans frissons, et finit sans moiteur. Il arrive néanmoins quelquefois que les malades se réveillent pendant la nuit, ayant leurs mains, la poitrine, le col, le visage et la tête en sueur, ou seulement une de ces parties. Cette fièvre se manifeste sans cause apparente, et finit de même après quelques jours ou quelques semaines.

Sensible vers le soir.

Sueurs nocturnes.

Elle devient plus sensible et plus régulière après un certain temps. Le pouls devient fréquent chaque soir : il reste dans cet état toute la soirée. Il n'y a plus d'équivoque : l'artère est plus dilatée que dans l'état naturel : ses pulsations ne sont point cependant dures, remittentes, comme dans certains états inflammatoires, qui donnent naissance quelquefois à la phthisie chronique.

Mouvement diurne du soleil.

Analogie de la fièvre lente avec d'autres espèces dans ses commencemens.

L'on ne doit point confondre ce mouvement fébrile du pouls 1°. avec l'augmentation journalière du pouls dans chaque individu, qui est produite par l'effet de la veille ou du mouvement diurne du soleil : la première est beaucoup plus forte ; 2.° avec la fréquence occasionnée par les chaleurs de la canicule ou avec celle des climats chauds ; 3.° avec celle qui précède le mouvement des règles ; 4.° avec celle qu'occasionnent les passions fortes, vives, etc. ; 5.° avec les différentes fièvres étiques. Ce n'est qu'en portant une attention suivie sur les retours de ces mouvemens de fièvre, et en les comparant avec l'ensemble des autres symptômes qui commencent *à poindre*, que l'on parvient à deviner le premier période de la pulmonie.

Elle devient plus régulière en avançant.

Ces mouvemens de fièvre prennent en avançant un caractère plus évident. Leurs

retours sont plus constans, leur durée plus longue ; leurs frissons sont plus sensibles, ainsi que la chaleur qui les suit. Les sueurs arrivent vers les trois heures après minuit ; elles terminent le redoublement : le malade s'endort, parce que le calme survient ; il reste sans fièvre jusque vers les cinq ou six heures du soir de la journée suivante : les autres symptômes acquièrent également de l'intensité, à mesure que la fièvre fait des progrès.

Cependant, malgré ce début, les forces du malade se soutiennent ; ses fonctions s'exécutent passablement ; sa santé est bonne, sans être parfaite : les règles ne sont point dérangées dans le sexe. Le malade remplit les devoirs de la société ; il se livre encore avec plaisir aux agrémens qu'elle lui procure ; il conserve son appétit : à peine s'aperçoit-on que ses couleurs commencent à se faner, et que son embonpoint diminue. Morton a décrit cet état avec beaucoup de vérité : *magis flaccescentibus quàm consumptis jam carnibus.* Ces malades, peu effrayés de leur état, se persuadent qu'ils ne sont point pulmoniques ; ils se croient seulement exposés à des rhumes fréquens, dont ils s'imaginent être délivrés pour toujours, chaque fois qu'ils cessent de tousser.

Dépérissement peu sensible.

Les alternatives de bien et de mal sont plus

Alternatives de bien et de mal.

ou moins longues chez divers malades, en raison des différentes causes qui frappent sur eux. L'âge, le sexe, le climat, etc., déterminent l'espèce et la marche de la pulmonie dont ils sont atteints : quelques-uns toussent pendant tout l'hiver, et se rétablissent dans la belle saison; d'autres éprouvent des mouvemens de toux et de fièvre pendant l'été et l'automne; chez d'autres, elles se font sentir seulement pendant les ardeurs de la canicule. La maigreur et le délabrement sont plus considérables chez les uns que chez les autres. Quelques-uns se relèvent parfaitement de ce premier période, sur-tout à l'aide des remèdes; Ils paraissent jouir ensuite, pendant plusieurs années, d'une santé parfaite : on les croiroit guéris radicalement, si le retour imprévu de la maladie ne prouvait malheureusement que le médecin et le malade s'étaient trompés.

Ce commencement de la pulmonie chronique dure plus ou moins long-temps; il se prolonge quelquefois pendant nombre d'années, sans que la maladie fasse aucun progrès : elle reste pour ainsi dire stationnaire. Les auteurs sont pleins d'observations qui ne laissent aucun doute sur ce fait. Les phthisies chlorotiques, asthmatiques, etc., font des progrès très-lents, sur-tout celles qui dépendent

Stationnaire pendant longues années.

d'un vice de conformation. On voit ces malades mener une vie languissante, avec des crachats purulens, pendant quinze ou vingt ans, et plus. Il y a encore d'autres phthisies qui sont de très - longue durée : telles sont celles qui surviennent à la suite des anévrismes des vaisseaux près du cœur, des dilatations variqueuses, des vaisseaux pulmonaires, des longueurs et violentes suffocations spasmodiques, des hystériques et des hypocondriaques. (La suppression des règles occasionne souvent au sexe ces oppressions spasmodiques, ces anévrismes, ces dilatations variqueuses, d'où résultent ces pulmonies lentes.) Je n'ai rapporté que quelques observations de cette espèce, parmi un plus grand nombre qui me sont personnelles. Il m'a paru inutile d'accumuler des preuves à l'appui d'un fait, sur lequel les médecins cliniques ne forment aucun doute. Il y en a une de remarquable ci-après, au chapitre des observations, d'une dame de la Rochelle, qui me fut confiée, il y a quatorze ans, par M. Tissot : elle crachait depuis douze ans du sang très-souvent, et rendait des crachats purulens habituellement, avec des mouvemens de fièvre très-peu marqués. Elle vivait encore il y a trois ans (en 1794) avec les mêmes accidens.

Causes de la lenteur de sa marche.

Phthisie confirmée, période inflammatoire et suppuratoire.

L'état ci-dessus acquiert avec le temps de l'intensité : d'autres symptômes se joignent aux premiers. Le dépérissement du malade devient considérable ; enfin il est dans la phthisie confirmée, pour parler le langage de Morton ; il n'est plus guérissable, ou du moins il y a très-peu de ressource.

Je vais décrire ce nouvel état. On observe chez certains malades, tous les symptômes de la diathèse inflammatoire, ou d'une inflammation considérable des poumons : l'un et l'autre se manifestent par une toux sèche ; quelquefois des douleurs vagues dans certaines parties de la poitrine ; ce dernier symptôme est néanmoins rare ; les sueurs partielles de la tête, du col, de la partie antérieure du thorax, paraissent toutes les nuits. Le malade éprouve une chaleur âcre et brûlante à la paume des mains et à la plante des pieds ; plus souvent pendant le jour que dans la nuit. Le travail de la digestion augmente ou fait naître cette chaleur. La peau de l'habitude du corps est sèche et écailleuse : le pouls est vif et rénitent ; le malade a de l'oppression, ses urines sont ardentes, pendant que la toux reste sèche ; il se fait une exsudation muqueuse inflammatoire à la surface des poumons.

La toux devient plus fréquente : elle tourmente nuit et jour le malade, beaucoup plus cependant depuis les cinq ou six heures du soir, jusques vers les deux heures après minuit ; elle est sèche et convulsive pendant la soirée, elle est humide et moins fréquente vers la fin de la nuit et dans la matinée jusqu'à midi. L'expectoration de la soirée est composée de salive écumeuse et de quelque peu de mucus purulent ; celle de la nuit et de la matinée, est plus chargée de mucus épais et de pus. Quelques-uns de ces crachats sont rouillés, d'autres chargés de quelques filets de sang ; ils sont verdâtres, jaunâtres, etc. Une titillation incommode, dont le siége est au larinx, tient les malades dans un mésaise continuel ; ils en rapportent la cause à une fonte de pituite, qu'ils disent sentir descendre du cerveau. Quelques médecins ont aussi adopté cette idée. Il est bien certain que l'engorgement des poumons rend difficile la circulation du sang dans l'intérieur et l'extérieur de la tête ; et que de là vient en partie cette excrétion copieuse de salive gutturale ; mais ce n'est point l'unique cause qui l'occasionne. Les poumons forment une masse lourde, tuberculeuse, d'où résulte un tiraillement de la membrane interne de la

Ses symptômes.

Chatouillement du larinx.

Tubercules du poumon, cause de l'irritation du larinx.

trachée-artère et des bronches. Ce tiraillement est la principale cause de l'irritation sympathique, dont les malades rapportent la sensation au larinx. Le sommeil pénible, léger, interrompu de même que l'insomnie, sont la suite de cette irritation trachéale, qui se propage dans tout le système; les quintes de toux rapprochées, qui l'accompagnent, en sont les effets. Les désordres de toute espèce dans le système nerveux et musculaire, ainsi que dans toutes les fonctions vitales, se multiplient et augmentent chaque jour : ils caractérisent les progrès du mal.

Ses effets.

Sensibilité dans le mouvement des yeux.

Les yeux prennent une empreinte particulière de sensibilité très-remarquable dans leurs mouvemens, ainsi que je l'ai déjà observé. Je vois dans ce moment (17 septembre 1793.), une jeune femme âgée de 22 ans, ayant la fibre très-sensible, un teint de lys et de roses, laquelle est au dernier degré du marasme de la phthisie pulmonaire. Cependant ses yeux conservent encore toute leur vivacité et surtout cette sensibilité particulière aux pulmoniques.

Facultés morales altérées, mélancolie, etc.

Les facultés morales, toujours soumises aux impressions du système nerveux, se ressentent du désordre physique des nerfs et du cerveau. Les passions tristes, la mélancolie, etc., ne

quittent plus ces malades, et augmentent chaque jour ; l'imagination devient bizarre. Ces désordres moraux réagissent à leur tour sur le physique du malade, et aggravent son état. La contrariété la plus légère les met en colère.

On n'a point fait assez d'attention à l'inflence de cette double réaction.

Sensibilité physique et morale.

La sensibilité physique et morale des pulmoniques augmente chaque jour : elle est extrême vers la fin de la maladie. L'impression la plus légère, une parole, une contrariété indifférente par elle-même, les bouleversent et les jettent dans un état affreux. Une jeune femme, à laquelle on proposa de se faire administrer les sacremens en usage dans l'église catholique romaine, quoiqu'elle ne fût qu'au commencement du deuxième degré de la pulmonie, tomba subitement dans le délire. J'eus beaucoup de peine à lui rendre la raison. Elle véquit encore huit mois.

La fièvre augmente et devient remittente.

La fièvre augmente, et prend le caractère de la remittente. Elle a deux redoublemens par jour, à cette époque, et quelquefois davantage. Le malade est assez calme dans la matinée. Les redoublemens ne commencent que vers les onze heures du matin : le premier est moindre que celui du soir. Les fris-

Ses nouveaux caractères.

sons qui les précèdent sont plus marqués ; la chaleur de la peau est plus piquante ; les sueurs nocturnes sont plus abondantes : elles sont colliquatives. Le malade s'éveille vers quatre ou cinq heures du matin, ayant la tête, le visage, le col, la poitrine couverts de sueur : elle est quelquefois générale. Cette sueur, ainsi que la transpiration, ont une odeur aigre très-sensible. Le malade se plaint rarement du mal de tête dans les redoublemens : il n'est presque jamais altéré. Enfin, cette fièvre et les symptômes qui l'accompagnent, sont des signes certains de la suppuration des poumons, et de l'absorption du pus dans le système lymphatique.

Sueurs colliquatives.

Odeur aigre de la transpiration.

Fièvre péripneumonique.

La fièvre inflammatoire péripneumonique la précède souvent : d'autre fois elle s'allume pendant le cours de la fièvre remittente ; cela dépend des circonstances particulières qui excitent l'inflammation des tubercules, après que cette dernière a cessé : la fièvre lente reprend son cours, et va toujours en augmentant jusqu'à la mort du malade.

Dégénération des fluides.

Il résulte de la durée et de la force de l'une et l'autre fièvre, une dégénération et une colliquation des humeurs plus ou moins promptes. Plusieurs causes concourent à produire ce dépérissement : 1.° La digestion se fait mal,

le chyle est mal assimilé dans les premières voies, dans les poumons et dans le reste du systême vasculaire. Il n'est plus propre à la nutrition; il s'échappe en partie avec les excrétions qui sont toutes augmentées; il ne répare point la déperdition journalière des fluides et des solides. 2.° Il ne reste plus, dans les systêmes sanguin et lymphatique, la quantité de fluides nécessaires pour y entretenir l'état de pléthore qu'il faut pour conserver la santé, parce que les grandes évacuations qu'éprouve le malade, la diminuent, et rien ne la répare. 3.° La secrétion de la graisse ne se fait plus dans la quantité requise: celle qui a lieu, est absorbée et dissoute. L'ouverture des cadavres a montré néanmoins quelquefois des pelotons de graisse autour du cœur, et dans d'autres endroits de la poitrine et de l'abdomen. 4.° Il en est de même de l'exhalation lymphatique, destinée à entretenir la souplesse des solides dans l'état de santé, et sur-tout celle du tissu cellulaire; elle est entièrement absorbée. 5.° Les secrétions sont en désordre; les excrétions de toute espèce sont viciées et augmentées: celles des poumons, de la peau, des urines, des premières voies, sont très-abondantes. La diarrhée bilieuse, séreuse, et même quelquefois la dysenterie,

Usure des solides.

Augmentation des excrétions.

Diarrhée bilieuse salutaire.

se déclarent à cette époque. On doit bien distinguer les diarrhées séreuses et bilieuses, de la diarrhée colliquative qui survient vers la fin de la pulmonie : celle-ci est toujours mortelle; les autres sont souvent critiques. 6.° Les vaisseaux cutanés, privés de leur plénitude naturelle, se crispent et se resserrent. La peau, déjà privée de graisse et de suc lymphatique, devient sèche, aride et écailleuse; elle éprouve des alternatives de crispation et de relâchement; enfin, elle finit toujours par tomber dans l'atonie, à mesure qu'elle se dessèche.

Peau sèche, écailleuse.

Son atonie.

Augmentation de la toux.

La toux se rapproche avec le temps : elle devient plus forte et plus fatigante. Il arrive des quintes convulsives qui épuisent les forces du malade par leur durée : elles deviennent beaucoup plus fréquentes dans la soirée; de sorte que le malade peut à peine s'endormir avant minuit.

Crachats muqueux purulens.

Lorsque cet état a duré pendant quelque temps, les crachats sont moins chargés de salive mousseuse; ils sont au contraire plus épais; le malade ne crache plus que des mucus filandreux de diverses couleurs; il est cependant plus ordinairement grisâtre : son odeur est aigre; ceux du matin sont plus chargés de pus.

Oppression.

La difficulté de respirer se fait sentir depuis

quelque temps : elle devient oppressive, lorsque le malade veut exécuter des mouvemens un peu forts, dont il ne se serait point aperçu en pleine santé. Cette difficulté de respirer est due à plusieurs causes : à l'engorgement des poumons, à leurs adhérences à la plèvre costale, et à la ſaiblesse du malade. Quoiqu'on observe communément ce symptôme dans le cours de la pulmonie, je dois néanmoins avertir les jeunes médecins, qu'il y a des phthisiques qui n'éprouvent point d'oppression. On en trouvera la preuve parmi mes observations.

Certains malades n'en ont point.

Les urines ne sont plus dans l'état naturel. L'ordre de leurs dépôts, connus ſous le nom de nubécule, diénéorème, etc. n'y est plus observé : elles ne sont plus citronnées ; elles sont au contraire un peu troubles ; leur couleur est rouge : leur odeur ammoniacale est remplacée par une odeur fade, ou putride et nauséabonde ; elles sont filandreuses, abondantes et colliquatives.

Désordre dans les urines.

Leur odeur est fade ou putride.

Elles sont colliquatives., etc.

Les selles sont encore naturelles, moulées, ayant l'odeur stercorale et la couleur jaune ; elles deviennent cependant liquides de temps en temps. Ces dernières sont noirâtres muqueuses ; elles exhalent une odeur putride détestable.

Selles liquides, noirâtres, d'une odeur détestable.

La diarrhée s'établit enfin : quelquefois elle ne dure que quelques jours ; d'autre fois elle ne quitte plus le malade. Dans ce dernier cas, la maladie marche rapidement. Ce cours de ventre, peut être bilieux, muqueux ou colliquatif. Ces trois espèces méritent beaucoup d'attention pour le prognostic. Les deux premières peuvent être utiles pour prolonger les jours du malade; la dernière est promptement mortelle. On les distingue par les signes suivans :

Trois espèces de diarrhée.

Les selles des premières sont assez liées : leur odeur, quoique forte, est stercorale ; elles n'épuisent point les forces du malade : au lieu que la dernière est accompagnée de défaillances et d'une diminution de forces considérable. Les premières selles liquides de la diarrhée colliquative sont très-abondantes ; elles sont parsemées de quelques filets blanchâtres chileux ; elles ont une odeur cadavereuse détestable, capable de faire tomber en syncope ceux qui la respirent de trop près. Les évacuations que l'on observe dans la maladie noire, dans la dysenterie scorbutique, ou maligne, approchent de celles-ci par leur puanteur. J'ai déjà fait mention de ces diarrhées colliquatives, en parlant des eaux du Mont-d'Or.

Diarrhée colliquative.

Lorsque la phthisie confirmée a duré quelque temps, on sent auprès des malades une odeur particulière, différente de celle que l'on répand pendant que l'on est en santé.

Odeur putride des malades avancés.

Tout ce qui entoure un pulmonique, ou qui sort de son corps, répand une odeur, qui change suivant les différentes périodes de sa maladie. Dans le premier degré, elle est la même que dans l'état de santé; elle n'en diffère que parce qu'elle est plus forte. Elle est aigre chez les femmes et les enfans; elle est bilieuse chez les adultes. Lorsque le pus a commencé à corrompre les humeurs, elle est putride, de quel âge et de quel sexe que soit le pulmonique. L'odeur des crachats suit les mêmes changemens que la transpiration, quant à l'odeur; leur odeur est aigre dans les commencemens, et putride vers la fin de la maladie.

Variation de l'odeur des crachats et de la transpiration.

L'air des appartemens qu'il habite, son linge, ses draps, son lit, les meubles qu'il touche, ceux sur lesquels il repose, les vases qui reçoivent ses excrétions, tout est imprégné des miasmes qu'il exhale. Ces miasmes sont pour lui-même une source d'infection qui hâte les progrès de son mal : si l'on n'a pas soin de renouveler l'air dans lequel il vit, ainsi que tout ce qui sert à son usage.

Infection de l'air de l'appartement, des meubles, etc.

Je remarquerai ici que les mauvaiſes odeurs que le médecin eſt forcé de reſpirer auprès des malades, lui fourniſſent une ſource de lumières, lorſqu'il a le courage de s'y habituer, et de réfléchir ſur leur nature et leur variété. En les comparant avec les exhalaiſons de l'homme en ſanté, il a un moyen ſûr de reconnaître l'état maladif des fluides, etc. Les médecins cliniques ne font point aſſez d'attention à cette partie de l'art de guérir, déjà recommandée par Hypocrate : ils nous ont tranſmis très-peu de connaiſſances ſur cet objet. Il eſt néanmoins un des plus importans de la seméïotique pathologique. Voyez Odeurs médecine, Police médicale des pulmoniques dans les hôpitaux, Nouvelle encyclopédie.

Les odeurs des ſelles, des urines, des ſueurs, des crachats, de la reſpiration, etc., impreignent l'air des appartemens des pulmoniques. Ils s'attachent aux murs et aux meubles qui ſont à leur uſage. Cette infection hâte beaucoup la deſtruction de ces malades dans les hôpitaux, où les phthiſiques de toute eſpèce, et dans tous les degrés, ſont nuit et jour entaſſés les uns à côté des autres.

Période colliquatif.

Enfin, les progrès de la maladie deviennent plus ſenſibles et plus rapides ; elle touche à ſon dernier terme. La fonte des humeurs

Ses ſymptômes.

est générale ; elle augmente chaque jour, et n'est point réparée ; il ne reste plus que la peau sèche et aride collée sur les os. Le malade n'est plus qu'un squelette desséché, qu'un souffle de vie anime.

Cullen observe, avec tous les auteurs, que les vaisseaux rouges, qui rampent sur la corvée, disparaissent, et que la conjonctive devient d'un blanc de perle, à mesure que la maladie approche de sa fin. Mais on trouve aussi ce signe chez les hydropiques avancés dans la chlorose, dans les fièvres intermittentes invétérées, etc.

Plus de digestion, ni d'assimilation.

Le chyle n'est plus assimilé par les poumons, ni par aucun organe. Le pus est absorbé en partie. Il rentre dans la circulation, ou il dissout le chyle, le sang, et la graisse qui est pareillement absorbée. La sérosité, surchargée de sels âcres, contribue aussi à cette dissolution ; de sorte que la masse des humeurs n'est plus qu'un mélange de liqueurs aigres, âcres, putrides et corrosives.

Acrimonie générale.

Le sang et les humeurs n'ont plus cette consistance onctueuse, propre à la nutrition et à entretenir la souplesse des solides. C'est du sable brûlant qui, roulant dans le système vasculaire, consume les solides, au lieu de les nourrir. La nutrition est absolument nulle.

La nutrition est nulle.

La chaleur étique remplace la chaleur naturelle.

La chaleur naturelle, *calidum innatum*, source de la vie et de la santé, n'existe plus : elle est remplacée par une chaleur étique qui, semblable au feu qui couve sous la cendre, consume sourdement les fluides et les solides.

La peau est morte.

La peau est ridée, sèche, écailleuse, terne, pâle, flasque, terreuse ; elle est jaunâtre sur la face, à la paume des mains, à la plante des pieds. Cet organe, si nécessaire au soutien de la vie par ses secrétions, par son jeu musculaire, par son consensus avec les organes internes, est presque mort sur la fin de ce dernier période.

Chute des cheveux, ongles crochus.

Les cheveux tombent, les ongles s'allongent et deviennent crochus ; la face ne conserve plus que sa forme osseuse, ses traits sont effacés ; la physionomie a disparu ; les yeux, enfoncés dans leurs orbites, perdent quelquefois cette sensibilité douce, dont j'ai déjà fait mention, et ne conservent, au lieu de leur vivacité, que des mouvemens rudes et hagards.

Les yeux sont agards, la face est hypocratique.

Le tissu cellulaire de la peau est entièrement oblitéré ; le moëlleux des formes et des chairs est effacé par le défaut de secrétion adipeuse dans les cellules. L'ouverture des cadavres présente néanmoins quelquefois un phénomène très-bizarre ; on trouve des viscères intacts.

Les membranes des intestins sont toujours minces, usées, et presque transparentes. Il est impossible de les disséquer et de les séparer. Le canal intestinal est pâle, et distendu par les gaz, sur-tout les intestins grêlés : leur intérieur est rongé et dépouillé en partie du mucus qui les tapisse; les vaisseaux sanguins qui rampent sur leur surface, sont la plupart remplis d'un sang noirâtre et dissous ; si on les ouvre quelque part, il en sort une odeur infecte.

État des intestins.

Les quintes de toux ne sont plus assez violentes, soit parce que le malade crache plus facilement, soit parce que ses forces ont diminué considérablement : elles sont cependant plus rapprochées, parce qu'il a besoin d'expectorer plus souvent, et que la plus légère irritation ramène la toux, à cause de la faiblesse du systême nerveux.

Toux plus faible.

La fièvre rémittente ne quitte plus le malade depuis long-temps ; il survient plusieurs redoublemens pendant le jour et la nuit ; leurs retours ne sont plus réguliers. Ils commencent quelquefois dès le matin, ou ceux de la nuit se prolongent jusque vers les neuf ou dix heures du matin ; ceux du soir commencent à différentes heures de l'après-midi. Lorsqu'au contraire la matinée est calme et

Redoublement, marche du pouls.

sans redoublemens, le pouls conserve de la fréquence avec beaucoup de faiblesse. Il reprend un peu de force pendant la chaleur des redoublemens. Il se relâche, et devient faible et dilaté, lors de la sueur. Cette observation est de Morton : elle est vraie et exacte.

Sueurs générales.

Les sueurs sont très-abondantes, les linges sont très-mouillés; elles sont générales et fétides.

Urines puantes coulent involontairement.

Les urines sont troubles, colorées; leur odeur est fade, quoique puante; elles coulent involontairement, soit à la suite des quintes de toux, soit à cause de l'atonie des organes. Le sexe, les enfans et les vieillards sont très-sujets à ce dernier accident.

Diarrhée, dysenterie, tenesme, chute du fondement.

Les selles n'ont plus de consistance, la diarrhée ne quitte plus, les matières sont grisâtres, muqueuses, chileuses, purulentes, jaunâtres, noirâtres : leur odeur est quelquefois détestable, putride ; d'autrefois elle est aigre. Le malade les rend souvent sans s'en appercevoir. D'autrefois leur sortie est accompagnée de vents et de tranchées. Ces matières sont si âcres vers la fin de la maladie, qu'elles occasionnent souvent la dysenterie. il n'est pas rare de voir la chute du fondement ou le tenesme, augmenter à cette époque les souffrances des malades.

La bouffissure du visage, l'œdématie des extrémités, l'anasarque, l'hydrothorax, et quelquefois l'ascite, se compliquent avec la pulmonie dans ces derniers momens. Ces collections aqueuses paraissent plus promptement, si l'on supprime brusquement les sueurs ou le cours de ventre. Lorsque ces deux dernières évacuations sont modérées, la respiration est plus libre, et l'expectoration moindre.

Complication avec les diverses hydropisies.

La sérosité, la salive, deviennent si âcres et si corrosives, qu'elles produisent des aphtes très-douloureuses, qui occasionnent des souffrances inexprimables à ces malades. Elles se placent sur la langue, sur ses bords, dans la bouche, sur le larinx et le pharinx, le long de la trachée-artère et de l'œsophage, et dans tout le canal alimentaire. L'inflammation des extrémités des conduits salivaires, etc., augmente la sécrétion de la salive.

Aphtes.

Les malades sont tourmentés par deux espèces d'esquinancies ; l'une est inflammatoire, elle est occasionnée par les aphtes : l'autre est spasmodique. Il n'est pas facile de rendre raison de cette dernière. En effet, le malade n'avait point souffert du gosier, pendant les périodes inflammatoires, suppuratoires, etc., de la maladie : le systême avait

Esquinancie trachéale, spasmodique ou inflammatoire.

alors la majeure partie de son énergie ; au lieu que dans ces derniers momens, que ses forces sont presqu'éteintes ; il semble que la nature, par une bizarrerie inconcevable, fait un dernier effort, en excitant cette esquinancie spasmodique. Ce symptôme est terrible, j'ai vu des malades mourir d'inanition, afin d'éviter les douleurs aiguës que leur causait la déglutition. Ils eussent vécu plus long-temps sans ce fâcheux accident. Je l'ai vu durer pendant plusieurs mois. On est persuadé qu'aucun remède ne peut l'appaiser : je puis assurer cependant que les vésicatoires appliqués à la nuque, ou sur le cartilage scutiforme : de même que les rubefiants mis en forme d'emplâtre ou de cataplasme autour du col, calment quelquefois la violence de cette douleur ; ils agissent comme antispasmodiques. Il en est fait mention au chapitre du traitement, à l'article de la cure palliatine.

Crachats gluans, etc.

Crachats deviennent verdâtres par le contact de l'air.

Enfin les crachats sont dans ces derniers temps, gluans, filandreux, purulens, épais, grisâtres, jaunâtres, verdâtres ; lorsqu'ils n'ont point cette dernière couleur dans le moment de l'expectoration, ils la contractent bientôt après avoir été exposés à l'air ; ils sont abondans, leur odeur est aigre ou putride ; ils sortent ordinairement avec facilité. Il arrive

néanmoins un terme où le malade ne peut plus les arracher, soit parce qu'il n'en a plus la force, ou parce qu'ils sont trop visqueux; d'où il résulte un engorgement des vésicules pulmonaires, et des dernières ramifications bronchiques. Le malade est oppressé, il a le râle; enfin il est suffoqué, il meurt. Tous les phthisiques ne finissent point de cette manière; il y en a qui s'éteignent sans s'en douter, ni sans en avoir aucun pressentiment. En se remuant dans leur lit, en allant à la garde-robe, une défaillance les surprend, ils rendent le dernier soupir.

J'aurais dû faire mention plutôt d'un symptôme très-fréquent dans les derniers temps de la pulmonie; c'est le hoquet. On y remédie quelquefois par les toniques et les autres remèdes propres à rétablir les fonctions du systême nerveux. Il éclaire très-peu le médecin sur le pronostic et sur le diagnostic. La mobilité du sexe et des enfans, les rend sujets à cet accident dès le commencement de la maladie, sans que le danger soit plus grand: l'absorption du pus en est quelquefois la cause vers la fin.

Variétés de la phthisie chronique.

J'ai décrit les symptômes propres à chaque

espèce de pulmonie ; outre ces variétés, il y en a encore d'une autre espèce relative aux âges de la vie, au sexe, aux saisons, au climat, à la constitution plus ou moins sensible, aux vices acrimonieux qui infectent la masse des humeurs, etc. Ce genre de variétés comprend les phthisies symptomatiques : elles sont compliquées ou succédanées. Morton en a fait une collection considérable, qui a été beaucoup augmentée depuis par les nosologistes. J'ai cru devoir supprimer la description de toutes ces variétés. Leur diagnostic sera facile, ainsi que leur pronostic, d'après ce qui a été dit sur la phthisie chronique essentielle. Quant aux modifications nécessaires pour le traitement de chaque espèce, elles seront suffisamment détaillées, lorsque je traiterai de la méthode curative générale. Je placerai néanmoins ici la nomenclature des différentes phthisies pulmonaires rapportées par Cullen, parce qu'elle m'a paru la plus complette et la plus exacte : j'y ajouterai en même temps les espèces que j'ai observées, dont il n'a pas parlé.

Variétés de la phthisie pulmonaire.

Au moyen de cette liste, il serafacile de chercher les symptômes propres à chacune, dans le chapitre de la phthisie chronique, et le traitement dans celui de la méthode curative générale.

Phthisie hémoptoïque, à la suite de l'hémophtisie. Elle est succédanée, et quelquefois compliquée. Hémoptoïque.

Phthisie calculeuse de sauvages.

Phthisie à la suite de la péripneumonie. Elle est succédanée. Péripneumonique.

Phthisie exanthématique, à la suite des maladies cutanées, aiguës et chroniques rentrées. Elle est succédanée. Exanthématique.

Cette espèce est produite de deux manières, ou par les humeurs cutanées répercutées imprudemment, ou après que les humeurs cutanées ont été traitées méthodiquement.

Phthisie après la rupture de la vomique. Elle est compliquée. phthisie après la vomique.

Phthisie cellulaire de Dehaen. Elle est sans ulcère aux poumons, les crachats sont blancs à la suite de l'inflammation aiguë de ce viscère. Cellulaire.

Phthisie après les fièvres crapuleuses et intermittentes de Morton. Elle est succédanée. Après les fièvres crapuleuses.

Phthisie par métastase du pus. Elle est compliquée.

Phthisie par métastase du pus de la vessie. Elle était compliquée avec le catarrhe et l'ulcère de cette dernière. Par métastase. Complique avec le catarrhe de la vessie.

Phthisie asthmatique à la suite de l'asthme humide. Telle est la phthisie des vieillards, de Sauvages. Elle est compliquée. Asthmatique des vieillards.

A la suite de l'asthme spasmodique. Phthisie asthmatique à la suite de l'asthme spasmodique et convulsif de Cullen. Elle est compliquée et quelquefois succédanée.

Artritique. Phthisie rhumatico-artritique. Elle a de la ressemblance avec la phthisie asthmatique de Sauvages. Elle est compliquée.

Chlorotique. Phthisie chlorotique. Elle est compliquée

Ictérique, hépatique. Phthisie ictérique, de Morton, de Sauvages, phthisie hépatique. Elle est compliquée.

Mélancolique. Phthisie mélancolique, hypocondriaque. Elle est compliquée.

Chyleuse. Phthisie chyleuse de Charles Leig, phthisiologie de Lancastre. Elle est compliquée.

Scrofuleuse. Phthisie scrofuleuse. Elle est compliquée.

Vénérienne. Phthisie vénérienne. Elle est compliquée.

A la suite de la plique polonaise. Phthisie à la suite de la plique polonaise. Elle est compliquée.

Je ne l'ai jamais observée.

Catarrhale. Phthisie catarrhale, elle est succédanée, ou compliquée.

Sèche. Phthisie sèche précédée de la fièvre lente depuis longues années, elle finit par des crachats humides; ils paraissent quinze jours avant la mort. Chez une de mes malades il s'était établi un dévoiement séreux dans les commencemens.

Nerveuse. Phthisie nerveuse de Lorry. Elle est compliquée.

Phthisie laiteuse aiguë et chronique des nourrices. Elle est essentielle. Laiteuse.

Phthisie verruqueuse qui succéda à des verrues nombreuses, qui avaient disparu à la suite d'un traitement méthodique. Elle était succédanée. Verruqueuse.

Phthisie endémique en Moravie et en Autriche, par l'usage des vins acides, tartareux, verds. Contagieuse, suivant Muller. Cette cause me paraît plus propre à donner la colique de Poitou, que la pulmonie. Je doute d'ailleurs de sa contagion dans des pays aussi froids. La pulmonie est endémique en Portugal : elle doit être contagieuse dans ce dernier climat. Endémique.

Phthisie à la suite de la salivation mercurielle. Elle est succédanée. A la suite de la salivation mercurielle.

Phthisie des nourrices *ab inanitione*. Celle-ci est la suite de l'épuisement des nourrices, l'autre ci-dessus est produite par la métastase laiteuse sur les poumons. Des nourrices épuisées, et encore par métastase sur les poumons.

Phthisie dorsale par les excès de la masturbation.

Phthisie symphathique. Elle est compliquée. Symphatique.

Phthisie hémorroïdale et de la pléthore de la veine-porte. Elle a beaucoup d'analogie avec la phthisie hypocondriaque. Elle est compliquée. Hémorroïdale.

Hydrothoracique. Phthisie hydrotoracique, compliquée avec l'hydrothorax.

Stomacale. Phthisie stomacale, (Bonnet *Theatrum tabidorum*). Elle est compliquée.

Phthisis infantilis, de Haller.

Cet auteur rapporte l'ouverture des cadavres de plusieurs enfans, depuis un an jusqu'à six, dont le poumon était tuberculeux et en suppuration. La phthisie arrive aussi assez fréquemment avant l'âge de puberté, ainsi que je l'ai observé. M. Cullen prétend cependant que ces exemples sont rares. La suppuration des tubercules n'a rien, selon lui, qu'à la même époque où l'hémoptysie paraît. (Sect. 887, Elémens de Médecine-Pratique.) Son assertion est démentie par l'expérience.

Dentition, puberté, accroissement rapide, causes de phthisie. Les mouvemens de la dentition, ceux de la puberté, lorsqu'ils sont précoces dans l'un et l'autre sexe, l'accroissement trop rapide avant l'âge de quinze ou seize ans, sont autant de causes qui occasionnent la pulmonie chez les enfans.

La vieillesse sujette à la pulmonie. La vieillesse n'en est point exempte. Je ne répéterai point ici les différentes preuves que j'en ai données dans le cours de cet ouvrage. Cet âge y est, à la vérité, moins exposé que les autres époques de la vie.

Quoiqu'il soit vrai que l'âge de dix-huit à quarante ans, y soit le plus sujet; il n'en est pas moins certain que cette maladie se montre avant et après.

Un sexe est-il plus sujet à cette maladie, que l'autre ?

Le nombre des phthisiques est-il plus considérable dans un sexe que dans l'autre ? Je ne connais point d'observations comparatives suffisantes pour répondre à cette question : elle est d'ailleurs soumise à d'autres chances, au climat, au genre de vie, etc., les grossesses, les couches et le nourrissage y donnent lieu fréquemment, lorsque l'individu porte en lui le vice héréditaire, ou le défaut de conformation.

Les symptômes de cette maladie sont peu effrayans chez les enfans : il faut néanmoins s'en méfier. La maladie a souvent une marche rapide, quoique le malade paraisse peu souffrant en apparence : elle montre assez peu d'intensité chez les femmes dont la constitution est frêle et délicate, qui ont la fibre lâche.

Les saison contraires.

Il y a des saisons plus contraires à cette maladie que d'autres. La fin de l'automne et l'entrée de l'hiver, sont funestes aux pulmoniques. Le passage de la première saison à l'autre, hâte singulièrement sa marche, et fait périr beaucoup de ceux qui en sont

atteints. Le passage de l'hiver au printemps est également malheureux pour ces malades. L'atmosphère, dans ces deux saisons, influe beaucoup sur la suppuration des poumons, et imprime un mouvement colliquatif à toutes leurs humeurs ; les sueurs, la diarrhée, l'expectoration, augmentent d'une manière très-sensible.

Augmentation de sécrétion au printemps et en automne chez les pulmoniques.

Telle est la fatalité de cette maladie, que toutes les saisons et les températures lui sont contraires : il n'y a que les température sdouces et agréables des mois de mai et de septembre, qui lui soient favorables. Ces malades semblent se ranimer et se rétablir, pendant ce court espace de temps. La température variable des autres mois de l'année, telles que les jours brûlans de la canicule, les vents suffoquans de midi, qui soufflent dans le courant d'août. Les inégalités de froid, de chaud, de pluie, de grêle, etc., qu'on éprouve dans la même journée, au printemps ; les froids secs, la neige, la glace, les brouillards, les frimats de l'hiver ; les vents impétueux des équinoxes ; les grands mouvemens de l'athmosphère, pendant les orages électriques de l'été, hâtent sa marche, aggravent ses symptômes, et la font changer de face presque à chaque pas. Ce n'est qu'en passant l'hiver dans nos pro-

Presque toutes les saisons leur sont contraires.

Les variations dans les jours.

vinces méridionales, et l'été dans nos pays des montagnes, ou dans nos provinces septentrionales, que ces malades parviennent à se garantir de l'influence des causes ci-dessus, pendant quelques années.

Sa marche est plus rapide sur les montagnes que dans les plaines.

Les climats occasionnent encore plus de changemens dans la marche et les symptômes de la pulmonie. J'ai vu des phthisies chroniques devenir aiguës, par le seul changement de climat. Des malades qui habitaient la pleine, obligés d'aller demeurer dans les montagnes, y mouraient en peu de temps par la seule réaction de l'athmosphère froide et piquante. Les phthisies, dans la Provence maritime, y sont de plus courte durée que dans l'intérieur des terres. M. Raymond avait observé que le vent de midi, appelé *marin*, était très-nuisible aux pulmoniques, en Provence. La contagion est très-sensible en Provence, en Languedoc, en Italie, en Espagne, en Portugal et au Levant: elle est presque nulle dans les pays froids.

Des causes.

La maladie est un effet: tout ce qui produit en nous cet effet, doit être mis au nombre des causes: *id autem qualecumque, quo fit*

ut morbus existat, causa morbi vocatur. Gaubius, *Pathologia.*

Division des causes.

Elles sont, 1°. internes ou externes, 2°. prédisposantes ou occasionnelles, 3°. procatarctiques ou proégumènes, 4°. éloignées ou prochaine.

Internes ou externes.

1°. Des causes internes ou externes, les premières ont leur siége dans le vice des solides ou des fluides. Les secondes sont extérieures au corps de l'animal, et agissent sur lui de manière à troubler ses fonctions.

Prédisposantes et occasionnelles.

2°. La prédisposante consiste dans une disposition du corps propre à faire naître la maladie, aussitôt que la cause occasionnelle, agit de concert avec elle. L'occasionnelle est tout ce qui est propre à mettre en jeu la cause prédisposante : l'une est interne et l'autre externe : il faut qu'elles agissent toutes les deux, pour que la maladie paraisse.

Procatarctique et proégumène.

3°. Les causes procatarctiques et proégumènes sont les mêmes que les précédentes.

Eloignées et prochaine.

4°. Les causes éloignées concourent partiellement à produire la maladie. La cause prochaine ou continente, est composée de la totalité des causes éloignées : elle ne diffère

point de la maladie, tant l'effet est uni à la cause.

Il est très-difficile de se former une idée exacte de la cause prochaine de la pulmonie en général ; parce qu'elle n'est pas la même dans toutes les époques de cette maladie.

Cause prochaine de la pulmonie en général.

Ses causes proégumènes, telles que le catarrhe, les humeurs cutanées répercutées, les sécrétions supprimées, le vice cancéreux, artritique, scorbutique, etc., ne produisent point seuls la phthisie pulmonaire ; ils ne font que concourir à sa production.

Causes proégumènes.

Il en est de même de la disposition organique héréditaire des poumons dans les familles phthisiques : elle n'en est qu'une cause prédisposante, et un des élémens qui composent la cause prochaine ; car les enfans des pères et mères poitrinaires, ne deviennent pas tous pulmoniques.

Vice organique.

Il en est de même de l'âcre tabifique héréditaire, supposé qu'il existe : il ne se développe pas toujours chez tous les enfans des pulmoniques. (On doit distinguer l'âcre tabifique de l'âcre purulent).

Acre tabifique.

Souvent quelques-unes des causes ci-dessus, donnent lieu au premier période de cette maladie, lorsqu'elles agissent de concert ; elles forment pour lors une cause prochaine trés-

Plusieurs espèces de causes prochaines.

simple. L'hémoptysie, les tubercules, l'inflammation locale des poumons, aiguë ou chronique, s'y joignent ensuite; d'où résulte une cause prochaine plus compliquée. Enfin la suppuration, l'absorption du pus, la fièvre lente, arrivent successivement; et leur ensemble forme la cause la plus complette de la phthisie.

Il est donc évident que la cause prochaine de la pulmonie n'est point toujours la même dans le cours de cette maladie. L'expérience m'a appris, qu'il était quelquefois très-difficile de s'en former une idée claire et distincte.

J'ai fait mention, dans le chapitre précédent, d'un grand nombre de causes, qui auraient dû être placées ici. J'y renvoye le lecteur, afin d'éviter les répétitions. Celles dont je vais faire l'énumération, ne seront qu'une addition aux autres.

Autres causes éloignées.

Le rhumatisme; les passions violentes, surtout celles qui sont tristes; les méditations profondes prolongées pendant la nuit; l'abus des liqueurs spiritueuses; les excès avec les femmes, même lorsqu'elles sont saines; les excès de masturbation; les sécrétions supprimées ou dérangées, sur-tout les règles, les hémorroïdes, la sueur des pieds, les transpirations cutanées et pulmonaires; le chant

Les excès de masturbation.

forcé et continué long-temps quand on a la voix aiguë ; le vice cancéreux et autres ; la carie des dents, ont produit quelquefois la pulmonie.

Le séjour habituel dans une atmosphère chargée d'atômes farineux ou autres ; les meuniers, les perruquiers, les amidoniers, les cardeurs de laine, les matelassiers, etc. ; ceux qui pilent les drogues chez les épiciers ; les teinturiers ; les ouvriers qui travaillent devant les fourneaux, ou les ouvriers des forges, les forgerons, serruriers, les verriers ; ceux qui travaillent aux mines de mercure ; les chandeliers, etc., sont exposés à contracter cette maladie, ainsi que je l'ai déjà observé.

Les vapeurs, les exhalaisons minérales, végétales, âcres, brûlantes.

Les garde-malades des phthisiques, leurs domestiques, ceux qui cohabitent avec eux, qui portent leurs vêtemens, sont exposés à prendre du mal. J'en ai vu qui avaient contracté la toux, des fluxions, des boutons sur le visage, pour avoir souffert le visage de ces malades contre le leur. La contagion n'avait point produit d'autres symptômes ; ils n'étaient point devenus pulmoniques. C'est, à la vérité, dans des climats tempérés que j'ai fait ces observations, où la contagion est

Les miasmes phthisiques, cause de quelques symptômes.

peu active. Dans les climats chauds les miasmes purulens sont plus contagieux et plus énergiques ; ils donnent naissance à cette maladie.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Des indications.

ON entend par indication, en médecine, la connaissance des moyens propres à guérir une maladie, ou à en arrêter les progrès, lorsqu'elle est incurable:

Les indications sont générales ou particulières : elles naissent du diagnostic et du prognostic. Le diagnostic est formé de la connaissance des causes antécédentes, et des symptômes qui font le caractère de la maladie. Générales, particulières.

Par le prognostic, l'on est en état de prédire ce qui arrivera au malade. Cette prédiction est fondée sur la constitution du malade, sur la nature de la maladie, et sur ses causes, etc. L'observation et l'expérience servent de guide au médecin, dans ses recherches, comme dans le jugement qu'il porte. Prognostic.

Le médecin doit observer cinq règles dans le traitement de toute espèce de maladie. La première est de conserver le principe de la Cinq espèces d'indication.

vie. La 2e., de détruire les causes du mal. La 3e., de dissiper la maladie. La 4e., de traiter le symptôme qui s'oppose au traitement radical. Enfin la 5e. est d'emporter les effets de la maladie. Néanmoins, celui de la pulmonie présente six indications. Il faut 1o. conserver ou rétablir le principe de la vie. Cette première indication est appelée indication vitale.

Vitale.

2o. Les causes existent toujours avant le mal. On appelle indication préservative, celle qui fournit les moyens de détruire ces causes.

Préservative.

3o. L'indication curative est celle qui détruit la maladie.

Curative.

4o. Lorsque dans une maladie, il se rencontre un symptôme dont la violence ferait périr le malade avant la fin de la cure principale, ou qui s'opposerait à sa guérison; dès-lors il faut le traiter avant la maladie. Cette indication s'appelle *indication palliative.*

Palliative.

5o. L'on fait disparaître les effets de la maladie, par l'usage des six choses non naturelles, ou par des médicamens appropriés.

Application des principes ci-dessus à la pulmonie.

J'ai déjà observé ailleurs, que le diagnostic n'était point toujours facile dans la pulmonie, soit pour assurer son existence, soit pour déterminer sa marche plus ou moins rapide, ou ses degrés. Quant au prognostic, il est malheureusement presque toujours fâcheux, lorsque la maladie est avancée.

Des indications générales dans le traitement de la pulmonie.

Il y en a six. Celles que propose Morton, me paraissent sages et judicieuses: je conseille de les suivre presque toutes. Il est inutile d'ajouter qu'il faut abandonner la théorie sur laquelle il les établit: elle est démontrée fausse. Il serait encore plus inutile d'avertir les maîtres de l'art de se méfier de la plupart des remèdes qu'il conseille; quelques-uns sont absurdes, d'autres nuls ou nuisibles. La philosophie qui commence à luire dans nos écoles, en a déjà proscrit la majeure partie, l'expérience avait déjà appris à les abandonner en partie.

Premiere indication générale, suivant Morton.

Accensam diathesim spirituum, conciliando animum quietum atque hilarem, esse demulcendam, massamque sanguinis in statum acrem atque hecticum jam redactam, medicamentis alterantibus copiosè exhibitis emendandam... Il est certain que la première indication a rempli dans toute espèce de pulmonie, comme dans toute autre maladie ; c'est l'indication vitale. Aussitôt que le poumon est frappé de cette maladie, les systêmes nerveux et musculaires sortent de leur état naturel.

Néanmoins, comme nous ignorons si les puissances nerveuses sont une propriété attachée à un fluide subtil, ou si elles dépendent d'un certain mode du solide vivant ; il convient de remplir cette indication d'après l'expérience, sans faire attention à l'idée hypothétique de Morton, sur l'acrimonie des esprits animaux. Le sentiment et le mouvement dans le corps animal, sont des faits sur lesquels nous ne pouvons élever aucun doute. Lorsqu'ils nous présentent du désordre ; il faut le traiter par les remèdes salutaires que l'expérience nous a appris, sans nous occuper de

la cause prochaine de ce désordre, qui nous est encore inconnue. Tout traitement fondé sur une cause supposée, conduit ordinairement à l'erreur. Je donnerai ci-après les moyens connus pour remplir cette indication.

DEUXIÈME INDICATION.

Saburram effœti et morbidi humoris in habitu corporis delitescentis, aptis medicamentis, uti emeticis, catharticis, diureticis, diaphoreticis, leniter evacuandam. Verùm omnimoda cautela, in hujus modi remediorum delectu, adhibenda est, nempè ut sint admodùm mitia... Ne sanguinem calefaciendo... In statum colliquativum reducendo... morbum promovent.

Il faut solliciter les sécrétions par les évacuans de tout genre.

L'auteur se méfie avec raison des remèdes qu'il propose. L'on doit craindre la colliquation si l'on use des purgatifs et des diurétiques, sans ménagement. Il est même rare que les diurétiques actifs puissent être employés. Les diaphorétiques doivent être étendus dans beaucoup de lavage, si l'on veut qu'ils réussissent. Les émétiques au contraire sont presque toujours salutaires, comme toniques, diaphorétiques et expectorans: ils n'échauffent point dans aucun cas, ni ne dissolvent point la

masse des humeurs. A l'époque où écrivait Mrton, leur véritable action n'était point encore connue.

Nota. Bonnet a donné des règles très-sages sur l'usage des évacuans, dans son *Theatrum tabidorum.*

Nota. Morton a souvent abandonné les remèdes qu'il propose ci-dessus.

TROIÈME INDICATION.

Dissoudre les obstructions abdominales et les engorgemens pulmonaires.

Obstructiones esse removendas, tonumque partium, prœsertìm pulmonum, abhumoribus imbibitis debilitatorum, et in spasmodicam contractionem dispositorum, confirmandum ex usu chalibis medicaminum balsamicorum, aeris prudenter electi, salium volatilium, etc.

Cette indication est des plus importantes dans le commencement de la maladie; elle serait nuisible vers la fin. On abregerait pour lors les jours du malade. La résolution des tubercules pulmonaires, et des obstructions abdominales, méritent la plus grande attention, pendant qu'il est encore temps, c'est-à-dire, avant ou dans le commencement de leur période inflammatoire, et avant la colliquation purulente qui la suit. C'est encore en diminuant la pléthore de la veine-porte, que l'on dissipe la pulmonaire, d'où suit la gué-

rison du malade, ainsi que je le prouverai ailleurs.

Les remèdes indiqués ici par l'auteur, sont très-salutaires, à l'exception des balsamiques et des sels volatils, ainsi qu'il sera plus amplement expliqué dans la partie des méthodes curatives.

Quatrième Indication.

Hecticum et colliquativum carolem seu catarrhalem sanguinis statum, impediendum vel saltem minuendum, tempestivâ et copiosâ venæ sectione, quæ, utcunquè aliquando in confirmatâ phthisi sit noxia, incipiente tamen ut plurimùm prodest........ Ab ejus omissione, vel nimis parcâ celebratione, in morbi primordiis, tubercula ortum suum ducunt, quo phthisis in secundum et magis lethalem gradum statim præcipitari solet.

La règle que Morton étabit ici, est des plus salutaires. On ne saurait trop en recommander la pratique dans les commencemens, sur-tout lorsque la diathèse inflammatoire, ou l'inflammation partielle des poumons, aiguë ou chronique, existent; ce qui arrive fréquemment. Je ne pense point néanmoins que la saignée soit utile pour combattre les acri-

Utilité de la saignée dans le commencement, nuisible vers la fin.

monies : il y en a beaucoup où elle serait évidemment nuisible.

Nota. La pléthore pulmonaire n'est pas la seule cause des tubercules : les humeurs lymphatiques y donnent lieu plus souvent.

Super omnia veró phlebotomiam, eamque tempestivam, copiosam, et, si opus fuerit, repetitam, pro œgrotantis viribus, et pro prœsenti sanguinis effervescentiâ, quam quidem status phthisicus forsan magis quam athleticus requirit.... Deindè extrahantur octo vel decem uncias sanguinis è vena cubiti lateris dolentis, quœ quidem phlebotomia singulis vel alternis diebus audacter repetenda est pro sanguinis effervescentiâ et doloris lateralis et dyspnϾ urgentiâ, quantùm vires ferre possunt, quò inflammationis progressus in maturationem et apostema, si possibile est, prœpediatur. (*De phthiseos curatione in tertio statu.*) Je ne comprends point comment un médecin aussi éclairé, qui avait traité autant de pulmoniques, a pu donner des conseils semblables à ceux rapportés dans les deux passages ci-dessus : il les appuie même de ses observations. Je ne puis m'empêcher de m'élever contre cette règle de pratique, que je sou-

tiens être dangereuse et meurtrière. Morton est encore le guide de la plupart des médecins, dans le traitement de la pulmonie : ses conseils peuvent, par cette raison, faire beaucoup de mal. Autant devons-nous les respecter lorsqu'ils sont conformes à l'expérience, autant devons-nous les combattre avec force, lorsque cette même expérience nous en montre le danger.

Erreurs de Morton.

Dangers de la saignée au 3e. dégré.

Il ne reste plus de sang à cette époque dans le systême vasculaire : il a été dissous par les acrimonies catarrhale, tabifique, purulente, etc. Le malade est *in statu deplorato :* comment oser lui faire tirer une aussi grande quantité de sang ? il ne lui en reste plus. Comment concilier ce conseil avec ce que cet auteur répète dans plusieurs endroits de son Traité. La saignée, dit-il, est nuisible vers la fin de la maladie. Il est certain qu'un praticien sage ne fait saigner pour lors qu'en tremblant, parce que le soulagement qu'il procure au malade, n'est que momentané : ses forces se perdent sans retour : la saignée achève de les anéantir. Pour moi qui ai vu un grand nombre de pulmoniques, j'affirme que ce traitement, à cette époque, quoique inflammatoire, abrège les jours du malade. Je l'ai vu malheureusement mettre en pratique nombre de fois, d'après

l'autorité de Morton, contre mon avis, et toujours sans succès. Un notaire de Paris en a été la victime, il n'y a pas long-temps : la saignée abrégea ses jours d'une manière visible. On peut tout au plus, en pareil cas, hasarder une petite saignée pour dégager l'engorgement inflammatoire des poumons : l'application d'un vésicatoire, ou d'un rubéfiant sur le point douloureux, est préférable. Malheureusement ce n'est point l'usage, et le respect humain ne nous soumet que trop à l'usage.

Rubéfians ou vésicatoires préférables à la saignée à cette époque.

Cette dernière indication, pour remédier à l'état péripneumatique du dernier degré de la phthisie, me paraît fausse et contraire aux règles de la bonne pratique.

Cinquième indication.

Indication dangereuse.

Affectœ parti scilicet pulmonibus totis viribus prospiciendum . . . Cette indication est certainement très-essentielle. Les moyens que l'auteur propose pour la remplir, sont néanmoins la plupart insuffisans ou nuisibles; ils sont les conséquences d'une théorie fausse, ainsi que nous le verrons lors de l'examen des remèdes qu'il propose.

Sixième indication.

De relevatione symptomatum in tertio stadio... Cette dernière n'est que palliative et consolante pour le malade dont la fin est prochaine; cependant elle n'est pas moins essentielle, l'humanité en fait un devoir.

Réflexions sur les six indications ci-dessus.

La connaissance de ces indications, et les moyens de les remplir, étant la partie la plus essentielle de l'art de guérir, je reviens sur chacune d'elles en particulier, afin de leur donner la clarté, la précision, et l'extension, dont elles sont susceptibles. On travaille avec confiance lorsqu'on connaît les moyens propres à exciter, modérer, ou diriger les mouvemens de l'économie animale.

Première indication.

Il faut égayer le malade.

Quelle que soit la cause qui affecte le système nerveux, qu'elle soit morale ou physique, que son action soit forte ou faible, qu'elle soit ancienne ou récente; le calme renait aussitôt, dès qu'on peut parvenir à égayer le malade, et à le distraire. On doit d'autant plus s'occuper à remplir cette indication dans le traitement de la pulmonie, qu'il est très-évident que la situation morale du malade influe

beaucoup sur son état. Mead, *Monita et Præcepta medica de Insaniâ*, raconte qu'une jeune personne phthisique, devint folle. Pendant que la folie dura, la phthisie guérit, le bon sens lui revint : la phthisie reparut, et la fit périr.

Moyens pour dissiper la tristesse, etc.

La mélancolie, la tristesse, le mésaise que les phthisiques éprouvent, se dissipent ou diminuent de plusieurs manières : 1°. par un exercice agréable des sens externes, par la musique, les spectacles, par l'agrément de la société, etc. ; 2°. par la promenade, les voyages et généralement par tous les exercices de corps, pris modérément ; 3°. par le travail d'esprit, auquel on se livre par goût et sans excès. J'ai connu un anatomiste, qui, dans les premiers jours de sa convalescence, se faisait porter sur son lit, des morceaux de cadavre, pour charmer son ennui par cette occupation. 4°. Il y a des cas où il faut avoir recours aux délayans, à l'intérieur et à l'extérieur, aux mucilagineux, aux émétiques, à l'opium et à ses préparations. On doit néanmoins avoir recours rarement à ces derniers remèdes. 5.° Le repos, le sommeil modéré, les climats tempérés, les pays variés par les bois, les prairies, les rivières etc., dont l'atmosphère est parfumée et purifiée par les

végétaux, et légèrement agitée par les vents. 6°. Il faut auſſi employer quelquefois la ſaignée, les exutoires, les frictions sèches, les eaux minérales, etc. 7°. Il faut rétablir l'ordre dans les sécrétions et les excrétions. Tous ces moyens appliqués à propos, ſuivant les circonſtances, ſont propres à calmer les affections du ſyſtême nerveux, et à remplir par conſéquent, cette première indication générale.

Deuxième Indication.

Il ne s'agit dans celle-ci que d'évacuer les humeurs lymphatiques, ſurabondantes par les ſudorifiques, les diurétiques, les émétiques et les purgatifs.

Les fonctions de la peau ſont ordinairement dérangées des premières dans cette maladie : cet organe agit ſur les poumons de deux manières, ou par un effet ſympathique, ou par le refus des tranſpirations ſenſibles et inſenſibles; l'exercice, la gaîté, les délayans légèrement toniques, les exutoires, y remédient d'une manière efficace; les diurétiques actifs n'y ſont point utiles. Les émétiques ſont très-ſalutaires comme évacuans et comme ſtimulans; dans ce dernier cas, il faut les donner à petite doſe, afin qu'ils rétabliſſent les fonctions de la peau, par un effet ſympathique : cette

dernière vérité est aujourd'hui adoptée généralement par tous les médecins cliniques. Les purgatifs salins agissent pareillement sur la peau en même temps qu'ils évacuent les premières voies. Les laxatifs minoratifs n'agissent que sur le tube intestinal. Ils sont utiles dans beaucoup de cas, parce qu'ils diminuent la pléthore de la veine-porte, en augmentant et évacuant la matière des sécrétions des premières voies auxquelles elle fournit. Morton a eu raison néanmoins d'avertir qu'il faut être prudent dans l'usage de ces derniers remèdes.

Action sympathique des émétique, des sels neutres sur la peau.

TROISIÈME INDICATION.

Les conseils que l'auteur donne ici sont très-sages : je les trouve néanmoins trop vagues. Je vais essayer de les réduire à leur véritable point de vue.

Préparation du malade pour administrer les toniques.

Les toniques parmi lesquels les martiaux tiennent un rang distingué, sont très-propres pour rétablir le ton des poumons, lorsqu'ils sont engorgés par les humeurs lymphatiques ou catarrhales. Ils dissipent en même-temps les obstructions, lorsqu'elles sont compliquées avec l'atonie, et qu'elles sont susceptibles de résolution. Ils sont nuisibles lorsque la diathèse inflammatoire existe : lorsqu'elles sont de nature plâtreuse, etc., qu'elles sont renfermées dans

Balsamiques nuisibles.

un kiste ; lorsque la fibre est sèche et roide, ou qu'il y a évéthisme, dès-lors on ferait mal d'employer les toniques. S'ils étaient indiqués, il faudrait faire précéder les délayans sous toutes les formes, et les faire continuer jusqu'à ce que le malade puisse supporter l'action des premiers. Les balsamiques trop vantés par l'auteur, sont nuisibles ; ainsi que les sels volatils : l'air de la campagne est au contraire toujours salutaire.

QUATRIÈME ET CINQUIÈME INDICATION.

Voyez les observations faites ci-dessus dans l'examen des trois indications précédentes.

SIXIÈME INDICATION.

Il ne s'agit dans celle-ci que de prolonger de quelques jours la vie du malade ; car sa mort est certaine. On cherche à diminuer ses souffrances, mais on en alonge la durée.

Voici les moyens que Morton propose pour modérer les symptômes qui font à cette époque le tourment de ces malades. Il ne se dissimule point le peu d'effet des remèdes qu'il conseille.

1°. La diarrhée, la dysenterie, les coliques, Remèdes palliatifs.

qui les épuisent, doivent être traitées par l'opium, et ses préparations par les mucilagineux en boisson et en lavement. L'auteur recommande de ne point arrêter le dévoiement. Il conseille seulement de le diminuer, en

Opium.

donnant de l'opium tous les trois ou quatre jours, parce que un peu de cours de ventre empêche l'engorgement oppressif des poumons. Il veut qu'on emploie en même temps les

Les mucilagineux.

astringens : il a raison; ces trois espèces de remèdes sont à-peu-près les seuls secours qui restent sous la main du médecin.

2°. Le conseil qu'il donne ici, de se méfier de l'opium qui, dans cette circonstance, assoupit trop le malade, supprime ses crachats, et l'endort quelquefois pour toujours, est très-prudent pour le malade et le médecin : il conserve la vie de l'un et la réputation de l'autre; car, en pareil cas, on ne manque point de dire que ce dernier a tué le malade.

Looks.

Les looks et les potions qu'il propose en même temps sont de peu de valeur; mais que faire, quand le mal est plus fort que tous les remèdes ?

3°. Ce qu'il dit sur les sueurs colliquatives, et sur la manière de les diriger, est admirable. Ses conseils sont un chef-d'œuvre de clinique.

4°. Ses moyens contre le vomissement qui arrive pour lors, sont pareillement très-prudens. Je me trouve bien des gelées de viande, ou de corne de cerf aromatisées, données par cuillères à bouche de temps en temps.

5°. La laine autour du col, les gargarismes astringens et mucilagineux, qu'il propose contre les aphtes du gosier, l'angine spasmodique et le hoquet, sont insuffisans. Il est vrai qu'il ne les donne que comme palliatifs. Les vésicatoires, les rubéfians sur le cartilage scutiforme, sont préférables. *Voyez ci-après la cure palliative.*

Nota. Boerrave n'a traité que la pulmonie hémoptoïque, et celle qui est la suite de la vomique. Il y a toujours, selon lui, ulcère dans la substance du poumon, avec absorption de pus. Il est bien surprenant que ce grand médecin ait passé sous silence les autres espèces de pulmonie, telle que la turberculeuse, la nerveuse, etc.

Opinion de Boerrave sur la phthisie.

Il a réduit les indications générales à la cicatrice de l'ulcère, à corriger l'infection purulente des humeurs, et à n'offrir aux poumons et aux autres organes, qu'un chyle doux et facile à assimiler. Quoique le systême médical de ce médecin ait été enseigné pendant long-temps, dans les diverses écoles de

l'Europe, l'on a enfin reconnu qu'il était fondé sur de faux principes. On l'a abandonné de même que son histoire de la pulmonie, qui est incomplète. La définition qu'il en donne, ne convient qu'à ses derniers périodes; et le traitement qu'il propose, est par cette même raison, défectueux.

Nota. Les ouvrages de feu M. Cullen, font aujourd'hui l'étude de presque tous les médecins : son système de médecine, fondé sur la doctrine du solide vivant, est certainement très-propre à nous ramener vers la vraie connaissance de l'économie animale, dont la doctrine des fluides nous avait éloignés. Il importe néanmoins d'avertir les jeunes élèves, que ce professeur célèbre a réduit le traitement de la pulmonie à la méthode antiphlogistique, qu'il conseille d'employer exclusivement dans toutes ses espèces, comme dans toutes ses périodes. Ce conseil ne s'accorde point avec l'expérience : il y a d'autres moyens que l'on doit employer, pour prévenir la formation des tubercules, ainsi que pour les dissoudre; lorsqu'ils sont formés chez les cachectiques, les chlorotiques et autres. On ne doit point s'occuper toujours de l'inflammation pulmonaire, ni de la diathèse inflammatoire; parce qu'il y a des espèces de pulmonie, rares à la vérité, où elle n'existe pas.

Méthode de Cullen pour traiter la pulmonie.

Cet auteur croit les eaux minérales nui-

sibles aux tubercules, tandis que nous voyons chaque jour qu'elles les dissipent, et que la pulmonie curable se guérit par l'usage des eaux du Mont-d'Or, de Cauterets, de Bagnères-de-Luchon, de Luxeuil, de Plombières, etc.

Nota. Les balsamiques ont été vantés dans tous les temps, comme très-utiles pour guérir la phthisie: c'est un reproche que je crois pouvoir faire aux anciens et aux modernes, qui en sont les partisans. Les uns et les autres ont cru qu'ils contribuaient à la guérison des plaies et des ulcères externes; d'où ils ont conclu par analogie, qu'ils avaient la même vertu pour consolider les plaies et les ulcères internes. Ils auraient dû écouter l'expérience, au lieu de raisonner d'après l'analogie. La chirurgie moderne a abandonné ce genre des stimulans, et a laissé le soin à la nature, de guérir les plaies. Quand il serait prouvé qu'ils sont utiles, appliqués extérieurement, la conséquence n'en serait pas moins fausse de leur attribuer la même vertu, pris intérieurement. A l'extérieur, ils agissent en masse, et leur action chimique frappe immédiatement sur la plaie ou sur l'ulcère; au lieu qu'intérieurement, ils circulent dans la masse des humeurs, divisés en molécules peu miscibles avec nos liquides; et le peu qui en arrive aux extrémités capillaires du bord des plaies ou des ulcères, ne peut point y produire un grand effet. Supposé néanmoins qu'il parvînt aux bords des ul-

Opinion erronée de la vertu des balsamiques pour cicatriser les ulcères internes.

cères ou des plaies internes, une quantité considérable de molécules balsamiques, leur vertu stimulante les enflammerait plutôt qu'elle ne les consoliderait : Morton a eu tort de les conseiller, car ils sont stimulans, incendiaires, et plus souvent nuisibles que salutaires.

CHAPITRE HUITIÈME.

Du traitement général de la Pulmonie.

Il est impossible d'appliquer la même méthode curative à toutes les espèces de maladies de la même classe, quoiqu'elle convienne à la classe en général. Il faut nécessairement que le médecin clinique la modifie, pour l'adapter avec succès aux espèces particulières : il commettrait des fautes graves, si, dans l'administration des remèdes, il n'avait pas égard à l'âge, à la constitution du malade, du climat, à la saison et au caractère de la maladie, à ses complications, au degré où il la trouve, lorsqu'il est appelé pour la traiter, etc, ainsi que je l'ai déjà observé plusieurs fois.

Modification de la méthode curative.

Choix des remèdes.

Quoique j'aie présenté ici les remèdes que je crois propres à combattre la pulmonie, suivant ma manière de les classer, et que j'aie indiqué leurs vertus, telles que l'expérience me l'a appris ; ceux qui se mêlent de l'art de guérir, commettraient une grande imprudence, s'ils les appliquaient indistinctement

à chaque malade, d'après mes principes. C'est à eux à en varier l'application, suivant la sensibilité et l'irritabilité du malade, qu'on ne peut calculer que lorsqu'on est auprès de lui : l'espèce de phthisie dont il est atteint, est le degré de la maladie.

N.° I.

Éducation des enfans nés de parens phthisiques.

On ne saurait prendre trop de précautions pour élever les enfans qui sont nés de père et de mère pulmoniques, afin de les préserver du même sort, s'il est possible : cette maladie étant essentiellement héréditaire, tous les enfans nés de parens phthisiques, ont également à craindre, et doivent prendre les mêmes précautions. Quoiqu'il soit moralement certain qu'ils ne périront pas tous de cette maladie, l'incertitude doit faire trembler ceux qui sont chargés de les élever, et leur sollicitude doit les déterminer à employer tous les moyens préservatifs à bonne heure et pendant qu'ils sont en bas âge.

Choix de la nourriture.

Si ce sont des nouveaux nés dont on commence l'éducation physique, on choisira une nourrice jeune et saine, forte et vigoureuse,

dont les mœurs soient douces, qui jouisse d'une honnête aisance, dont le domicile à la campagne soit bien aéré, dont la maison soit tenue proprement, et dont le lait soit de bonne qualité.

L'enfant n'aura jamais de maillot : il dormira dans un lit ouvert, et il n'y restera que pendant le temps de son sommeil : ses vêtemens seront légers. On le lavera et épongera chaque jour à l'eau fraîche, en toute saison : il restera à la campagne jusques à l'âge de puberté, et même toute sa vie, si cela est possible.

Choix du lit de l'enfant.

Laver et éponger les enfans.

Nota. On laisse trop dormir les enfans.

L'air qu'il y respirera doit être tempéré et dense suivant le précepte de Celse. La maison qu'il habitera doit être mi-coteau : si elle est au bas de la montagne, elle doit avoir dans son voisinage des eaux courantes, fraîches et limpides : l'aspect doit en être oriental ou méridional.

Température de l'air.

Disposition de la maison et des environs.

Nota. Haller a observé que les phthisiques suisses, qui vont habiter des lieux élevés sur les Alpes, y finissent plus vîte.

Où que cette maison soit située, elle doit être entourée d'arbres et de gazon.

Lorsqu'il sera dans l'âge à se nourrir d'alimens solides, voici le régime qu'il doit tenir :

Choix des alimens : les viandes blanches.

Il choisira les alimens les plus simples, il donnera la préférence à la viande blanche des jeunes animaux, des poissons à écailles, dont la chair est blanche sans être huileuse. (Monsieur Bonté médecin à Coutances, désapprouve l'usage des poissons à écailles).

Les végétaux.

Sa boisson.

Les fruits, ainsi que toute espèce de jardinage, lui seront salutaires : l'eau pure ou rougie avec du vin, sera sa boisson ordinaire, la bierre vaut encore mieux : il doit se coucher à bonne heure et se lever matin, les longs sommeils lui sont contraires; peu de travail d'esprit, sur-tout de celui qui exige de la réflexion : le travail du corps modéré et habituel, lui est au contraire très-nécessaire ; les occupations agraires, les jeux d'exercice, la danse, la chasse, l'équitation, la natation, les voyages, l'usage modéré du mariage, sont tous des moyens préservatifs qu'il doit employer successivement. (Monsieur Bertrand, célèbre médecin de Marseille, guérissait beaucoup de malades, en leur faisant faire des voyages de longs cours sur mer.)

Exercices de corps utiles aux deux sexes.

Le sexe plus délicat, destiné par la nature et la société, à mener une vie sédentaire, ne

peut point mettre en usage tous les moyens indiqués ci-dessus. Il en est peu cependant, auxquels elle ne puisse avoir recours. La danse fait ses délices, l'équitation plaît à presque toutes les femmes; j'en ai connu plusieurs qui s'étaient faites un amusement de la chasse, à pied et à cheval. Un neveu de milord Menn, envoyé jadis par la cour de Londres, auprès du duc de Toscane, prolongea pendant vingt-ans, les jours de sa femme, en la faisant voyager continuellement dans la méditerranée. Personne n'ignore que les familles anglaises voyagent continuellement par mer et par terre, afin d'arrêter les progrès de la consomption, qui les dessèche et leur fait détester la vie.

Malheur aux mères phthisiques, ou menacées de cette maladie, qui voudraient allaiter leurs enfans; elles leur préparent une mort précoce, leur lait est un poison.

Les mères phthisiques ne doivent point allaiter leurs enfans.

N°. 2.

Traitement de la Phthisie pulmonaire chronique.

Le traitement de la pulmonie, de quelle espèce qu'elle soit, est préservatif, ou curatif; le dernier se divise en deux époques: la première

Préservatif et curatif.

est susceptible de plusieurs modifications. On ne connaît qu'une seule méthode, pour la dernière c'est le traitement palliatif.

Du traitement préservatif.

1.° Lorsqu'on a eu le malheur d'être né de parens phthisiques, il faut craindre cette maladie dans tous les temps de la vie : elle peut non seulement se développer à tous les âges, elle peut en outre être la suite de toutes les maladies auxquelles l'homme est sujet.

Signes précurseurs ou prédisposans de la pulmonie.

2.° Lorsqu'en naissant, on est mal conformé de la poitrine ; si l'on est bossu ; si l'on a la poitrine longue et étroite, avec les épaules détachées, le col alongé, la voix aiguë ; si l'on a la peau délicate ; si l'on a la fibre irritable ; si l'on est susceptible des passions vives.

3.° Quand on aurait reçu de la nature les dispositions décrites dans le N°. précédent, si on les a aquises par des causes accidentelles, telles qu'une dentition orageuse, ou par le développement précoce ou pénible de la puberté, etc. ; dans tous ces cas, on doit employer les moyens préservatifs ; j'ai déjà indiqué l'éducation physique des enfans ; il ne sera question ici que de ce qu'il convient de faire dans les âges plus avancés, pour s'en mettre à l'abri.

C'est plutôt dans l'usage bien dirigé des six choses non naturelles, que l'on doit chercher ces moyens préservatifs, que dans celui des remèdes.

Usage des six choses non naturelles.

L'air que nous respirons, que nous avalons, qui nous pénètre, dans lequel nous vivons, peut être salutaire ou nuisible : ceux qui sont menacés de la phthisie, ont donc un grand intérêt à choisir le climat où ils doivent passer leur vie; ou, s'ils ne peuvent point choisir celui qui leur serait le plus favorable, du moins doivent-ils chercher, dans celui qu'ils habiteront, le lieu, l'habitation dont l'air sera le plus analogue à leur santé.

L'air.

On n'ignore point combien le changement de climat, pour éviter les excès de chaud et de froid, ainsi que les autres intempéries de l'atmosphère, contribuent à la conservation des pulmoniques, et de ceux qui sont menacés de cette maladie.

Les voyages.

Nota. L'on n'est point encore d'accord sur les habitations les plus ou moins convenables aux différentes espèces de pulmonies : quelques-unes demandent un air crasse; d'autres un air plus élastique.

Les vapeurs, les exhalaisons qui s'élèvent du sol, de la mer, des lacs, des marais, des

Les exhalaisons répandues dans l'air.

fleuves, des montagnes, etc., produisent des changemens nuisibles ou salutaires par leur dissolution et leur mélange dans l'air; lesquels ont une grande influence, comme moyens préservatifs et curatifs de cette maladie, ou comme causes. Il en est de même des vents, ils agissent par leur impulsion et par leur qualité.

Les vents.

Les alimens.

Le choix des alimens solides ou liquides, est de la plus grande importance : ils pêchent par leur quantité ou par leur qualité; leur quantité peut être excessive, ou réduite à rien. Dans l'un et l'autre cas, il en résulte des cacochymies, des cachexies, des acrimonies et des désordres de toute espèce. Les mêmes désordres résultent de leurs qualités.

Nota. La première digestion se fait dans l'estomac et le canal alimentaire; la seconde s'exécute principalement dans les poumons. Ceux qui ont ce viscère mal constitué, doivent prendre les plus grandes précautions pour éviter son engorgement et sa désorganisation, pour le choix des alimens, dans leur quantité, leur qualité, leur préparation, et les heures des repas.

Le mouvement.

De toutes les maladies qui affligent l'homme, il n'en est peut-être aucune, à laquelle le mouvement soit plus nécessaire. J'entends un mouvement modéré, proportionné aux forces du

malade, à sa constitution, à l'espèce et au degré de la maladie : ce remède m'a paru d'une très-grande importance ; je me suis déterminé, en conséquence, à en établir les règles dans un article séparé, sous le nom de *Gymnastique médicale des pulmoniques. Voyez* ci-après.

Le sommeil diminue tous les mouvemens du corps de l'animal ; la veille au contraire stimule le solide vivant, dans tous ses organes, sur-tout ceux du système vasculaire : le pouls est calme au moment du réveil ; sa fréquence augmente progressivement dans le cours de la journée : le mouvement diurne le rend presque fébrile dans la soirée. Si l'on prolonge la veille bien avant dans la nuit, l'on éprouve de l'agitation, de la chaleur, du mésaise ; une espèce de fièvre hectique diurne, etc. Si pendant les veilles nocturnes, on se livre à l'étude, à des méditations profondes ; si des passions violentes nous tiennent éveillés, l'agitation, la fièvre et leurs effets sont beaucoup plus graves.

La veille.

La fièvre hectique diurne.

Quiconque est menacé de la phthisie pulmonaire, doit éviter avec soin les longues veilles, les études nocturnes, et les passions qui peuvent troubler son sommeil : il doit se rappeler sans cesse, qu'il est plus sensible et plus irritable que le commun des hommes. Il

Le sommeil réglé, le calme de l'ame, sont essentiels.

est par cette raison plus susceptible de toute espèce d'impression morale ou physique : les transpirations pulmonaires et cutanées, seront les premières fonctions mises en désordre chez lui. Or, c'est ce qu'il doit prévenir avec soin; car c'est le premier pas vers la pulmonie.

Le repos.

Quoique les travaux volontaires ou forcés, soient nuisibles, et qu'ils puissent conduire à la phthisie, lorsqu'ils sont continuels et excessifs; quoiqu'il soit nécessaire d'interrompre même les travaux modérés, pour prendre du repos, il est néanmoins certain qu'une vie active est plus salutaire que l'indolence et la mollesse. On fortifie le tempérament par les exercices de corps, et l'on prévient la pulmonie.

Le sommeil.

Se coucher à bonne heure, se lever matin, dormir paisiblement pendant sept ou huit heures; telles sont les règles générales, que les médecins cliniques modernes, prescrivent pour tous les âges, toutes les saisons, et tous les climats. La règle de sept heures de sommeil, n'est point dans la nature; les enfans dorment plus long-temps, les vieillards beaucoup moins: l'on dort plus en hyver, moins en été, etc.

Il y a des individus de tous les âges qui ont besoin de dormir, les uns plus, les autres moins, pour jouir d'une bonne santé.

Règles pour la durée du sommeil.

On peut par l'habitude, parvenir à dormir

peu, sans que la santé en soit altérée. Le service de mer et de terre, l'état religieux, nous prouvent que l'on peut jouir d'une bonne santé, avec très-peu de sommeil.

Il n'en est pas de même des longs sommeils : ils sont nuisibles à tous les âges, même à l'enfant qui est au berceau; quoique la nature semble le lui prescrire à cet âge. L'habitude au long sommeil, est augmentée par l'usage : elle empêche l'assimilation des alimens, les sécrétions, les excrétions; elle est la source des cachexies : elle relâche les solides : elle éteint les facultés attachées au solide vivant : elle émousse les sens internes et externes : en un mot, elle hébète l'individu qui dort trop long-temps.

Nota. Il est bien extraordinaire que Boerrave ait attribué presque les mêmes effets au sommeil et à la veille. Sect. 770 et 768 de sa Pathologie.

Les règles de Bennet peuvent être adaptées au traitement préservatif; il veut que le sommeil soit plus ou moins long, suivant les divers tempéramens. Il blâme, dans tous les cas, les longs et profonds sommeils. *Sic somnos soporosos ut pestem fugere.*

Le genre de vie, les alimens etc., doivent déterminer la plus ou moins grande quantité de sommeil, que doit prendre habituellement

celui qui veut se préserver de cette maladie. Je le répète : Qu'il redoute les longs sommeils, sur-tout s'il est gros mangeur, et s'il se couche immédiatement après son soupé : je dois ajouter que le sommeil prolongé dans la matinée n'est point le plus salutaire.

Les passions.

Il est inutile de répéter ici ce que j'ai déjà dit dans plusieurs endroits de cet ouvrage, sur les effets des passions. Quiconque a réfléchi sur lui-même, connaît les biens et les maux dont elles sont la source. Il faut en éprouver dans le cours de la vie ; mais il faut en même temps apprendre à les modérer. Le philosophe qui cherche à les éteindre, contrarie la nature. La religion et les lois ne sont bonnes qu'autant qu'elles dirigent l'homme vers le bonheur. Les passions bien dirigées nous rendent heureux. L'acte vénérien y est nécessaire aux deux sexes, lorsque la nature le demande. Le célibat est une institution monstrueuse. Le desir vénérien est plus ardent chez ceux qui ont des dispositions à la pulmonie : le stimulus qui le fait naître, est physique ou moral : ils doivent se défier de ce dernier : ils doivent consulter leurs forces avant de se livrer à cet acte, et contenir leurs besoins lorsqu'ils sont trop fréquens. L'habitude les sollicite plus sou-

L'Acte vénérien.

vent que la nature, et ils confondent presque toujours l'une avec l'autre.

Les remèdes prophylactiques sont en petit nombre. Le régime plus végétal qu'animal; les heures des repas réglées, sans s'y trop astreindre; l'exercice varié et habituel; les eaux minérales selon les circonstances; les laitages; la saignée, lorsque la pléthore ou la diathèse inflammatoire dominent; l'émétique pour rétablir les fonctions de l'estomac ou de la peau; des bains tièdes ou froids; voilà à-peu-près ce qui doit être employé dans la méthode préservative. Remèdes.

N°. 3.

Régime antiphlogistique.

Ce que Cullen appelle régime antiphlogistique, est une méthode qu'il applique au traitement des maladies aiguës : sous ce rapport, elle convient à la pulmonie aiguë, et même à certaines époques de la phthisie chronique; car cette dernière prend souvent dans sa marche le mouvement inflammatoire.

J'ai cru par cette raison devoir comprendre ce régime parmi les différentes méthodes curatrices de la pulmonie; car on ne saurait Son application à la pulmonie.

trop ramasser de moyens pour remédier à cette cruelle maladie. Il m'a paru aussi, en réfléchissant sur son utilité, qu'on pourrait l'employer à la phthisie chronique, en le modifiant.

Je vais en conséquence le décrire tel que le propose Cullen ; j'ajouterai ensuite les modifications que j'ai cru pouvoir faire, et dont on pourra faire usage dans les cas que j'indiquerai.

Stimulans, causes de la veille.

L'homme vivant est exposé continuellement à l'action de trois genres de stimulans ; 1°. à celle de l'impression faite sur nos sens ; 2°. à celle de l'exercice du corps et de l'esprit ; 3°. à celle des alimens dont nous usons.

L'air est un aliment.

Nota. Il est probable que Cullen a compris parmi les alimens l'air que nous inhalons, que nous respirons, et que nous avalons avec les alimens ; car il forme une grande partie de notre nourriture, lorsqu'il est introduit dans notre corps sous l'une de ces trois manières.

Ce régime consiste dans la non-impression des sens, le repos de corps et d'esprit, et la déité.

Le régime antiphlogistique consiste 1°. à éloigner les impressions faites sur les sens externes, ou à modérer leur activité ; 2°. à observer le plus grand repos du corps et de l'esprit ; 3°. à se priver d'alimens qui sti-

mulent les premières voies, et ensuite tous les organes.

Nota Il faut croire que tout ce qui est relatif à l'acte vénérien, est compris dans les impressions faites à l'organe du tact.

Abstinence des femmes.

Cette dernière sorte de stimulus est des plus actives dans ses effets.

Règles suivant lesquelles ce régime doit être dirigé.

PREMIÈRE RÈGLE.

Il faut éviter toutes les impressions qui agissent sur les sens externes, parce qu'elles stimulent le système nerveux et musculaire, sur-tout celles dont l'action est vive et constante; celles qui occasionnent de la douleur et du mésaise.

Nota. Il est cependant certain que les impressions de la musique, calment et soulagent dans les maladies aiguës, et même dans les maladies chroniques dont la mélancolie est un symptôme.

La musique doit être exceptée.

L'on doit sur-tout préserver les malades des impressions de la chaleur externe: l'air de leurs appartemens doit être renouvelé et tempéré pendant le chaud de l'accès: dans les maladies aiguës, on doit diminuer pour lors

Éviter la chaleur, excepté pour faire suer.

leurs ouvertures. Toute agitation interne, propre à donner de la chaleur, est nuisible. Néanmoins lorsqu'il sera utile de provoquer la sueur, ou d'exciter une révulsion, ou de lâcher par le moyen de la chaleur, il faudra employer les moyens propres à l'augmenter.

Deuxième règle.

Le mouvement est un stimulus, même la parole.

Tout mouvement du corps est nuisible, de même que les positions du corps qui exigent la contraction des muscles. L'on ordonnera le silence, parce que la parole accélère la respiration.

Tout mouvement du corps stimule plus ou moins en raison de la faiblesse.

Troisième règle.

Éviter les passions et tout ce qui exalte l'imagination.

L'exercice des facultés de l'ame est un stimulus pour le corps. On doit éviter tout ce qui excite l'imagination, ou quelque passion vive.

Les impressions morales de toute espèce sont dangereuses, excepté dans le cas de délire; car pour lors en présentant au malade des objets auxquels il est habitué, on peut intervertir l'ordre irrégulier de ses idées.

Quatrième règle.

Les alimens dans l'estomac des malades, même les plus doux, sont un stimulus pour le systême : il faut les retrancher dans les maladies aiguës pendant quelque temps, autant qu'il est possible. L'abstinence totale est même nécessaire : la diète doit être plus végétale qu'animale.

La diète.

Il faut s'abstenir des boissons aromatiques, spiritueuses, fermentées.

Nota. Les Français supportent facilement la diète dans leurs maladies aiguës : il n'y a que la classe du peuple qui demande à manger pendant la fièvre ; il a quelquefois une véritable faim, à laquelle le médecin doit avoir égard, à cause de l'habitude.

Permettre les alimens au peuple à cause de l'habitude.

Il faut aussi appaiser la soif autant qu'il est possible.

Cinquième regle.

Les alimens et les sucs digestifs corrompus dans l'estomac, sont une cause fréquente de stimulus : ils faut les détruire par le vomissement, les délayans, et les acides.

Nettoyer les premières voies par les délayans les acides, les émétiques, les lavemens.

Les matières retenues trop long-temps dans les intestins, sont encore une source de stimulus : on y remédie par les lavemens laxatifs.

L'augmentation de la circulation et de la chaleur, la suppression des excrétions, et leur retenue dans le torrent de la circulation, produisent bientôt une acrimonie générale dans les fluides : on la prévient ou on la dissipe par une boisson copieuse de liqueurs antiseptiques.

Boisson copieuse pour laver le sang.

Nota. Il faut ajouter les boissons minoratives aux lavemens laxatifs.

Nota. M. Bosquillon observe très-sagement que les émétiques font une partie du régime antiphlogistique, et que les sucs corrompus dans les premières voies, augmentent l'acrimonie des fluides en entrant dans le systême sanguin.

Sixième règle.

L'air froid dans les maladies aiguës.

On doit employer les remèdes sédatifs, afin de diminuer l'action augmentée dans tout le corps, et sur-tout dans le systême sanguin; tel que le froid. L'expérience a appris combien l'air froid est salutaire dans la petite vérole, et les fièvres continues : il modère puissamment la réaction des vaisseaux capillaires sanguins.

Les boissons acides.

La seconde espèce de remèdes sédatifs, sont les acides minéraux et végétaux suffisamment

étendues dans les boissons aqueuses. Les acides végétaux sont préférables à l'acide vitriolique.

Les sels neutres formés des acides vitriolique, nitreux ou végétal, unis avec les alcalis fixes ou volatils, ont la même vertu, quoique tous ces sels aient la propriété rafraîchissante. Cullen donne la préférence au nitre, *sans en donner la raison.*

Les sels neutres, le nitre sur-tout.

Le froid que ces sels engendrent pendant leur dissolution, ne peut point être la cause de leur vertu rafraîchissante, puisqu'on ne les donne qu'après leur dissolution. CULLEN.

SEPTIÈME RÈGLE.

Les sels métalliques, le sucre de Saturne, etc., sont dangereux.

Sels métalliques dangereux.

HUITIÈME RÈGLE.

La saignée doit être plus ou moins répétée, suivant la violence de la fièvre, la diathèse inflammatoire, et la gravité des autres symptômes.

Saignées répétées.

Nota. Cullen observe très-judicieusement, qu'il faut éviter la saignée dans le synochus, quoique la diathèse inflammatoire se manifeste, à cause de l'état de faiblesse qui doit en résulter : on doit s'en

abstenir, par la même raison, dans certaines époques inflammatoires de la phthisie.

Cullen veut que l'on fasse de larges ouvertures lorsqu'on saigne, et que les malades soient couchés. Il a raison.

Neuvième règle.

Purgatifs utiles, quelquefois nuisibles.

Les purgatifs diminuent la pléthore abdominale ; ils dégorgent sur-tout les intestins ; ils conviennent par cette raison jusqu'à un certain point pour détruire la diathèse inflammatoire ; ils sont nuisibles dans le cas de faiblesse.

Ils ne produisent point un aussi grand vide dans le système sanguin, que la saignée.

L'usage des laxatifs est utile pour évacuer les matières grossières qui séjournent dans le canal alimentaire, ainsi que les sucs corrompus qui y croupissent.

Dixième Régle.

Autre Indication.

Il faut détruire le spasme des petits vaisseaux, qui existe toujours pendant la fièvre, par des moyens internes ou externes.

Moyens internes. Les délayans, les sels neutres, les sudorifiques, les émétiques.

1°. On introduira de l'eau, sous toutes les formes, dans le corps du malade, en boisson, en lavemens, etc.; car toute l'eau qui circule dans nos vaisseaux, est passée en dehors par les conduits excrétoires; elle peut, par cette raison, arriver jusqu'aux capillaires cutanés, les relâcher et détruire leur spasme.

Boissons copieuses pour guérir la fièvre.

Les médecins espagnols et italiens, pratiquent une méthode qu'ils appellent *dieta-aquea*, qui leur réussit dans les fièvres aiguës. Ils donnent pour toute boisson et nourriture au malade, six ou huit livres d'eau froide ou tiède, par jour, dont ils font continuer l'usage à la même dose, pendant plusieurs jours de suite.

2°. Les sels neutres déterminent la circulation vers la surface du corps: donnés à une certaine dose, ils y produisent de la chaleur, peu de temps après qu'ils sont dans l'estomac. Par ce moyen on obtient facilement la sueur.

Les sels neutres, l'eau froide, introduits dans l'estomac, produisent la sueur, quoiqu'ils rafraîchissent.

Eau froide, sels neutres sudorifiques.

3°. Les sudorifiques.

Les fièvres continues, les inflammatoires, guérissent quelquefois par des sueurs spon-

Sueurs utiles ou nuisibles.

tanées, ou excitées par l'art. D'autrefois l'une et l'autre espèce de sueur aggravent la maladie. C'est au médecin clinique à distinguer les différens cas, où il convient de favoriser cette excrétion.

Ne point la provoquer par les stimulans âcres.

Il ne faut jamais la provoquer par les stimulans âcres irritans, ni lorsque la diathèse inflammatoire est portée à un point extrême.

L'on doit employer très-peu de chaleur externe pour faire suer.

Exciter la sueur pendant 12 heures, et sur-tout dans les extrémités inférieures.

Il faut entretenir la sueur au moins douze heures : le malade ne doit point dormir pendant sa durée ; elle doit être générale. On doit, surtout, l'exciter dans les extrémités inférieures.

Il est dangereux de l'arrêter subitement, en exposant au froid quelques parties du corps.

Les fomentations, les bains de jambes.

Les bains, les fomentations, les bains des jambes, les boissons tièdes, émollientes, légèrement aromatisées, ou chargées de quelques cueillerées de vin, ou en dissolvant quelque petite dose d'un sel neutre, sont propres à exciter la sueur.

Les boissons sont propres à exciter la sueur.

Opium, tartre stibié.

Enfin, l'auteur conseille une forte dose d'opium, jointe à un sel neutre, ou à un émétique.

L'eau froide, à haute dose, est sudorifique dans certains cas, suivant le précepte de Celse, lib. III. cap. VII. IX.

4°. Les émétiques.

Émétiques. Leurs effets.

Ils évacuent l'estomac, les intestins; ils secouent les viscères abdominaux, ceux du thorax; ils accélèrent la circulation dans les uns et les autres; ils excitent les sécrétions abdominales, thoraciques, intestinales, etc.

On donne la préférence aux émétiques antimoniaux.

Les émétiques excitent la sueur, détruisent le spasme et l'atonie des vaisseaux cutanés. Ce n'est point par la commotion qu'ils occasionnent dans la machine qu'ils produisent ces derniers effets, c'est par la manière particulière dont ils agissent sur les fibres de l'estomac, lesquels raniment ensuite les petites artères de la surface, et forcent le sang à s'y porter.

La manière de les prescrire.

On donne les émétiques à haute dose pour procurer un vomissement copieux; on les donne à très-petite dose pour produire du mésaise, des nausées, ou quelque peu de vomissement.

Il est utile dans les maladies contagieuses, donné à haute dose, lorsque les miasmes sont encore dans l'estomac; il est dangereux en ce qu'il peut produire une grande faiblesse par les grands efforts qu'il occasionne.

Il épuise moins, donné à petite dose; il

excite la sueur, il détruit le spasme, et fait aller quelquefois à la selle.

Nota. Il excite aussi la sueur donnée à haute dose.

On n'emploie que l'ipécacuanha et le tartre stibié.

On n'emploie aujourd'hui que l'ipécacuanha et les préparations d'antimoine. Le premier agite moins le système; on n'est point le maître, en le donnant, de n'exciter que la nausée; il fait vomir : c'est ce qui fait donner la préférence au tartre stibié. Les préparations antimoniales se réduisent à deux espèces; dans l'une la partie réguline n'est point entièrement saturée : elle l'est dans l'autre.

Le tartre stibié est plus sûr dans sa manière d'agir, que la poudre de James, ou la poudre du dispensaire d'Edimbourg.

Nota. Dehaen n'a point connu la vertu sudorifique et antispasmodique des émétiques.

Des Antispasmodiques.

Antispasmodiques, leur usage dans les maladies aiguës.

Les antispasmodiques ont été employés, suivant Cullen, pour la guérison des fièvres continues, l'opium, le camphra, le musc, etc., néanmoins il n'ose prononcer dans quels cas ils conviennent.

Nota. Il paraît que cet auteur n'en adopte point l'usage.

Des moyens externes propres à dissiper le spasme des vaisseaux cutanés.

Les vésicatoires et les bains chauds.

La petite quantité de cantharides qui entrent dans la masse du sang, ne peut point dissoudre l'épaississement inflammatoire, lorsqu'il existe, ni augmenter sa tendance à la putréfaction.

Les vésicatoires, les bains chauds.

Les cantharides diminuent le spasme des capillaires du voisinage où elles sont placées par l'évacuation qui en est la suite ; elles sont utiles dans les maladies inflammatoires, etc.

Les sinapismes sont aussi antispasmodiques

Des bains chauds.

L'auteur les croit utiles d'après l'autorité des anciens ; il donne la préférence aux fomentations émollientes. M. Bosquillon remarque que les linges mouillés, avec l'eau chaude ou tiède, et renouvelés lorsqu'ils sont secs, suffisent. Il a raison.

Moyens pour remédier à la faiblesse.

La contagion est une cause puissante de

faiblesse, comme puissance sédative; comme ferment, elle accélère la putréfaction.

Moyens contre la puissance sédative.

Le froid, l'eau froide.

Le froid appliqué extérieurement, l'air froid, l'eau froide.

On lavait le corps des malades, avec de l'eau froide, dans une épidémie à Breslau.

Les boissons froides sont toniques par l'action du froid sur l'estomac.

Le fer, le cuivre, l'alun, etc., toniques : ces remèdes sont néanmoins peu employés dans les fièvres.

Toniques végétaux.

Le quinquina.

Toniques végétaux.

Le quinquina: il agit sur l'estomac et sur le système plus que sur les fluides; il est utile dans la gangrene, les fièvres intermittentes; contre la dissolution purulente dans la pulmonie, dans les fièvres malignes accompagnées de faiblesse; il est nuisible lorsque la diathèse inflammatoire existe; utile sur la fin des fièvres continues, lorsque la faiblesse paraît.

Il faut le donner à haute dose.

Les amers unis aux astringens, aux aromatiques et aux narcotiques, peuvent remplacer le quinquina.

Les amers, les astringens, sont toniques.

Les stimulans directs sont le vin, le contrayerva, la serpentaire, le camphre, le musc,

l'opium, l'alcali volatil, l'huile animale de Dippel.

Les aromatiques, le contrayerva, la serpentaire, le vin, etc.

Moyens contre la putréfaction des fluides.

Evacuer les matières putrides des première et deuxième voies, par les laxatifs, les émétiques, les délayans.

Antiputrides, les émétiques, les évacuans, les délayans.

Les corriger par les acides végétaux, les mucilagineux.

Les acides végétaux, etc.

Corriger, changer l'air de la chambre des malades; les transporter, s'il est possible, dans un nouvel air.

Changer souvent le malade de couvertures, de linge, etc.

Enlever avec soin des environs du malade, les matières excrémentielles.

Le nourrir de décoctions végétales, ou de celles de viandes blanches.

Les toniques, dont les principaux sont le froid et l'écorce du Pérou, sont anti-putrides, en ce qu'ils soutiennent les excrétions, lorsqu'ils sont administrés dans les cas d'atonie.

Tableau abrégé de la cure des fièvres continues, et du régime anti-phlogistique.

Abrégé de la méthode curative des fièvres continues.

1°. Diminuer la réaction du cœur et des artères,

En évitant ou modérant l'action faite sur les sens,

En éteignant ou diminuant la chaleur interne et externe,

En supprimant l'exercice du corps et de l'esprit,

En supprimant les alimens,

En diminuant les irritations particulières, la soif,

En évacuant les humeurs corrompues du canal alimentaire,

En détruisant la constipation,

L'acrimonie générale des fluides,

Par les remèdes sédatifs, le froid, les acides végétaux, les sels neutres,

En diminuant la tension du systême artériel par la saignée, les purgatifs;

En diminuant le spasme des vaisseaux cutanés, par les délayans, les sels neutres, les sudorifiques, les émétiques, les antispasmodiques;

Par les vésicatoires, les bains chauds.

On dissipe la faiblesse, on la prévient; par les toniques, le froid, l'écorce du Pérou.

Les stimulans, les aromatiques, le vin.

On diminue la putréfaction;

En corrigeant l'air qui entoure le malade, en le transportant dans un air salubre ;

En changeant souvent sa couche.

En éloignant de lui promptement toutes les matières excrémentielles.

Par les boissons végétales, ou les décoctions légères, ou de viande blanche par l'usage du petit-lait,

En évacuant les humeurs putrides des permières et secondes voies;

En soutenant la transpiration et le cours des urines par des boissons copieuses, par les sels neutres.

On corrige la putréfaction par les délayans, les anti-septiques,

En soutenant le ton des vaisseaux par les toniques.

Régime antiphlogistique modifié relativement à la pulmonie.

Modification du régime antiphlogistique dans la cure de la pulmonie.

Les modifications relatives à la cure de la phthisie, concernent 1°. l'exercice des sens, 2°. le mouvement et la situation du corps, 3°. l'état des premières voies, 4°. La diathèse inflammatoire, 5°. l'état de putréfac-

tion, de suppuration, de colliquation des humeurs.

Dissipation, gaîté.

1°. Les pulmoniques sont tristes et mélancoliques : il faut les égayer par toutes sortes de moyens. L'exercice modéré et agréable des sens, est pour eux un remède préservatif et curatif très-efficace.

Gestation, voyages, etc.

2°. La gymnastique médicale est aussi pour les malades d'une grande ressource, sur-tout la gestation. Le fruit qu'ils retirent des voyages de terre et de mer, prouve cette grande vérité. Il faut néanmoins proportionner l'exercice qu'on leur fait prendre, à l'état de leurs forces, au degré de leur maladie, à la saison, au climat. Il y a aussi du choix pour les heures de la journée auxquelles on doit leur permettre de se promener à pied, à cheval, en voiture, ou sur l'eau.

L'inaction et le repos continuel, sont contraires à la phthisie chronique.

Règles gymnastiqués de Bennet.

Bennet veut que tous les exercices soient légers, sur-tout pour les tempéramens sensibles et délicats : il préfère le mouvement des extrémités inférieures à celui des bras. Il ne permet ces derniers, que lorsqu'il est nécessaire de donner du jeu aux poumons.

Les règles qu'il propose pour la position du corps, pour prendre du sommeil ou du

repos, me paraissent être plutôt le fruit de la réflexion du cabinet, que fondées sur l'observation auprès des malades. Ces derniers, conduits par l'instinct, ou instruits par l'expérience, savent se choisir la position qui leur convient le mieux, sans avoir besoin de guide. Les uns préfèrent d'être couchés sur le dos, d'autres sur l'un des côtés. Le plus grand nombre néanmoins ne peut rester long-temps couché sur le côté gauche. L'expérience journalière nous apprend qu'il n'y a point de règle certaine sur ce point.

Manière d'être couché.

L'administration des émétiques et des purgatifs, demande beaucoup de prudence. Les premiers sont nécessaires dans les commencemens de la maladie, lorsque l'estomac a besoin d'être évacué, il faut cependant prendre garde à l'engorgement inflammatoire des poumons : ils sont utiles aussi vers la fin, pour faciliter l'expectoration, lorsque les crachats sont gluans et abondans, et que les poumons sont dans l'atonie. Il faut les donner à petite dose dans ce dernier cas.

Les purgatifs peuvent aussi être utiles dans les premiers temps, afin de nettoyer le canal alimentaire : ils diminuent la masse des humeurs séreuses, qui commencent à être surchargées de parties acrimonieuses. Morton

L'ipécacuanha mérite la préférence dans ce dernier période

conseille d'être fort réservé sur leur usage. Bennet veut que l'on donne des minoratifs combinés avec les anti-putrides et les cordiaux, et qu'on les prenne en se couchant. Lorsque la pulmonie est avancée, ils sont nuisibles, ils accélèrent la putréfaction ainsi que le dévoiement colliquatif.

Diathèse inflammatoire, la saignée, les délayans, les mucilagineux, etc.

La diathèse inflammatoire exige les saignées, les délayans, les mucilagineux à l'extérieur et à l'intérieur, les acides, les sels neutres comme sédatifs. Ces mêmes remèdes conviennent aux pulmoniques, lorsque cette diathèse existe chez eux. Il faut néanmoins modifier ce traitement suivant les circonstances. Il est des cas où il faut avoir recours à la saignée, il en est d'autres où elle est nuisible, ainsi que je l'ai déjà observé. Il en est de même des autres remèdes; il faut les associer quelquefois avec des spiritueux, avec des toniques, etc.

On remédie à la suppuration, à la putréfaction et à la colliquation, par les toniques, les astringens, le petit-lait, l'eau de poulet, les bouillons de tortue, etc., les cordiaux, etc.; mais ils sont presque toujours sans effet à cette époque : le malade est perdu.

Cas d'inflammation des poumons et de diathèse inflammatoire.

Il faut y avoir recours dans tous les cas, lorsqu'il y a crachement de sang avec plé-

thore, lorsqu'il y a quelqu'évacuation sanguine supprimée, *v.g.*, les règles. Elle est au contraire très-nuisible sur la fin de la maladie; parce que pour lors les règles sont arrêtées par inanition; et quoique les crachats soient rouges ou rouilles, il n'y a chez la malade ni pléthore locale, ni générale. Enfin autant la saignée est salutaire dans les commencemens, autant elle est nuisible vers la fin de la pulmonie.

N°. 4.

Traitement inflammatoire.

Toutes les fois que l'état inflammatoire se déclare dans le cours d'une pulmonie quelconque, à quelle époque qu'il arrive, il faut le traiter de la même manière; c'est-à dire, par la méthode antiphlogistique, plus ou moins modifiée.

Méthode antiphlogistique. Utile dans les cas inflammatoires.

Les inflammations chroniques du poumon, la diathèse inflammatoire, exigent pareillement les mêmes remèdes, à quelques variations près.

L'inflammation péripneumonique de Morton, ne supporte point néanmoins la saignée, quoi qu'en dise ce médecin respectable: elle abrège les jours du malade.

Saignée nuisible dans le cas indiqué par Morton, à la fin de la phthisie.

Baume et thérébentinacées nuisibles dans les cas inflammatoires, utiles dans la période colliquative.

Nota. Les baumes et les thérébentinacées sont nuisibles dans tous les cas inflammatoires : ils peuvent être utiles dans la période colliquative, comme antiseptiques et comme stimulans, ainsi que je l'ai déjà fait connaître : ils sont néanmoins peu utiles, parce qu'ils sont peu solubles par les liqueurs animales.

N°. 5.

Mucilagineux, *mucilaginosa*.

Mucilagineux, vegétaux et animaux.

Les mucilagineux sont tirés du règne végétal, ou du règne animal. On les emploie intérieurement ou extérieurement, sous différentes formes. Je vais les considérer, relativement à la pulmonie, 1°. comme alimens, 2°. comme médicamens.

Alimens mucilagineux, végétaux solides.

Les alimens mucilagineux, végétaux, sont solides ou liquides. On compte parmi les premiers, 1°. les farineux, tels que les graminées *cerealia* ; 2°. les plantes légumineuses ; 3°. les plantes potagères, les racines, etc. ; 4°. les fruits de toute espèce qui contiennent une partie sucrée, farineuse, huileuse.

Liquides.

Les mucilagineux liquides sont, 1°. les délayans ; l'eau est le plus abondant. Toute espèce d'eau nourrit un peu, 2°. l'air, il fait une partie de notre substance ; 3°. le vin,

la bierre; 4°. les huiles douces tirées par expression; 5°. les sucs aqueux.

Presque tous les alimens tirés du règne animal, sont solides. Voici les classes qui les fournissent. 1°. Les quadrupèdes. 2°. Nous tirons d'eux en même temps les laitages, le petit-lait. 3°. Les oiseaux. 4°. Les amphibies. 5°. Les poissons, 6°. leur huile. 7°. Les insectes, *v.g.*, les écrévisses. 8°. Les vers, *v.g.*, les huitres.

Espèces tirées du règne animal.

Les alimens tirés de ces deux règnes, servent de nourriture à l'homme en santé. Il n'en est pas de même des pulmoniques; il y a beaucoup de choix à faire pour les nourrir, 1°. relativement à l'idiosyncrasie de l'individu, 2°. à l'habitude, 3°. à l'espèce de pulmonie, 4°. à ses degrés, 5°. au climat et à la saison.

Choix des alimens pour les pulmoniques.

Les laitages, comme alimens, par exemple, ne conviennent point à toutes les pulmonies. Ils ne s'accordent point avec la fièvre qui accompagne cette maladie, ni aux certaines idiosyncrasies. Le régime végétal est plus souvent utile que les laitages; il y a cependant des malades qui ne peuvent supporter les mucilagineux végetaux, ni les farineux qui leur seraient très-salutaires.

Laitages nuisibles.

Les jeunes animaux mucilagineux, boullis ou rotis, les bouillons, les tisanes, préparés

Usage des viandes blanches.

avec leurs viandes, sont en général très-salutaires aux phthisiques ; il faut qu'ils y renoncent quelquefois, à cause du délabrement de leur estomac, ou de l'atonie des organes destinés à l'hématose.

Leur choix. Les poissons légers et à écailles, les écrévisses, les huitres réussissent chez quelques malades, tandis qu'ils sont nuisibles à d'autres.

La viande, les décoctions des cochons de lait recommandées par Morton dans cette maladie, sont proscrites par les médecins français, sans raison.

Sanctorius assure que le mouton se digère facilement; Lorry, son commentateur, est du même avis : il dit que cette viande est sapide et stimulante, et qu'elle aide la digestion. Ils ont raison tous les deux. Lorry assure mal-à-propos qu'elle ne peut point suffire pour nous nourrir : il ignorait sans doute que le mouton est la nourriture ordinaire et presque unique de nos provinces méridionales. Cette nourriture convient beaucoup aux pulmoniques.

Je reviens aux poissons : leur usage fournit beaucoup de substance nourricière. On croit même avoir observé que les peuples de nos côtes maritimes, qui en font leur principale

nourriture, multiplient beaucoup. Il en est très-peu qui conviennent aux pulmoniques.

Il y a encore du choix dans la préparation des alimens, dans l'ordre de les prendre, dans la quantité qu'il faut les permettre à chaque repas à ces malades.

Choix dans la préparation des alimens.

Les organes des pulmoniques ont perdu leur équilibre, leur consensus. La plupart sont dans l'atonie, d'autres sont dans un état inflammatoire. L'assimilation se fait mal chez eux. Il faut, par cette raison, choisir ceux qui se dissolvent le plus facilement. L'art du cuisinier doit venir au secours de la nature. On doit leur donner peu d'alimens le soir, parce que pour lors les premières digestions sont imparfaites, les secondes coctions et les excrétions se font encore plus mal pendant le sommeil. Bennet à donné de bons préceptes sur cette partie de la diététique.

Choix des heures des repas.

On remédie à ce désordre par le choix des mucilagineux végétaux et animaux, en stimulant le systême nerveux et musculaire, par un exercice modéré, par les voyages, par les agrémens de la société. Les alimens peuvent devenir des remèdes salutaires. *Medicamentum in alimento* : personne n'ignore cette vérité.

Tous les malades ne supporteraient point

Peu de malades soutiennent la diète blanche.

une diète entièrement végétale, sur-tout parmi les peuples de l'Europe, habitués dès l'enfance à se nourrir en partie de viande.

Il en est très-peu qui supportent la diète blanche. Il faut nécessairement de la viande une fois le jour, aux habitans de nos villes.

Usage du vin et de la bierre.

Il y en a d'autres qui ne sauraient se priver de vin, d'autres de café; on fait couper ce dernier avec du lait, le vin avec de l'eau, ou on lui substitue l'usage de la bierre. Il faut que le médecin cède, dans tous ces cas, à l'habitude. Il doit ordonner un régime mixte, et choisir en même temps un des alimens ci-dessus, le plus convenable à l'état du malade; qu'il lui fera prendre comme remède, *v. g.*, du lait d'ânesse, etc., du petit-lait, des bouillons de tortue, de grenouilles, de collet de mouton, de poulet: du salep, du sagou des gruaux, de la fécule de pomme de terre, etc.

Farineux non fermentés utiles.

Nota. On a agité si les farineux non fermentés étaient salutaires aux pulmoniques: l'expérience décide en leur faveur.

Les habitans des campagnes des pays méridionaux, vivent en partie de bouillies d'avoine, de millet, de sarrazin, de seigle, de froment, non fermentées; ils en donnent avec

succès à leurs enfans, peu de jours après leur naissance. Ce fait que l'on ne doit point révoquer en doute, autorise à conseiller la même nourriture, au moins une fois le jour à ceux qui deviennent phthisiques parmi eux.

Végétaux mucilagineux.

Outre les alimens dont nous nous nourrissons, l'art de guérir emploie une classe de plantes mucilagineuses comme remèdes, *v. g.*, les mauves, la racine de guimauve, la graine de lin, de pavot, les figues, les dattes, les raisins secs, les amendes, etc.: Elles sont très-utiles dans le traitement de cette maladie; et conviennent dans beaucoup de cas.

Les alimens et les remèdes ci-dessus, sont employés à l'intérieur et à l'extérieur, sous différentes formes; 1°. comme alimens on les donne bouillis ou rôtis; 2°. leurs décoctions en bouillons, en tisanes, en gelées; 3°. on en extrait les sucs au bain-marie, ou par une simple infusion; 4°. on les allie avec le sucre; on en fait des syrops, des pâtes, des confitures liquides, etc.

On les applique extérieurement en bains, en fomentations, en cataplasmes; on les donne en lavemens.

Observation de Sydenham.

Sydenham conseille les laitages dans le dernier degré de la pulmonie, comme palliatif;

il témoigne en même-temps son peu de confiance dans ce remède, à cette époque. Il est surprenant qu'un observateur aussi exact n'ait point vu qu'ils étaient nuisibles pour lors, ainsi que lorsqu'il y a de la fièvre ou de l'atonie.

N°. 6.

Des amers en général.

Leurs espèces.

On distingue parmi les amers, les amers aromatiques, les amers salins, et les amers purs, c'est-à-dire, qui n'ont d'autre saveur que l'amerture.

Les amers sont les vrais toniques. Cullen.

Les amers sont les seuls vrais toniques; ils augmentent l'appétit et facilitent les digestions, en donnant du ton aux fibres musculaires de l'estomac.

Leurs vertus.

Ils ont la puissance de dissoudre les fluides animaux visqueux, tels que le mucus et les glaires de l'estomac.

En ranimant les fibres musculaires de ce viscère, ils agissent par sympathie sur tout le systême musculaire.

Ils agissent peu sur les fluides par leur action chimique, et par leur vertu tonique: ils sont peu propres à dissiper les obstructions des viscères abdominaux.

La diathèse hydropique dépend souvent du relâchement des vaisseaux exhalans. Les amers leur redonnent du ton : ils peuvent, par cette raison, prévenir et guérir l'hydropisie: ils ne sont diurétiques que dans ce seul cas : ils augmentent le cours des urines, en déterminant une grande absorption.

Leur vertu tonique les rend fébrifuges par excellence : leur combinaison avec les astringens, augmente leur vertu fébrifuge.

Ils sont utiles dans les fièvres continues, lorsque la putridité et la faiblesse dominent: ils sont nuisibles, lorsque la diathèse inflammatoire existe.

Nuisibles, lorsque la diathèse inflammatoire existe.

Ils deviennent sudorifiques, lorsqu'on en use, délayés dans une grande étendue de lavage très-chaud, et que la personne demeure bien couverte dans son lit.

Ils sont laxatifs : ils ne sont point emménagogues : ils sont néanmoins utiles, comme toniques, dans la chlorose.

Ils ne sont point vermifuges : ils sont antiseptiques.

Ils guérissent la goutte; mais le remède est dangereux. On meurt peu d'années après d'apoplexie ou d'hydropisie.

Ils ont réussi quelquefois contre la gravelle.

Ils ne dissolvent point le sang coagulé, parce qu'ils n'agissent point sur les fluides.

Ils ont plus de vertu en substance, que de toute autre manière. Les extraits préparés avec l'esprit-de-vin, sont préférables aux extraits aqueux. L'extrait tiré des teintures à l'eau-de-vie, est le plus avantageux.

Leur mélange.

Nota. On les mêle avec succès, 1°. avec les purgatifs; 2°. avec les appéritifs; 3°. avec les astringens; 4°. avec les diurétiques.

Utiles dans les pulmonies pituiteuses, avec atonie de l'estomac.

Stoll, Cartheuser, etc., ont employé avec succès les amers dans les pulmonies stomachiques, pituiteuses et dans toutes les espèces du genre mou.

Le treſle des marais, menianthes; trifolium fibrinum.

Cette plante est très-amère; elle jouit par cette raison de toutes les propriétés des amers purs. Cullen vante beaucoup ses vertus.

Il conserve toute son efficacité, quoique sec: donné en infusion, il agit principalement sur l'estomac: il est utile contre les maladies dartreuses, cancéreuses, et autres vices chroniques cutanés, suivant Cullen.

La gentiane, gentiana.

On en distingue de plusieurs espèces; celles à fleurs rouges ou à fleurs jaunes, sont les plus employées. C'est un amer très-pur : on le prépare sous forme d'extrait.

Sa vertu fébrifuge est inférieure à celle du kina.

La petite centaurée, centaurium minu.

Elle a les mêmes propriétés que la gentiane, et les autres amers ci-dessus.

Simarouba.

Cullen place cette plante parmi les amers purs; il ne lui attribue aucune vertu anti-dysentérique, d'après les expériences qu'il en a faites dans cette maladie. L'infusion de fleurs de camomille lui a mieux réussi. Cullen.

Chomel assure que le simarouba est stomachique, astringent, et légèrement purgatif. Chomel.

On donne l'écorce de cette plante en poudre, à la dose de douze ou quinze grains, ou en décoction, à la dose de deux gros, bouillie dans trois demi-septiers d'eau, réduits à chopine, dont on prend trois verres par jour, contre les diarrhées chroniques.

Ce remède est nuisible dans les dysenteries inflammatoires, ou lorsqu'il y a fièvre et douleur d'entrailles; il est inutile contre la diarrhée colliquative des phthisiques.

Lupulus, le houblon.

On emploie ses fleurs dans la bierre: c'est un amer agréable et léger.

La fève de St.-Ignace, faba Sti. Ignatii.

Faba Sancti Ignatii, nuisible.

C'est le plus fort de tous les amers: elle joint une vertu narcotique: à cette première elle est mise à cause de cette vertu sédative, dans la classe des poissons stupéfacians: elle serait nuisible dans la pulmonie.

La fumeterre, fumaria.

Cullen.

Utile dans les maladies cutanées, sous forme d'extrait, ou sous celle de suc, à la dose deux onces deux fois par jour; elle peut être utile dans certains périodes de la pulmonie.

Columbo.

La racine de Columbo.

C'est une racine que Cullen place parmi les amers; elle n'est utile, selon lui, que dans la dispepsie.

La chamomille, chamœmelum.

On doit préférer celle à fleurs doubles, dite chamomille romaine : on n'emploie que les fleurs : elle est fébrifuge, stomachique.

Les fleurs données depuis demi-gros jusqu'à un gros, deviennent laxatives ; elles sont utiles dans les coliques venteuses et spasmodiques.

Tanacetum, la tanaisie ; l'absynthe, absynthium.

On donne l'extrait de cette dernière et la teinture spiritueuse.

Nota. Cet auteur croit que tous les amers ont une vertu narcotique. Cullen.

Abrotonum, l'auronne ; scordium, la germandrée.

Ces plantes sont plus aromatiques qu'amères.

Aristoloche, aristolochia.

Elle est antiartritique.

La serpentaire de Virginie, serpentaria Virginiana.

La serpentaire de Virginie, *serpentaria Virginiana*; c'est une espèce d'aristoloche.

C'est un amer aromatique stimulant.

Elle est fébrifuge, unie au quinquina.

Elle est stimulante sous ce rapport; elle convient dans les fièvres malignes où l'atonie est extrême.

Cortex aurantiorum, l'écorce d'oranges.

C'est un amer aromatique; elle est stomachique; il faut la donner à haute dose.

Les feuilles d'oranger en infusion ont une faible vertu.

Arnica.

Cullen ne la connaît que par tradition.

Cascarilla.

Amer aromatique, tonique faible.

Quinquina.

Ses vertus, suivant Morton

Morton a beaucoup vanté les vertus du kina dans plusieurs espèces de pulmonie; il guérit selon lui, ou modère la fièvre remittente,

qui accompagne la suppuration; il arrête les progrès de la putréfaction purulente des humeurs: c'est sur-tout contre la pulmonie à la suite de l'hémoptysie qu'il réussit le mieux; il veut qu'on le donne à haute dose, de même que dans les fièvres intermittentes.

Presque tous les médecins modernes ont adopté son opinion, tous nous assurent qu'ils arrêtent les progrès du mal et même qu'ils le guérissent avec ce remède. Cullen est le seul dont les essais n'ont point répondu aux promesses de Morton: il a observé, au contraire, dans certaines circonstances, qu'il augmentait la diathèse inflammatoire, et qu'il enflammait les ulcères tuberculeux en état de suppuration; il avoue néanmoins qu'il a réussi à calmer la fièvre suppuratoire, mais elle est revenue avec la même force, au bout de quelques jours, et les malades sont morts. Voici cependant ce qu'il dit dans sa Matière médicale, tome II, des *toniques*, des *amers*, et en particulier de l'*écorce du Pérou:* « Je suis disposé à croire » que tous les symptômes de la phthisie pul- » monaire, peuvent se manifester, sans tu- » bercules, et dépendre des petites vomiques » qui se forment et se guérissent successive- » ment : le quinquina peut être utile alors ».

Son opinion adoptée par les modernes.

Cullen ne croit pas qu'il guérisse la fièvre remittente, phthisique, il augmente la diathèse inflammatoire.

Pringle a donné le quinquina avec succès aux pulmoniques.

Pringle a donné avec succès du kina à des pulmoniques dans la vue d'arrêter la putridité purulente des humeurs.

Guérison de Vanswieten par le quinquina.

Vanswieten guérit une jeune personne du sexe avec le kina, laquelle avait la poitrine mal conformée; elle crachait du pus et avait la fièvre lente; la toux était fréquente; il y avait prostration de force, et maigreur considérable; c'était, ajoute-t-il, une phthisie commençante. Je remarquerai que les symptômes qu'il rapporte, n'appartiennent qu'à une pulmonie avancée. Il arait dû nous dire à quelle dose il donnait le kina. Je douterais de la vérité de la guérison, si l'auteur était moins respectable.

Phthisie guérie par Truka.

Trnka, dans son traité de la *Fièvre hectique*, rappporte une observation d'une phthisie muqueuse guérie par le kina.

Bennet ne parle point du quinquina.

Il est surprenant que Bennet, dans son *Theatrum tabidorum*, n'en ait point parlé dans la collection monstrueuse de drogues et de recettes qu'il a insérées à la fin de son ouvrage.

Mon opinion sur les vertus de ce remède.

Voici ce que l'expérience m'a appris sur les effets de ce remède : 1°. Il arrête les effets de la dissolution purulente des humeurs, qui est la suite de l'absorption du pus; il convient

sous ce rapport dans toutes les phthisies avancées, lorsque le malade crache le pus, et qu'il y a atonie dans les solides.

2°. Il faudrait s'en abstenir, ou le donner à petite dose, et combiné avec les acides ou les mucilagineux, dans une certaine quantité de lavage, si l'inflammation des poumons, était compliquée avec l'état suppuratoire, ce qui arrive quelquefois.

3°. Il ne m'a point paru aussi propre à calmer la fièvre lente amphimérine, ou s'il la modère, il ne la guérit jamais radicalement. Pour modérer la fièvre, il faut le donner à grande dose; pour lors il devient purgatif et fait beaucoup de mal.

4°. Il est toujours nuisible lorsque la diathèse inflammatoire existe, et elle existe souvent.

5°. Il est rare qu'on puisse l'employer dans les commencemens, excepté lorsque l'estomac digère mal par atonie.

6°. La périodicité de la fièvre amphimérine, n'est point une raison suffisante pour y avoir recours, suivant Tissot.

7°. Il est souvent nécessaire de le combiner avec les mucilagineux pour le faire réussir, avec les laitages, l'eau de poulet, le petit-lait, etc.

On l'associe quelquefois avec les bains

tièdes; Tissot, d'après Viridet, le conseille de même.

Erreur de Cullen sur les vomiques.

8°. Je ne puis être de l'avis de Cullen, lorsqu'il avance qu'il peut se former des vomiques sans tubercules. Il est possible qu'il se forme dans la substance du poumon, des collections de pus, qui ne proviennent point de tubercules, qui ont dégénéré en vomiques; mais il n'est pas moins certain que, lorsque j'ai trouvé de ces dernières, il y avait aussi des tubercules en quantité et dans tous les états. Je suis très-convaincu que l'on ne trouve jamais des vomiques seules, il y a toujours des tubercules entremêlés dans la substance pulmonaire.

Erreur de Dessault, médecin de Bordeaux.

9°. Dessault médecin de Bordeaux, a soutenu que le kina étoit contraire dans tous les périodes de la phthisie.

Observation de Stoll sur l'usage des amers, du quinquina.

10°. Les personnes qui ont la poitrine étroite, les épaules détachées, le col long, des couleurs vives, la fibre délicate, le système sensible et irritable; sont sujettes à des inflammations aiguës et chroniques du poumon; ces inflammations se terminent souvent par des crachats puriformes, sans être purulens. Les saignées répétées, le régime antiphlogistique, la diète végétale, les guérissent; au contraire, les toniques, le lichen islandicus, les balsamiques, le *quinquina*, l'équitation, sont mortels dans

cette espèce de phthisie. Stoll, *Ratio medendi.*

Le même auteur a vu la toux stomacale engorger les poumons, par ses secousses réitérées, et donner naissance à la phthisie pulmonaire : il guérissait l'une et l'autre, lorsqu'il attaquait à bonne heure la toux stomacale par les émétiques, les purgatifs et les amers. Lorsque le poumon était trop affecté, il était obligé d'employer le traitement pulmonaire, en même-temps que le traitement propre à l'estomac.

Vice de l'estomac, cause de phthisie, traité par les émétiques, par Stoll.

Nota. Quoique l'on trouve les amers ci-dessus, réunis dans une même classe, par leur vertu dominante, qui est l'amertume, il ne faut point se persuader qu'on peut les employer indistinctement, et les substituer les uns aux autres. Il y a certainement du choix à faire : ce choix est fondé, 1°. sur l'idiosyncrasie ; 2°. sur la constitution plus ou moins sensible, plus ou moins irritable ; 3°. sur la nature et le degré de la pulmonie ; 4°. sur la diathèse inflammatoire, l'inflammation du poumon aiguë ou chronique, s'il en existe ; 5°. sur le plus ou le moins d'atonie des organes de l'estomac, des poumons, de la fibre, du système lymphatique ; 6°. sur l'état plus ou moins acrimonieux, plus ou moins visqueux des humeurs lymphatiques.

Observation sur le choix des amers dans la phthisie.

Nota. L'utilité des amers est beaucoup moindre dans la pulmonie, que celle des antiscorbutiques.

Amers moins utiles que les antiscorbutiques dans la phthisie.

N°. 7.

Gymnastique médicale des pulmoniques.

Origine de la gymnastique.

La gymnastique est l'art d'exercer le corps; elle faisait chez les Grecs et les Romains, une partie de leurs institutions politiques.

Ses espèces.

Les anciens l'ont cultivée sous trois rapports; savoir, la gymnastique militaire, l'atlétique et la médicale. L'atlétique est oubliée depuis long-temps; la militaire a souffert beaucoup de changemens, sur-tout depuis l'invention des armes à feu.

La médicale est très-ancienne.

La gymnastique médicale a son origine dans la plus haute antiquité : Esculape paraît être le premier qui ait donné des règles pour conserver la santé par l'exercice : Hérodicus, dont Hypocrate avait été disciple, faisait un grand usage de l'exercice en traitant ses malades.

Cette pratique est trop essentielle à la conservation de la vie pour avoir été négligée; aussi a-t-elle été cultivée dans tous les siècles, sous différentes formes.

Exercices en usage parmi les nations européennes, modernes.

Voici quels sont les exercices en usage parmi nous; il y en a qui sont libres et volontaires, d'autres qui sont forcés : les uns sont doux, les autres violens; dans quelques-uns tout le corps est en mouvement, dans d'autres il n'y

a que certaines parties, d'autres enfin sont mixtes.

La danse, la promenade, l'exercice du cheval, la chasse, la navigation, les voyages par terre, l'usage du carrosse, des charrettes, l'escrime et l'escarpolette.

Les jeux d'exercice, tels que le billard, le volant, le ballon, les quilles, la paume, le mail, le palet. etc.

Les bras et les mains agissent seuls dans les arts mécaniques, et même dans l'exercice des beaux arts

La voix et les organes de la respiration, sont plus ou moins en mouvement dans le chant et la déclamation. Les joueurs de violon, et d'instrument à corde, ont les bras dans un mouvement continuel.

Les arts exercent différemment le corps.

Tous ces exercices sont forcés pour quiconque en fait un métier; ils sont libres pour tous ceux qui ne les pratiquent que pour leur plaisir.

Tous ces exercices sont forcés ou volontaires.

C'est en général par l'exercice que l'homme devient fort et vigoureux. Le membre le plus exercé est toujours le plus charnu et le plus fort.

Le principal et le plus efficace de tous les moyens pour se préserver de la pulmonie, consiste dans le choix des exercices habituels

Choix des exercices, moyen préservatif de la phthisie.

du corps, que l'on peut varier quelquefois par des lectures et des études agréab es.

Quiconque est ménacé de cette maladie doit se livrer à des travaux utiles ou agréables, suivant son goût; il doit en même-temps les proportionner à ses forces, à son tempérament, à son âge, au climat qu'il habite, aux alimens dont il se nourrit, à son sexe.

Bennet a donné des règles de gymnastique pour les pulmoniques.

Les règles que Bennet a prescrites aux pulmoniques pour les exercices qui leur sont nécessaires, peuvent donner des lumières pour établir la gymnastie prophilactique de la phthisie. Si le mouvement est essentiel aux pulmoniques, il est aussi nécessaire à ceux qui sont menacés de cette maladie.

Le traité de Jérôme Mercurial, sur la gymnastique en général, doit être connu des médecins.

Nota. Hieronimus-Mercurialis a donné un Traité sur la Gymnastique, très-bien fait, que les gens de l'art doivent consulter.

Les exercices des habitans des villes doivent différer de ceux des campagnes.

Nota. La gymnastique du peuple, des habitans des campagnes, ne peut pas être la même que celle des habitans des villes, ou de la classe efféminée, élevée dans le luxe et la mollesse. Il est très-important de consulter l'habitude dans le choix des exercices.

Nota. L'on soutient beaucoup plus long-temps les travaux que l'on fait en mesure. Les nègres de nos

Colonies travaillent en cadence : le travail en cadence est plus facile à supporter.

N°. 8.

Antiscorbutiques.

Les espèces de la classe des plantes siliqueuses, ont à peu-près les mêmes vertus médicales : elles ont une odeur piquante, qui est due à l'huile essentielle qu'elles contiennent. Cette huile pi quante et volatile, est répandue dans toute la plante.

Cullen. Les plantes siliqueuses antiscorbutiques.

Ces plantes écrasées et pilées, appliquées ensuite sur la peau, sont rubéfiantes ; elles excitent une inflammation, suivie de cloches, qui rendent de la sérosité, et qui suppurent ensuite.

Elles sont rubéfiantes à l'extérieur.

Prises intérieurement sous forme de suc, ou en salade, et même leur graine telle que celle de la moutarde, elles stimulent vivement l'estomac, et par sympathie, le systême nerveux.

Elles sont stimulantes prises intérieurement

Elles agissent quelquefois sur le systême sanguin, si on les donne à haute dose, et si on les continue un certain temps ; pour lors elles sont diurétiques, elles excitent la transpiration insensible.

Elles sont diurétiques.

Leur huile volatile est de nature acide ;

elle s'évapore facilement. Ces plantes sont antiscorbutiques. On mêle leur suc avec celui des plantes acides, *v. g.*, de l'oseille, des oranges, des citrons.

Le raifort sauvage est très-stimulant ; il est utile dans la paralysie, etc.

La racine de raifort sauvage est des plus âcres et des plus stimulantes : elle aide la digestion, de même que la moutarde.

Ces plantes stimulent le système nerveux.

Elle stimule le système nerveux, et est utile dans la paralysie infusée dans le vin : elle est aussi utile dans le rhumatisme chronique, et contre l'hydropisie.

La moutarde a la même propriété que le raifort contre ces maladies. On la donne suivant Cullen, à la dose de demi-once sans être écrasée, deux fois par jour.

Elles sont émétiques à haute dose.

Nota. Le raifort et la moutarde, donnés à haute dose, et infusés dans l'eau, deviennent émétiques.

Le suc de cresson, à haute dose, cause des érésipèles.

Nota. Le suc de cresson épuré, continué pendant quelque temps à la dose de deux ou trois onces chaque matin, produit fréquemment des inflammations érésipélateuses sur la peau.

Succès des antiscorbutiques dans la phthisie

Quand Morton, Chomel, Cartheuser, et autres médecins célèbres, ne nous auraient point certifié les succès des plantes antiscorbutiques dans la cure de la phthisie pulmonaire, je ne me croirais pas moins obligé

de rapporter mes observations sur leurs effets dans cette maladie.

Il est certain que la phthisie pulmonaire se termine quelquefois par une métastase heureuse sur la peau. Cette métastase s'opère tantôt par le seul mouvement critique de la nature ; d'autrefois elle est déterminée à cet effort salutaire, par les remèdes.

Ils guérissent cette maladie en produisant une éruption inflammatoire, cutanée, générale.

Cette crise arrive dans toutes les espèces de pulmonies, même après que la suppuration pulmonaire est commencée. Je puis certifier que j'ai été témoin plusieurs fois de pareilles guérisons. La peau du tronc s'enflamme comme dans l'érésipèle, ou les milliaires inflammatoires. L'inflammation se propage souvent jusques sur les extrémités. Cette éruption finit par des écailles ; il est rare que les boutons suppurent. Les symptômes pulmonaires diminuent en même temps que la desquamation s'opère : cette dernière dure plus ou moins long-temps.

L'on n'est point surpris de ce mouvement critique, lorsqu'on réfléchit sur l'influence réciproque des transpirations pulmonaire et cutanée.

Utiles dans toutes les espèces et tous les périodes de la phthisie.

D'un autre côté, nous savons que les antiscorbutiques agissent vivement sur les poumons et sur la peau, puisque leur usage

interne produit sur ce dernier organe des inflammations et des éruptions semblables aux métastases naturelles.

Ces faits fondés sur les connaissances anatomiques et physiologiques, confirmés par l'expérience, prouvent évidemment que les antiscorbutiques sont un remède très-efficace contre les diverses espèces de pulmonie.

Outre leur action sur les poumons et sur la peau, ils stimulent l'estomac et tout le systême ; ils poussent vers les urines. Sous tous ces rapports, ils sont utiles contre cette maladie, et ses différens degrés.

Ils aident l'expectoration des crachats visqueux ; ils diminuent l'atonie dans le dernier degré de la maladie.

N°. 9.

Mercure hydrargirus.

Cullen.

Cullen assure que le mercure natif, pris intérieurement, est sans action à l'égard du corps humain.

Mercure natif sans vertu dans le canal alimentaire.

On s'est persuadé faussement qu'il pouvait dissiper les constrictions spasmodiques du canal alimentaire, par son poids.

Le mercure altéré dans son état chimique, devient actif; il est pour lors un stimulant pour la fibre sensible et motrice du corps. Il porte son action principalement sur les conduits excréteurs; 1°. sur les conduits salivaires; 2°. sur le canal alimentaire; 3°. il est diurétique; 4°. il agit sur l'organe de la transpiration.

Le mercure préparé agit chimiquement, il porte sur les sécrétions; c'est le fondant le plus actif.

C'est l'apéritif et le désobstruant le plus universel.

Il ne produit aucun changement dans les fluides : introduit dans le corps à haute dose, il ne diminue point la consistance du sang.

Il n'agit point sur la masse des fluides par sa gravité spécifique; il les altère par son action chimique, cela est prouvé dans le scorbut; il agit néanmoins principalement sur les conduits excréteurs, et généralement sur tout le système nerveux et musculaire qu'il stimule très-vivement.

Il n'agit point sur les fluides par sa gravité.

Il a une propension particulière à se porter sur les glandes salivaires, même donné à très-petite dose.

Il agit plus particulièrement sur les glandes salivaires, même à petite dose.

Il guérit la maladie vénérienne en sollicitant toutes les sécrétions par son action chimique.

Tous les changemens que la chimie opère sur le mercure natif, se réduisent à quatre : 1°. en le réduisant en vapeurs; 2°. en le triturant avec des fluides visqueux; 3°. en le

Ses changemens chimiques se réduisent à quatre.

combinant avec des acides; 4°. en le faisant calciner.

Le mercure en vapeurs ne peut agir que d'une manière locale : il serait trop dangereux de l'appliquer sur tout le corps sous cette forme ; la calcination ne lui donne aucune vertu.

La trituration donne l'avantage de pouvoir introduire le mercure sous la forme de friction : il est essentiel que la trituration soit parfaite.

Les frictions mercurielles sont moins sujettes à purger que les préparations salines mercurielles, données intérieurement.

Ses différentes préparations et administrations.

La préparation la plus active est le sublimé corrosif; c'est une combinaison de l'acide muriatique avec le mercure; il demande beaucoup de prudence et d'expérience dans son administration.

Le mercure doux agit principalement comme purgatif sur les premières voies; on le croit fondant, purgatif, antivermineux.

Nota. Je l'ai vu donner la salivation après quelques jours d'usage, quoique donné à très-petite dose.

Nota. J'ai vu l'onguent citrin produire la salivation après dix ou douze frictions faites mal à propos.

Le sublimé corroſif, sous forme de syrop, est plus actif que l'onguent mercuriel; il guérit radicalement la maladie vénérienne, de même que les maladies cutanées chroniques: on doit néanmoins préparer les malades à son action par les délayans intérieurs et extérieurs.

Le sublimé est le plus actif et le plus efficace.

On doit commencer par les doses les plus petites. Le syrop se prend à la dose d'une ou deux cueillerées à bouche, étendues dans une pinte de boisson mucilagineuse, tels que de l'eau de veau, le lait, les décoctions de plantes mucilagineuses, les infusions de thé, de fleur de tilleul, etc.

On peut le dissoudre dans les mêmes boissons, à la dose d'un dixième, huitième, un quart de grain par pinte.

Il faut en suspendre l'usage, s'il irrite les premières voies, s'il donne des envies de vomir, etc.

Son administration est dangereuse; il attaque les poumons et le système nerveux, lorsqu'il est conduit par des mains peu exercées.

Mercure sublimé.

Lorsqu'il est ordonné prudemment, c'est un remède efficace pour résoudre les tubercules des poumons et les obstructions des viscères abdominaux; ces dernières se rencontrent souvent dans les pulmonies, comme causes antécédentes de cette maladie.

Sublimé utile dans la pulmonie.

Le sublimé, sous forme de syrop, étendu dans des boissons mucilagineuses, est un remède très-efficace; on ne l'emploie pas assez souvent, par timidité, ou par préjugé, dans la pulmonie.

Morton ne conseille les mercuriaux que dans l'espèce scrofuleuse. C'est avec raison que Desault, médecin de Bordeaux, lui a reproché qu'ayant rencontré dans toutes les ouvertures de cadavre, des tubercules, ils auraient dû le déterminer à employer plus souvent ces médicamens.

Desault en fait beaucoup l'éloge; il veut qu'on administre le mercure en friction, et qu'on donne ses préparations intérieurement dans la phthisie; cependant, en lisant ses observations, on voit qu'il en a fait usage rarement.

Je le répète, en terminant cet article, le sublimé, sous forme de syrop, étendu dans une quantité considérable de boissons mucilagineuses, est un remède très-efficace pour fondre les tubercules du poumon, et pour stimuler tous les vaisseaux sécrétoires; sous ce rapport il est utile dans tous les périodes de la pulmonie, excepté lors de la colliquation. Que cette maladie provienne d'une cause ancienne ou non, le remède est toujous salutaire.

Les frictions mercurielles sont également utiles pour fondre les obstructions des viscères abdominaux, lorsqu'elles sont compliquées avec la pulmonie.

Action du mercure sur les fluides.

Nota. L'on voit chaque jour dans le traitement de la maladie vénérienne, par les frictions, qu'il survient une salivation abondante, âcre et fétide; les gencives se gorgent, elles laissent couler un sang dissout et puant, l'haleine est aussi puante pendant la salivation; d'autres ont des sueurs fétides; chez d'autres, il survient des diarrhées infectes; les urines sont plus abondantes. Toutes ces évacuations sont, selon moi, une preuve bien évidente de l'action chimique du mercure sur les fibres. Il me semble que Cullen s'est trompé en rapportant tous ces effets à l'action des solides, ainsi que l'amaigrissement de ces malades.

Fumigations générales en usage chez les Français, inconnues à Edimbourg.

Nota. Les fumigations mercurielles aromatiques étaient en usage dès 1505, pour la guérison de la maladie vénérienne: elles ont été employées avec succès par quelques médecins et chirurgiens, dans le commencement de ce siècle. M. Lalouette, père, avait imaginé, en dernier lieu, une boîte fumigatoire, au moyen de laquelle le corps du malade était pénétré de vapeurs, sans que la tête y fut exposée: ce qui garantissait les yeux, la bouche et les poumons de l'impression des vapeurs mercurielles. M. Dehorne en a continué l'usage avec un égal succès.

Cette pratique est généralement reconnue utile aujourd'hui par tous les médecins et les chirurgiens français. On lui donne même la préférence pour traiter les symptômes vénériens cutanés, ainsi que les maladies des os. Il est bien surprenant que Cullen nous dise, dans sa Matière Médicale, en parlant du mercure et des manières de l'administrer; *que l'application des vapeurs mercurielles sur tout le corps est si dangereuse et si incertaine, quant à la manière de l'administrer, qu'il n'est guères possible d'adopter cette pratique.* Il résulte de ce passage que les succès des médecins français, par les fumigations, n'étaient point connus à Edimbourg, lorsque Cullen écrivait.

N°. 10.

Chapitre des exutoires et des rubéfians.

Exutoire.

J'entends par exutoire une plaie faite à la peau, laquelle on entretient pendant un certain temps, afin de produire une irritation et de la suppuration.

Rubéfians.

Tous les corps qui, appliqués sur la peau, sont capables de l'irriter sans l'excorier ou l'ulcérer, sont appelés *rubéfians* : ils produisent de la rougeur, de la chaleur, de l'éréthisme, de la démangeaison, du chatouillement, de la douleur sur le lieu où on les applique; ces effets s'étendent souvent plus loin.

Effets des rubéfians.

Ces deux espèces de topiques, ont un grand nombre de rapports dans leur action, comme dans leurs effets ; c'est pourquoi j'ai cru devoir les faire connaître en même temps : je ne les considérai cependant ici, que relativement à la pulmonie.

L'un et l'autre considérés dans la pulmonie.

On doit ranger dans la classe des exutoires, 1°. les vésicatoires ; 2°. les cautères ; 3°. les sétons ; 4°. les plaies faites avec le moxa ; 5°. celles faites avec le cautère actuel ; 6°. celles faites avec le cautère potentiel, celles faites avec les corps âcres ou corrosifs tirés des règnes végétal et animal, et celles faites avec la lancette, dès-qu'on les ouvre et qu'on les entretient comme moyens curatifs.

Énumération des différentes espèces d'exutoires.

On compte parmi les rubéfians, les brosses, les vêtemens, la laine sur la peau. On emploie les plantes âcres, *v. g.* la moutarde, l'ail, les alliacées, les crucifères, les acides végétaux fermentés ou non fermentés, le levain, le miel que l'on emploie sous forme de cataplasme : on modifie l'action de ces derniers en les mêlant avec des mucilagineux : on se sert aussi des plantes aromatiques, qu'on emploie sous forme de cataplasme ou de fomentation. La thérébentine, les baumes, les emplâtres avec les résineux *v. g.* l'emplâtre de bétoine,

Énumération des espèces de rubéfians.

Manière de les employer.

produisent le même effet : ainsi que la toile cirée, dont on fait des chaussons, ou que l'on applique sur la poitrine en forme d'emplâtre. Les bains, les douches des eaux thermales, et même les douches d'eau froide, le marc en fermentation des raisins, des olives, tous ces remèdes sont propres à stimuler la peau, et sont par conséquent des rubéfians.

Action des rubéfians et des exutoires mécanique et chimique.

L'action des exutoires et des rubéfians est en partie mécanique, en partie chimique.

Leur application salutaire et nuisible.

L'expérience de tous les siècles a appris, que ces sortes de remèdes étaient très-utiles dans certaines espèces de pulmonies, et sur-tout dans certaines époques de cette maladie : et qu'ils étaient très-nuisibles, lorsqu'on les appliquait mal-à-propos.

Pour se convaincre de cette vérité, jettons un coup-d'œil sur les fonctions de la peau, et ses rapports avec les fonctions pulmonaires. C'est un organe de la plus grande importance, pour la conservation de la santé, et la guérison des maladies; 1°. à raison de sa sensibilité et de son irritabilité, au moyen desquelles elle a une grande influence sur toutes les fonctions de l'économie animale ; 2°. comme organe sécrétoire et excrétoire : car c'est par une éruption

Fonctions de la peau.

à la peau, que la pulmonie même confirmée, guérit quelquefois, ainsi que je l'ai déjà observé; 3°. comme organe inhalant et exhalant : c'est par cette voie que le système absorbant, et le tissu cellulaire, nous débarrassent d'une partie des humeurs lymphatiques nuisibles et surabondantes; 4°. la peau conserve, dérange, et rétablit très-souvent les fonctions des organes intérieurs, par ses connexions nerveuses, musculaires, vasculaires et cellulaires : c'est sur-tout sur les fonctions des poumons et du canal alimentaire, que son action est la plus sensible.

Structure, fonctions et rapports de la peau, utiles à connaître.

Les exutoires et les rubéfians devant être appliqués sur la peau, et leur action devant être transmise par cet organe dans l'intérieur, il est très-important d'en connaître la structure, les fonctions et les rapports, afin de pouvoir employer ces deux remèdes utilement dans le traitement de la pulmonie.

Espèces et degré de la pulmonie, âge, sexe, etc., nécessaires à connaître.

Outre ces précautions, il faut connaître encore l'espèce et le degré de la maladie, l'âge, le sexe du malade, son genre de nourriture, son moral, son physique, le climat qu'il habite, la saison où il fera les remèdes qu'on lui prescrira.

Choix des exutoires et rubéfians, leurs préparation et modification.

Il y a aussi du choix dans les espèces d'exutoires et de rubéfians , de même que pour leur préparation et leurs modifications.

Petite vérole salutaire aux phthisiques.

Murray a observé que l'inoculation de la petite vérole était utile aux phthisiques , M. Wauthers, médecin flamand, auteur d'un très-bon mémoire sur les exutoires , a conclu, d'après la réflexion de Murray, qu'ils étaient utiles pour la guérison de la phthisie pulmonaire : il veut aussi qu'on ouvre un cautère à bonne heure, afin de se préserver de la phthisie héréditaire. M. Leroi prétend que le vésicatoire et le sainbois sont préférables.

Phthisiques guéris par le moxa et les vésicatoires, par Wauthers.

M. Wauthers assure avoir guéri des phthisies avec le moxa appliqué sur la poitrine : il dit aussi en avoir guéri avec les vésicatoires : il défend l'un et l'autre remède, lorsqu'il y a ulcère au poumon, que le malade crache du pus, et qu'il a déjà maigri beaucoup; parce que tout ce qui anime la circulation, augmente la suppuration pour lors. *Voyez* l'extrait de son Mémoire ci-dessus.

Rubéfians dans la phthisie.

Une longue expérience m'a appris que les rubéfians étaient très-utiles dans toutes les espèces de pulmonie, lorsque la peau a commencé de perdre son état naturel ainsi que le tissu cellulaire : ils sont le remède le plus

efficace pour prolonger les jours du malade, lorsqu'il est réduit au marasme : ceux que l'on emploie sous forme d'emplâtre, de cataplâme, de fomentation, de vapeurs, de toile cirée, doivent être appliqués purs et sans mélange. A cette dernière époque, il est au contraire nécessaire de les modifier, lorsque la dégradation de la peau, ne fait que commencer, parce qu'elle est pour lors très-sensible et très-irritable. J'ai été obligé souvent de faire mêler les eaux du Mont-d'Or avec l'eau de rivière, pour habituer les malades à les supporter avec toute leur chaleur, après avoir pris quelques bains tempérés. On est obligé de mêler la moutarde avec le ris cuit ou quelqu'autre mucilagineux, afin de modifier l'action du sinapisme. On rencontre des peaux si délicates et si sensibles, qu'elles ne peuvent pas même supporter l'application d'un corps gras, sans qu'il ne leur occasionne un érésipèle.

Ce remède peut convenir à toutes les époques de la pulmonie.

Vésicatoires.

Les vésicatoires sont un très-bon remède contre beaucoup d'espèce de pulmonie : ils sont très-nuisibles, lorsqué le malade est dans le dernier degré de cette maladie, qu'elle que

soit son origine. Lorsque les humeurs du malade sont dissoutes par l'acrimonie purulente, que ses sécrétions et ses évacuations sont toutes augmentées, le vésicatoire augmente visiblement cette dissolution et ces évacuations : il n'est pas possible de justifier l'abus qu'on en fait chaque jour.

Ils stimulent la peau et le système absorbant : par ce moyen la lymphe acrimonieuse s'évacue.

Lorsqu'il est employé à propos, voici les effets qu'il produit : 1°. il stimule l'organe de la peau, dont il ranime les fonctions ; 2°. la peau agit par sympathie dans l'intérieur, sur-tout sur les poumons ; 3°. la suppuration, qui est la suite de cette application, évacue les humeurs lymphatiques viciées. On sait aujourd'hui que leur cours est aussi régulier que celui du sang, et que leur principal réservoir est dans les poumons, d'où naissent presque toutes les phthisies pulmonaires.

Leurs composition et modification.

Les cantharides font la base de presque tous les vésicatoires. On en fait avec le suc des plantes âcres ou avec leur écorce. On les modifie avec les divers onguens et les corps gras.

Lieu de leur application.

On les applique à la nuque entre les épaules, sur les bras, ou sur les côtés de la poitrine, sous le creux des aisselles. Cette dernière place

produit les meilleurs effets, relativement à la marche du systême lymphatique.

Son usage dans la phthisie trachéale, et l'angine spasmodique du dernier période.

L'on applique quelquefois avec succès un emplâtre vésicatoire sur le cartilage scutiforme ou ses environs, dans les phthisies trachéales, de même que dans l'esquinancie spasmodique, qui fait le supplice des pulmoniques vers la fin de leur maladie.

Préparations avant l'application du vésicatoire.

Il arrive assez fréquemment qu'un vésicatoire ne fait aucun effet, même après vingt-quatre heures révolues, lors de sa première application : d'autre fois il s'arrête et se sèche sans aucune raison apparente, après avoir suppuré pendant un certain temps. Avant de le changer, il faut tenter de le rétablir, par les délayans internes et externes. On applique des cataplâmes, des fomentations émollientes, s'il est rouge et irrité; on stimule, au contraire, s'il est pâle. Les bains tièdes et chauds ont souvent du succès pour rappeler la suppuration des cautères et des vésicatoires.

Ses effets heureux dans certaines espèces de phthisie.

Lorsque la cause de la pulmonie dépend de l'humeur de la transpiration portée sur les poumons, ou d'une maladie cutanée répercutée, telle que des dartres, etc., ou qu'elle est la suite de la rougeole, de la petite vérole, de la milliaire, etc.; un ou plusieurs vésica-

toires ont les plus grands succès dans ces espèces de maladies.

Nota. L'on ne doit appliquer les vésicatoires, suivant Wauthers, qu'après avoir dissipé la pléthore, si elle existe, et après avoir nettoyé les premières voies. Nous pratiquons néanmoins le contraire sans qu'il en résulte aucun accident.

Révulsion, évacuation, suppuration.

La révulsion des humeurs vers la peau, par le vésicatoire, ne se fait point en raison de la force du stimulus. Des vésicatoires mêlés avec des émolliens, font souvent plus d'effet que des vésicatoires très-âcres. Ces derniers irritent, crispent et enflamment trop le lieu sur lequel ils sont appliqués, ce qui empêche la révulsion, l'évacuation et la suppuration cutanée.

Des cautères.

Le cautère est un trou fait à la peau avec un instrument tranchant, ou avec un fer rouge, ou un corps âcre et corrosif, dont on entretient l'ouverture par l'introduction d'un corps étranger, qu'on choisit ordinairement de forme ronde, *v. g.*, un gros poids, une boule de cire, une boule d'iris, ou une petite orange amère. Afin d'éviter l'escarre, on applique quelquefois un emplâtre vésicatoire ; on pose un gros poids au milieu de la plaie qu'il a

Manière de les établir et de les entretenir.

produite, on l'assujétit avec une compresse et une bande; le cautère se forme ainsi de lui-même au bout de quelques jours.

Il est nécessaire que le trou soit profond et qu'il pénètre bien avant dans le tissu cellulaire.

On place ordinairement le cautère à la nuque, au bras, à la partie interne du genou, presque au mollet de la jambe: on peut le placer à la partie interne et inférieure de la cuisse, en prenant garde aux vaisseaux et aux nerfs; on pourrait le placer ailleurs, si cela était nécessaire.

Lieux où ils doivent être placés.

On se propose, en ouvrant un cautère, d'évacuer les humeurs lymphatiques et de stimuler. Comme il stimule très-peu, et qu'il faut un certain temps pour que la suppuration soit bien établie, on ne l'emploie que dans les maladies chroniques, contre lesquelles il est très-utile. Il est employé sous ce rapport dans la phthisie pulmonaire.

Evacuent et stimulent, ne conviennent que dans les maladies chroniques.

M. Wauthers veut que l'on ait diminué la pléthore, si elle existe, avant d'ouvrir le cautère; il fait la même recommandation pour le vésicatoire. Les Français ne prennent point cette précaution; ils établissent les uns et les autres, sans s'occuper de la pléthore;

Conseil de Wauthers négligé en France.

et il n'en résulte aucun fâcheux accident, ainsi que je l'ai déjà observé.

Ils dégorgent les poumons.

Les cautères et les vésicatoires, placés à côté des ulcères, les dessèchent et les guérissent : ne pourrait-on point supposer par analogie, qu'ils dégorgent et débarrassent les poumons de la même manière dans la phthisie pulmonaire ? Ils sont pareillement nécessaires aux vieillards, aux femmes qui ont passé le temps critique, ou qui le passent difficilement, pour les préserver de la phthisie pulmonaire, lorsqu'ils en sont menacés. Les uns et les autres doivent le garder le reste de leur vie.

Observation de Rivière.

Rivière (observation LXIe.) guérit un phthisique avec une saignée, et en lui faisant appliquer un cautère sous chaque aisselle : il était dans la fièvre lente, avec toux et difficulté de respirer. Ce médecin n'eût pas mieux opéré, s'il eût connu le systême absorbant.

Des sétons.

Le séton n'a jamais paru fort utile dans le traitement de la pulmonie. Le vésicatoire et le cautère ont beaucoup plus de succès : ils le remplacent parfaitement, quant aux effets; et leur manière d'agir est beaucoup plus supportable, parce qu'elle est plus douce. Les nouvelles connaissances sur le systême absor-

bant, nous démontrent qu'un vésicatoire entre les épaules réussit mieux qu'un séton.

Du moxa.

Les ouvrages posthumes de Poutau, où l'on avait vu l'enthousiasme de ce chirurgien célèbre pour le moxa et le cautère actuel, avaient mis en vogue le moxa pour la guérison des phthisies pulmonaires : entraîné par l'opinion, je l'employai comme les autres. Ces espèces d'exutoires furent bientôt abandonnées, parce qu'on n'en retira point tous les bons succès que Poutau avait promis : on les a oubliés depuis plusieurs années. C'est une souffrance de moins pour les pulmoniques. (Voyez ci-après l'article du *feu*, etc. contre la pulmonie.) Malgré la prévention de feu M. Poutau, pour le cautère actuel dans le traitement des pulmonies, et quoique M. Wauthers ait embrassé son opinion, je déclare que je n'ai jamais eu confiance dans ce remède : mon expérience a achevé de m'en dégoûter. Voyez ci-après.

Ce remède est abandonné en France.

Du cautère actuel abandonné par l'auteur.

Le cautère potentiel, les remèdes âcres ou corrosifs, l'ouverture avec la lancette, peuvent être employés utilement dans le traitement de la phthisie pulmonaire, pour ouvrir des cautères ou pour établir des vésicatoires. Ce

Du cautère potentiel, des remèdes âcres et corrosifs, des ouvertures avec la lancette; leur utilité.

n'est que sous ce rapport qu'ils contribuent à la guérison de cette maladie.

N°. 11.

Du feu, ou cautère actuel, relativement à la pulmonie.

Du feu, et de son usage.

Les hommes ont employé très-anciennement le feu comme remède. Hypocrate a dit des choses admirables sur son action. Il nous parle de son usage, comme d'une pratique très-accréditée. Il n'est point de peuple sur la terre qui n'ait appris à s'en servir pour la guérison de ses maux. Les Sauvages connaissent cette manière de se soulager.

Les anciens ont recommandé l'application du feu dans le traitement de la pulmonie. L'observation les avait conduits jusqu'à indiquer certaines parties sur lesquelles ils voulaient qu'on l'appliquât par préférence : c'était sur la pointe de chaque épaule, au-dessus et au-dessous de chaque sein, et au sommet de la tête.

Lieux où ils l'appliquaient dans la pulmonie.

Succès de M. Poutau.

Parmi les modernes, M. Poutau fils, célèbre chirurgien de Lyon, dit en avoir retiré de très-grands succès dans différentes espèces de pulmonie.

Les maîtres de l'art savent que les irritations à la peau, ont le double avantage de porter dans l'intérieur des viscères des secousses directes et sympathiques, et d'attirer en même temps les humeurs qui les engorgent. Cette correspondance est sur-tout très-marquée entre la peau et le poumon.

Sympathie de la peau et des poumons.

L'action du feu sur les corps de la nature est trop connue pour que je m'en occupe ici. Je me bornerai à déterminer le degré de chaleur que doit avoir un corps, pour opérer comme remède. S'il est trop actif, il dessèche et fait évaporer les fluides du corps humain; il brûle en même temps, et racornit les solides. De trente à quarante degrés du thermomètre de Réaumur, il dissout et augmente la fluidité de nos humeurs : il fond la graisse et même les humeurs gélatineuses; il augmente en même temps la circulation. A un degré inférieur, il stimule la peau, il la gonfle, il l'enflamme, et y excite de la rougeur.

Action du feu sur les animaux.

Une chaleur de trente à quarante degrés est suffisante pour dissoudre tous les engorgemens de la peau, du tissu cellulaire et des chairs qui sont immédiatement au-dessous : mais elle n'est point suffisante pour atteindre les viscères intérieurs, tels que les poumons.

Son action à différens degrés.

Pour lors il faut nécessairement brûler la peau, y faire une plaie aussi profonde qu'il est possible, afin de porter profondément l'action dissolvante du feu.

Son application sur plusieurs points de la poitrine.

Comme on n'est point certain du lieu où est placé l'engorgement pulmonaire, et que d'ailleurs ce viscère a souvent perdu son ressort dans toute sa substance, il convient d'appliquer le feu sur plusieurs points de la surface de la poitrine, afin que son action, pénétrant par plusieurs points de sa circonférence, porte, par autant de rayons convergens, sur toute la masse de cet organe.

On doit réitérer son application dans certains cas.

Quoique les anciens nous conseillent, d'après leur observation, de n'appliquer le feu que sur certaines parties, la raison, plus éclairée aujourd'hui, indique qu'on peut s'écarter de cette règle, et que l'on peut l'appliquer partout où l'on peut soupçonner que l'engorgement existe. Les observations rapportées par M. Poutau nous en fournissent la preuve : on peut même, d'après lui, réitérer l'application du feu plusieurs fois sur la même plaie, jusqu'à ce que l'on soit parvenu à dissiper les engorgemens du poumon; ce dont on n'est certain que par la cessation des accidens.

Manières diverses pour composer le moxa.

Il y a plusieurs manières d'appliquer le feu sur la peau. 1°. Les Japonnois et les Chinois se servent de feuilles sèches d'armoise, auxquelles ils mettent le feu : ils appellent ce remède le *moxa*. 2°. Les Arabes et les Égyptiens se servent de coton pour la même opération. 3°. Les Lapons emploient l'écorce sèche de bouleau, ou l'amadou.

Le coton mérite la préférence, parce que sa chaleur est plus douce et plus graduée. M. Poutau a observé que le malade ne sent des douleurs vives, que lorsque le feu détruit les mammelons de la peau.

On forme avec le coton des cylindres de deux pouces de hauteur, et deux pouces ou deux pouces et demi de largeur.

Effets primitifs et consécutifs du moxa.

Les effets primitifs du feu sont d'amollir, de diviser, de résoudre, de dessécher, de calmer : ses effets consécutifs sont d'attirer et d'évacuer les humeurs par la suppuration qu'il faut entretenir pendant long-temps. La plaie est un stimulant qui attire les humeurs du dedans au-dehors.

Ce serait mal juger des vertus du feu, de croire qu'elles n'opèrent que des effets consécutifs. C'est au contraire par ses effets pri-

mitifs qu'il est le plus salutaire, en fondant les tubercules, les empâtemens lymphatiques du poumon, en augmentant le ton organique de ce viscère, lequel chasse et porte au-dehors ensuite les humeurs dont il est abreuvé.

Observations de l'auteur.

Nota. J'ai appliqué avec le plus grand succès le cautère actuel sur les caries, sur les os spongieux qui sont les plus difficiles à guérir, sur les ulcères fongueux et fistuleux. Un fer rouge, plus ou moins gros, plongé plus ou moins profondément, a toujours produit des merveilles, en ranimant l'action organique, et en détruisant les chairs fongueuses : il agissait comme tonique, fondant, et comme caustique. Je travaillais, à la vérité, sur des montagnards forts et vigoureux, qui redoutaient peu la douleur. Les habitans de Paris, trop sensibles et irritables, n'ont point le courage de se soumettre à un pareil traitement : plusieurs ne pourraient le supporter.

Moxa utile dans certaines phthisies, nuisible dans d'autres.

Je me suis servi du moxa dans quelques phthisies tuberculeuses, dans le commencement du mouvement suppuratoire, il n'a réussi que lorsque la phthisie était scrofuleuse ou du genre mou. Lorsqu'il y avait des symptômes inflammatoires violens, il était contraire, quoique j'eusse fait précéder les saignées et le régime antiphlogistique.

Son peu de succès l'a fait oublier.

L'usage du moxa eut la vogue pendant un certain temps, après que les ouvrages posthu-

mes de Poutau eurent paru : on l'a abandonné depuis, ce qui prouve qu'il a eu peu de succès.

Quoique le moxa soit propre à redonner du ressort au poumon, et qu'il puisse procurer une métastase heureuse vers la peau ; je le répète néanmoins, ses effets dans la pulmonie ne sont point comparables à ceux des anti-scorbutiques réunis à l'action des eaux thermales. Si on l'applique pendant la colliquation opérée par l'absorption du pus, il l'augmente plus promptement que les exutoires qui, à cette époque, sont très-nuisibles.

N°. 12.

La thérébentine et les thérébentinacées.

La thérébentine est une substance très-connue : on l'emploie extérieurement et intérieurement.

Extérieurement c'est un rubéfiant qui est utile dans beaucoup de cas. Lorsque la peau est sensible et délicate, l'emplâtre de thérébentine la déchire, et produit des ampoules. Rubéfiant.

Elle est âcre, et enflamme vivement la peau.

Employée mal-à-propos dans les digestifs.

C'est mal à propos qu'on s'en est servi jusqu'à ce jour, ainsi que des baumes, dans les digestifs, pour le traitement de toutes sortes de plaies et d'ulcères : les uns et les autres ne conviennent que lorsque la suppuration est mauvaise, à raison de l'atonie vasculaire; encore doit-on prendre la précaution de les diviser et les mêler avec des substances mucilagineuses, qui modèrent leur acrimonie.

La chirurgie moderne les a abandonnés.

La chirurgie moderne s'est perfectionnée, en renonçant à ces médicamens, et en leur substituant des substances douces et mucilagineuses, pour mettre sur les plaies récentes.

Usage intérieur.

La thérébentine, et tous les baumes naturels, doivent être unis avec le sucre, le miel, les jaunes d'œufs, pour pouvoir être pris intérieurement sous la forme d'émulsion, ou en pilulles.

Ils donnent du mésaise pendant leur séjour dans l'estomac : ils stimulent par sympathie le systême : ils se mêlent difficilement avec les fluides animaux.

Thérébentine laxative.

La thérébentine est laxative.

Lavemens.

Les émulsions ci-dessus en lavemens, sont

très-efficaces contre la constipation, les coliques spasmodiques : ils sont contraires, lorsque cette dernière est inflammatoire.

Lorsque ces remèdes ont passé dans le sang, ils augmentent la circulation. La thérébenthine est très-diurétique : elle donne une odeur de violette aux urines : elle est aussi diaphorétique, ainsi que les baumes : ils sont utiles contre le rhumatisme chronique, et le scorbut.

Diurétiques diaphorétiques.

Comme diaphorétiques, ils agissent sur la transpiration pulmonaire ; de là est venue leur vertu antiphthisique. Cette vertu a été fondée sur leur effet dans les plaies externes : on en a conclu qu'elle devait cicatriser les plaies internes comme les externes. C'est une double erreur que Boerrave, Fotterghill et Cullen, ont démontrée.

Vertu antiphthisique, erreur.

Les balsamiques sont nuisibles dans les ulcères et les plaies internes, sur-tout dans la pulmonie dont l'état est presque toujours inflammatoire.

Balsamiques nuisibles dans la pulmonie.

Ces remèdes n'ont aucune affinité avec les graviers des reins : ils ne peuvent, par cette raison, les dissoudre : leur stimulus inflammatoire ajoute au contraire au stimulus produit par ces graviers ou le calcul : leur

Nuisibles contre les graviers des reins.

action est plus propre à arrêter qu'à favoriser l'expulsion de ces premiers.

Leurs effets dans la gonorrhée.

Ils guérissent la gonorrhée en excitant par leur stimulus une inflammation dans le canal de l'urèthre; par conséquent ils sont contraires dans le premier période de cette maladie, lorsque l'inflammation est violente, ainsi que le baume de copahu.

Nuisibles contre les fleurs-blanches.

Ils sont contraires à certaines fleurs blanches, et nuls dans d'autres.

Huile de thérébentine.

L'huile de thérébentine est un rubéfiant moins âcre que la thérébentine : elle peut être utile contre la sciatique.

Le goudron.

Le goudron est une huile empyreumatique de thérébentine que l'on extrait des pins en les faisant brûler.

Ses abus.

Parties égales de goudron et de suif de mouton, ou cinq parties de goudron et deux de cire, forment un onguent que l'on vante mal-à-propos contre les vieux ulcères.

Le jus d'un gigot de mouton, qui a été arrosé avec du goudron, pendant qu'on fait rôtir le gigot, guérit la lèpre, à ce qu'on assure. Ce remède me paraît au moins insuffisant.

Toutes les espèces de thérébentines ainsi

que les baumes, ont les mêmes vertus : cependant la thérébentine est plus laxative.

RÉSUMÉ.

Vertus de thérébentinacées.

1°. Les thérébentinacées sont rubéfians extérieurement ; ils stimulent les plaies et les ulcères : 2°. pris intérieurement, ils stimulent l'estomac ; ils donnent du mésaise. L'estomac communique son action au reste du systême : 3°. dans les intestins, ils sont laxatifs : 4°. parvenus dans le systême sanguin, ils le stimulent ; ils excitent des inflammations : 5°. portés aux voies urinaires, ils y deviennent diurétiques chauds ; ils donnent l'odeur de violettes aux urines : 6°. ils excitent la transpiration cutanée ; ils sont utiles dans la sciatique, et les autres rhumatismes chroniques intérieurement et extérieurement : 7°. ils agissent aussi sur la transpiration pulmonaire. *Ils sont néanmoins nuisibles dans toutes les espèces de pulmonie, à cause du stimulus inflammatoire qu'ils occasionnent.*

Le genièvre.

Le genièvre et ses extraits n'ont point autant de vertus que les thérébentinacées et leurs extraits.

Le benjoin. Les fleurs de benjoin sont une substance saline, acide, très-âcre et trop stimulante pour être employée intérieurement.

L'extrait ci-dessus a été tiré de la matière médicale de Cullen. J'en ai fait l'expérience auprès des malades. On ne doit les employer que dans les cas indiqués ci-dessus.

No. 13.

SANGSUES.

Observations sur les sangsues.

Leurs usages. On applique les sangsues à l'anus, sur les parties externes de la génération, autour du cou, etc.; on a recours à ce remède dans différentes vues, dans le traitement de la phthisie pulmonaire.

L'on veut dégorger la matrice ou ses parties environnantes, afin que le reflux des humeurs soit moins considérable sur les poumons: d'autre fois l'on cherche à rappeler des règles supprimées, ou l'on se propose de leur rendre un cours plus régulier, ou enfin l'on veut dégager quelque partie éloignée en augmentant la quantité des règles, ou l'on

veut rappeler les hémorroïdes, ou dégorger le systême de la veine-porte. Quelle que soit l'intention du médecin, l'orsqu'il les fait appliquer ; il doit connaître les effets extraordinaires qui peuvent en résulter : or voici ceux que l'expérience m'a appris.

Leurs effets extraordinaires

Le sexe de la capitale sur-tout, est si fragile et si sensible, que l'horreur de ses animaux monte son imagination : A peine certaines personnes les voient-elles arriver, qu'elles frissonnent. Elles ont des spasmes internes et externes : ces derniers sont manifestes par la chair de poule, qui se répand sur la peau; ce seul effet de l'imagination peut produire chez elles un hémorragie considérable, par la piqûre des sangsues, après quelles seront tombées ; ou un retour inopiné des règles ; ainsi que j'en ai été le témoin plusieurs fois à mon grand étonnement.

Effet de l'imagination.

Indépendamment de cet effet de l'imagination, le même événement peut arriver encore par la seule sensibilité et irritabilité de l'individu. Je m'explique : l'on connaît dans le sexe, des personnes que la moindre impression physique affecte très-fortement. Cette mobilité peut-être portée à un tel excès, que la piqûre des sangsues, quoique très-supportable

en général, fera chez elles une telle impression douloureuse, qu'il en résultera une très-forte hémorragie, après la chute des sangsues, soit par leur piqûre, soit par la voie de la matrice. Je fis appliquer à la femme d'un peintre, rue Croix-des-Petits-Champs, six sangsues à l'anus; la femme qui les appliqua sur les onze heures du matin, fut assez imprudente pour abandonner la malade, sans avoir arrêté l'hémorragie des piqûres : elle se contenta de la mettre sur son lit, après avoir appliqué des linges sur les parties : le sang coula en si grande abondance jusqu'à sept heures du soir, qu'elle tomba dans une sincope qui dura plusieurs heures; heureusement un chirurgien du voisinage arriva, qui la fit revenir et arrêta l'hémorragie avec l'agaric.

La piqûre est un stimulant très-fort.

Les piqûres enflent chez la plupart des personnes du sexe : elles s'enflamment, deviennent douloureuses, et tournent souvent en suppuration : ce qui les fait souffrir inutilement, au point de leur donner la fièvre. Serait-ce l'engorgement humoral, la sensibilité, ou quelque venin déposé par la sangsue dans la piqûre, qui occasionnent ces accidens?

Il est très-certain que l'application des

sangsues attire vers ces parties une plus grande abondance de sang, et qu'indépendamment de ce que la sangsue fait l'office de la saignée en évacuant du sang, elle fait aussi l'office d'irritant et de stimulant ; et sous ce point de vue, elle tient lieu d'un stimulant mécanique très-fort. J'ai fait appliquer des sangsues sur le bord de l'anus, afin de dégorger des hémorroïdes internes : je les ai fait appliquer sur des hémorroïdes externes gonflées et enflammées. Le gonflement, l'inflammation et la douleur ont resté les mêmes après leur application, quoiqu'il fut sorti une grande quantité de sang ; les accidens ont même augmenté quelquefois : ce qui prouve combien le sang est attiré vers ces parties, par l'accroissement de la sensibilité et de l'irritabilité locales : car, les hémorroïdes externes étaient aussi gonflées le lendemain de l'application de ces animaux, et aussi douloureuses qu'auparavant, quoique le malade eut perdu plus de deux palettes de sang.

Utiles dans les maladies chroniques de l'uterus.

Dans les pertes chroniques, blanches et rouges, dans les engorgemens douloureux et anciens de l'utérus, l'application des sangsues est utile : mais est-ce seulement par l'évacuation qu'elles procurent? Le stimulus n'y

contribue-t-il point aussi, en donnant du ressort à ces organes?

Très - salutaires lorsqu'il y a pléthore ou inflammation.

Les sangsues à l'anus sont très-utiles dans beaucoup d'espèces de pulmonies dans leur premier degré, lorsque la pléthore de la veine-porte, le mouvement hémorroïdal, en sont une des causes principales : de même, lorsque la suppression ou la diminution des règles y contribuent, que la diathèse inflammatoire existe, ou que les poumons sont dans un état de phlogose.

CONCLUSION.

Les sangsues sont stimulantes, dérivatives: la dérivation cependant qu'elles opèrent n'est que locale. Cullen les appliquait avec succès le long du canal de l'urèthre, dans l'époque inflammatoire de la gonorrhée.

Elles sont très - utiles dans un très - grand nombre de phthisies pulmonaires, appliquées à l'anus de l'un et l'autre sexe, ou appliquées aux parties externes de la génération du sexe : elles peuvent aussi être de quelque utilité dans les phthisies trachéales, appliquées autour du larynx.

N°. 13 *bis*.

Des fumigations.

Je comprends sous le nom de fumigation, tout ce qui pénètre le corps humain par la voie de la respiration, ou par l'absorption cutanée, qui est introduit par ces deux organes, comme médicament. Je vais les examiner relativement à la pulmonie. Les fumigations sont internes ou externes.

Fumigations en général, internes ou externes.

Les fumigations internes se prennent en inspirant les vapeurs, ou les exhalaisons qui s'élèvent d'une décoction, ou d'une infusion de plantes, ou d'autres médicamens appropriés à la maladie. Il est inutile de décrire la machine inspiratoire que l'on emploie à cet usage.

Leur composition.

Machine inspiratoire.

Pour recevoir les fumigations extérieures, on entre, le corps nu, dans une caisse où l'on est debout et fermé exactement jusqu'au cou. Cette caisse est trouée dans sa base, afin que les exhalaisons qui doivent servir à la fumigation, puissent s'élever et pénétrer la surface du corps du malade, pour y exciter la sueur.

Machine fumigatoire pour l'extérieur.

Grottes souterraines près les volcans.

Il y a encore d'autres manières de prendre des fumigations extérieures. La première, ce sont les grottes souterraines, pratiquées auprès des mines de charbon ou des volcans; la deuxième, les étables à vache; la troisième, les étuves sèches; la quatrième, les bains de vapeurs; la cinquième enfin, les bains de sable.

1°. Les grottes souterraines, pratiquées près des mines de charbon ou près des montagnes volcaniques, sont remplies de différens gaz de vapeurs chaudes et d'air atmosphérique chaud. Les malades y entrent nus, et sont bientôt couverts de sueurs. Ils y restent peu de temps, par la crainte des défaillances que l'abondance des sueurs occasionnerait infailliblement, ou le défaut d'air respirable.

Il y a une de ces grottes auprès des eaux de Caranssac, dans le département de l'Aveiron. Ces eaux sourdent au pied d'une montagne, où il y a un volcan éteint depuis peu d'années. Il brûlait encore faiblement il y a trente ans.

Etables à vaches.

2°. Les étables à vaches ont beaucoup d'analogie avec les fumigations extérieures et intérieures. Pendant le séjour que les malades

y ſont, ils respirent, nuit et jour, l'air impreigné de la transpiration de ces animaux, des exhalaisons de leurs excrémens, de la litière qui pourrit sous leurs pieds ; cet air, ainsi saturé, les pénètre à l'extérieur comme à l'intérieur, avec d'autant plus de facilité, qu'il est toujours chaud.

3°. Les étuves sèches, *hypocaustum*, sont des petits cabinets fermés presque hermétiquement, que l'on échauffe par dehors, au moyen des tuyaux de chaleur, ou de toute autre manière; on charge quelquefois l'intérieur de ces étuves, de vapeurs ou d'exhalaisons de différente nature. Etuves sèches.

Bennet, dans son *Theatrum tabidorum*, dit s'être servi, avec succès, de ces étuves contre la pulmonie. Son autorité ne me persuade point, l'expérience m'ayant prouvé plusieurs fois le contraire.

4°. Les Turcs et les Russes usent fréquemment des bains de vapeurs, quoiqu'en pleine santé. On a voulu les établir en France ; ils n'ont point réussi. Bains Russes, Turcs.

5°. On a recours quelquefois aux bains de sable sur les bords de la Méditerranée, en Espagne, en Languedoc et en Provence: Bains de sable.

on les emploie contre le rhumatisme; on ne les conseille jamais contre la pulmonie.

Certains médecins conseillent de tenir en évaporation, dans une grande chambre close, des jattes, ou d'autres vaisseaux ouverts, pleins d'infusions, de décoctions, ou de dissolutions appropriées à la pulmonie, afin que l'air de cette chambre en soit presque saturé. Le malade est obligé d'y aller passer demie heure ou plus, plusieurs fois dans la journée.

Enfin, j'ai vu l'air vital inspiré, sous mes yeux et contre mon avis, augmenter considérablement les symptômes de la pulmonie. Un chimiste célèbre en avait donné le conseil.

Voici quel est mon avis sur ces derniers remèdes, employés dans le traitement de la phthisie pulmonaire.

Les fumigations internes sont nuisibles, lorsqu'elles sont stimulantes, sur-tout lorsqu'on les prend avec la machine fumigatoire. Raulin les a vu faire cracher le sang à un apothicaire de Versaille, qui était phthisique.

Le vinaigre étendu dans beaucoup d'eau, mis en évaporation dans une chambre, est la seule fumigation interne stimulante que je permette de respirer aux pulmoniques.

Les fumigations émollientes internes conviennent dans l'état inflammatoire des poumons, dans leur état spasmodique dans la phthisie trachéale, et pour faciliter la rupture de la vomique : elles sont nuisibles, si la dissolution putride est avancée.

Les fumigations extérieures ne peuvent entrer, dans aucun cas, dans le traitement de cette maladie.

Les grottes souterraines sont nuisibles, parce qu'elles sont trop actives. Elles stimulent trop vivement les poumons, et procurent des sueurs très-nuisibles. Je ne les ai vues réussir que dans les rhumatismes chroniques et les engorgemens scrofuleux.

Les émanations des étables à vaches ne sont propres qu'à augmenter l'alcalescence purulente des humeurs, ou la diathèse inflammatoire, si cette dernière existe encore. Heureusement, ces remèdes sont abandonnés par les vrais médecins. Je n'en ai fait mention ici, que pour en faire connaître le danger aux jeunes élèves.

Les étuves sèches, quoiqu'en dise Bennet, sont nuisibles, et abandonnées depuis longtemps.

Il en est de même des bains Russes, etc. que le docteur Sauches-Rybeyro a voulu introduire en France.

Les bains de sable en usage sur le bord de la Méditerranée, pour les douleurs de rhumatisme, n'ont aucune application contre la pulmonie.

L'art a voulu imiter la nature, lorsqu'il a imaginé les fumigations internes et externes, le séjour dans les étables à vaches, etc. Des phthisiques ont recouvré la santé, en allant respirer l'air des environs des volcans, en allant habiter des campagnes cultivées, couvertes de prairies, entourées de forêts de sapins, etc. Les maîtres de l'art ont cru pouvoir imiter la nature; ils ont imaginé les machines fumigatoires; ils ont chargé de vapeurs, de principes aromatiques, d'acides végétaux, etc. l'air des chambres, qu'ils ont fait respirer aux pulmoniques; ils ont ordonné, dans les mêmes vues, le séjour dans les étables à vaches. Tous ces moyens ont été imaginés, afin de faire respirer, sous un volume plus rapproché, les émanations que la végétation répand dans les airs. Ils se sont trompés.

On a aussi employé les exhalaisons qui

s'élèvent des champs dans le moment qu'on les laboure. Leurs effets sont nuls et illusoires : c'est tout au plus un moyen pour contenter, pendant quelque temps, l'imagination du malade.

N°. 14.

Traitement palliatif de la phthisie pulmonaire.

Lorsque la pulmonie est parvenue au période colliquatif, que les poumons sont obstrués, ulcérés ; que le pus est repompé dans la masse des humeurs, qu'il corrode les solides et dissout les fluides, dès-lors le malade est sans ressource : la mort est certaine, un peu plus tôt ou un peu plus tard. De quelle espèce que soit la maladie, l'art de guérir n'a qu'un seul traitement à lui opposer pour lors, afin d'adoucir les derniers momens du malade, et de prolonger, autant qu'il est possible, le peu de jours qui lui restent à vivre.

Norriture du malade.

1°. On doit nourrir le malade avec des végétaux mucilagineux, légèrement toniques, des farineux, des fruits cuits, des confitures ; on évitera les acides et ceux qui lâchent le ventre. L'on donnera des gélées de pommes,

des coings, etc. : ces dernières en petite quantité, afin de laisser le ventre un peu libre; car la constipation est nuisible à cette époque. Le malade suffoque ou est épuisé par les sueurs, s'il ne va point à la selle.

Viandes blanches, gelées, vin, etc.

Les viandes blanches bouillies ou rôties, les bouillons, les tisanes qu'on en extrait, sont nécessaires. Leur mucilage presqu'animalisé, soutient ces malades à cette époque, sans les fatiguer. Les gélées de viande aromatisées les raniment.

Les poissons légers, les écrévisses, et même les huîtres, leur réussissent en petite quantité. On permettra un peu de vin rouge, ou du vin d'Espagne, à ceux qui en avaient l'habitude.

Laitages nuisibles.

Les laitages sont nuisibles, parce qu'ils s'aigrissent, et sont contraires à la fièvre lente, qui consume le malade. Le petit-lait peut néanmoins convenir dans certaines circonstances, tiré au vin ou aluminé. Il modère le cours-de-ventre et la putréfaction, en même temps qu'il soutient les forces.

Petit-lait au vin utile.

Miel nuisible.

Il faut se méfier de l'usage du miel, parce qu'il est laxatif.

2°. Il faut donner à manger peu et souvent

au malade, *v.g.*, de trois heures en trois heures. Son dernier repas doit être placé à cinq heures du soir au plus tard, à cause de l'augmentation de la fièvre et de la toux, qui arrive à ces heures.

Heures des repas.

3°. Il reste peu de forces à cette époque ; il faut les ménager, sans cependant livrer le malade à un repos continuel dans son lit. On le tiendra levé pendant quelques heures de la journée. Il se promènera dans les appartemens, si cela lui est possible ; ou on le tiendra sur son séant dans son lit, s'il ne peut mieux faire. Si la saison et les forces le permettent, on le portera au grand air pendant quelques heures ; on le brossera.

Règles de l'exercice.

4°. Le sommeil est nécessaire pour réparer les forces. Malheureusement la toux et la fièvre y mettent obstacle : ou s'il arrive que le malade jouisse d'un sommeil paisible pendant plusieurs heures de la nuit, il est couvert d'une sueur abondante à son réveil, qui l'épuise. Il est obligé en même temps d'expectorer une grande quantité de crachats, qui s'étaient accumulés pendant qu'il a dormi. Dans une circonstance aussi critique, il faut lui procurer un peu de sommeil ; mais il est

Règles du sommeil.

indispensable de le réveiller, s'il est trop long; à cause des sueurs et des crachats.

Usage des amers nécessaire.

5°. Les amers, sur-tout le kina, sont indispensables, soit pour soutenir les forces, soit pour modérer la dissolution putride des humeurs. On les combine avec les antiscorbutiques, avec l'hypécacuanha, à petite dose. Ce dernier comme stimulant, ou avec les mucilagineux.

Usage des narcotiques.

6°. Il faut user très-sobrement des narcotiques; le calme qu'ils procurent, abrège les jours du malade. On les combine avec succès, avec le kina et l'hypécacuanha.

Tout exutoire doit être supprimé.

7°. Tous les exutoires doivent être supprimés; toute évacuation lymphatique est nuisible. L'inanition est générale dans les systêmes vasculaires. Ceux qui les emploient, sous prétexte d'évacuer l'âcre tabifique et purulent, se font illusion. Il faudrait épuiser la masse des liquides pour en venir à bout. On ne doit qu'irriter la peau par les rubéfians et les brosses.

Bains et délayans intérieurs nuisibles

8°. Les bains sous toutes les formes, les délayans intérieurs, s'ils ne sont point toniques, aromatiques, sont nuisibles.

Les mucilagineux végétaux utiles.

9°. Les gommes arabiques, etc.; les dattes,

les figues, les mucilages sucrés, sont des remèdes alimenteux qui font quelque bien à cette époque.

10°. Si l'inflammation péripneumonique de Morton survient, il ne faut lui opposer que le régime antiphlogistique. La saignée que cet auteur conseille pour lors, abrège les jours du malade. Erreur de Morton pour la saignée à cette époque.

11°. J'ai dit ailleurs que les baumes et les thérébentinacées, sous forme d'émulsion, pouvaient être de quelqu'utilité, comme antiseptiques et stimulans, dans cet état désespéré. Ils sont nuisibles dans les autres époques de cette maladie. Thérébentinacées utiles.

N°. 15.

Des sueurs colliquatives des pulmoniques, et de la diarrhée colliquative.

1°. Pringle conseille l'eau de chaux, coupée avec le lait, pour arrêter la colliquation. Eau de chaux.

2°. On emploie aussi les astringens, les acides minéraux, tels que l'eau de rabel, l'élixir vitriolique, l'alun, les pilules d'Helvétius, avec le kina. Astringens minéraux.

On se sert aussi des acides végétaux; cer-

tains auteurs contestent cependant leurs effets dans les secondes voies.

Végétaux.

3°. Le simarouba en poudre, le sirop de Simarouba, la racine de Columbo et celle de Jean Lopez.

Pastilles d'ipécacuanha.

4°. L'hypécacuanha, sous la forme de pastilles, d'un grain chacune : on en prend trois ou quatre dans le cours de la journée. L'hypécacuanha en poudre, à la dose d'un ou deux grains, avec la conserve de roses, deux ou trois fois le jour.

Nota. Les remèdes ci-dessus ne réussissent pas toujours, ou si l'on parvient, par leur moyen, à arrêter les sueurs ou la diarrhée, le malade tousse beaucoup plus, et son oppression augmente.

Compresses d'oxicrat modèrent les sueurs.

5°. L'on applique avec succès des linges trempés dans du vinaigre ou de l'oxicrat froids pour modérer ou arrêter les sueurs, lorsqu'elles sont trop abondantes. On les renouvelle plusieurs fois pendant la nuit. Il faut néanmoins user avec précaution de ce remède, à cause de la sensibilité extrême des pulmoniques du troisième degré.

Salicaire sans succès.

6°. On emploie aussi la salicaire, comme astringente; Cullen lui refuse néanmoins cette vertu.

Nota. Madame de Pierre-Pomt, phthisique au troisième degré, a pris pendant quelque temps de la salicaire en poudre, afin de modérer la diarrhée colliquative : elle a usé ensuite de la racine de columbo, à la dose de trente-six grains par jour, sans aucun succès : sa diarrhée etait toujours la même. Observation de l'auteur.

7°. Les lavemens de quinquina en poudre, bouilli avec le lait, dans lequel on délaye un ou deux grains d'opium, ou un gros de diascordium, produisent quelque peu d'effet. Lavemens de quinquina avec l'opium utiles.

Crachats visqueux du troisième degré.

On y remédie par les remèdes ci-après :

1°. Les pilules scillitiques, à petite dose, ou l'oxymel scillitique, plusieurs fois dans la journée. Scille et ses préparations.

2°. La tisane d'orge entier, avec un gros de gomme arabique par pinte. Gomme arabique.

3°. Les sels neutres à petite dose, suivant Whitte, dont l'ouvrage a été publié par Hunter. Sels neutres suivant Hunter.

4°. Les fumigations émollientes, que l'on inspire plusieurs fois dans la journée. Fumigations émollientes.

Les aphtes, la douleur du gosier et le hoquet.

Morton dit qu'il n'y a aucun soulagement Angine spasmodique.

à donner aux malades dans ces derniers momens. Il conseille les injections dans la bouche et les gargarismes détersifs, astringens, mucilagineux, plutôt pour les consoler que pour les soulager. Il ajoute néanmoins que la laine autour du cou, soulage plus que les gargarismes.

Gargarismes.

Pour moi, j'ai vu quelquefois les vésicatoires, les sinapismes, les aulx pilés et réduits en pâte, appliqués sur le cartilage scutiforme et autour du cou, produire du soulagement dans ces cas désespérés.

Vésicatoires, rubéfians sur le cartilage scutiforme, utiles.

Le vomissement.

Morton ne connaît aucun remède propre à l'arrêter ou à le modérer; il se borne à conseiller les alimens les plus faciles à digérer, donnés en petite quantité et souvent sous forme liquide. Il défend le sommeil après avoir mangé, ainsi que de se coucher; il veut même que l'on retienne la toux autant qu'il sera possible. Le malade doit choisir les alimens qui lui sont les plus agréables, pourvu qu'ils soient faciles à digérer.

Morton n'a trouvé aucun remède.

Nota. La magnésie de sel d'epsom, unie avec l'opium, peut calmer le vomissement.

Magnésie avec l'opium.

Nota. Je traite une femme phthisique, âgée de trente-six ans : elle est dans l'état colliquatif. L'usage de la douce amère, conseillée par Vogel, donnée en décoction, à la dose d'une once dans une pinte d'eau, réduite à moitié, à laquelle on ajouta une once de sirop de simarouba, avait diminué les selles, et leur avait donné de la consistance : elle avait pareillement diminué les sueurs nocturnes, sans augmenter les crachats ni la toux : son effet n'a duré que trois jours. Les sueurs et la diarrhée ont repris, quoique la malade continue l'usage de ce remède, le 26 vendémiaire an 7, ou 17 octobre 1798.

Observation de l'auteur sur la douce amère et le simarouba.

Fin du Tome premier.

ERRATA
DU PREMIER TOME,
*Vu par l'*AUTEUR.

	Pag.
FORMENT, *lisez* ferment.	10
Tubrefie, *lisez* lubréfie	11
Remplis, *lisez* remplies	*id.*
Viscères, *lisez* espèces.	*id.*
Sangains, *lisez* sanguins	12
Avenzoas, *lisez* avenzoar.	17
Que ces, *ajoutez* que de ces.	*id.*
Transsudation, *lisez* transudation	18
Catarrhes, *lisez* catarres.	33
Catarrhales, *lisez* catarrales.	*id.*
Hemotose, *lisez* hématose.	34
Boërave, *lisez* Boerrave.	38
Tolam, lisez *totam*	*id.*
Symptôme, *lisez* simtôme:	40
Indépendamment, *lisez* indépendemment.	49
Nommes, *lisez* nommées.	50
Parosides, *lisez* parotides.	52
Cartillages, *lisez* cartilages.	54
Jeaunâtre, *lisez* jaunâtre.	56
Supérieures, *lisez* supérieurs.	57
Transsuder, *lisez* transuder	72
Jeter, *lisez* jetter	75

	Pag.
Emprunte, *lisez* empreinte.	78
Aidé, *lisez* aidée	81
Érésipeleuse, *lisez* érésipelateuse	83
Hémophthisie, *lisez* hémoptysie	89
Heisler, *lisez* heister	102
Goute, *lisez* goutte.	103
Aglutines, *lisez* aglutinés	*id.*
Sympante, *lisez* s'implante	110
Attritique, *lisez* artritique	111
Ma[illegible], *ajoutez* la manie.	113
Hydrocelle, *lisez* hydrocele	114
Baghivi, *lisez* Baglivi.	116
L'abres, *lisez* l'abcès	119
Son, *lisez* un.	122
Phisique, *lisez* phthisique.	*id.*
Et, *effacez* ce mot.	130
Coliquatives, *lisez* colliquatives.	134
Cris, *lisez* crise	136
Et, *effacez* ce mot.	138
Agé, *lisez* âgée.	142
Qu'ils, *lisez* qu'elles.	154
Sa, *lisez* la	155
La scylle, *lisez* le scylle.	156
Lavinx, *lisez* larinx	158
Symptômes, *ajoutez* aux sintômes	*id.*
Vers, *lisez* verds.	164
Corvée, *lisez* cornée.	183
Hémophtisie, *lisez* hémoptysie	191

	Pag.
Symphatique, *lisez* sympatique.	193
Bonnet, *lisez* Bennet	194
Rempli, *lisez* remplir.	206
Nerton, *lisez* Morton	208
Bonnet, *lisez* Bennet	*id.*
Carolem, lisez *calorem*	209
Emétique, *lisez* émétiques.	216
Evélhisme, *lisez* éréthisme	217
Ajoutez à mi-côteau.	225
Elle, *lisez* il.	227
Pour, *lisez* par.	230
334, *lisez* 234.	234
335, *lisez* 235.	255
L'employer, *lisez* l'appliquer.	236
Diote, *lisez* diète	*id.*
Camphra, *lisez* camphre.	246
Minu, *lisez* minus.	265
Abvotonum, *lisez* abrotanum.	267
Auronne, *lisez* aurone	*id.*

ERRATA
DU DEUXIÈME TOME.

	Pag.
Suppression, *lisez* suppuration.	9
Sentiforme, *lisez* scutiforme.	19
Catachetiques, *lisez* cachectiques.	32
Observation, *lisez* observations.	41
Peuvent, *lisez* purent.	43
Madame, *lisez* mademoiselle.	75
Canterets, *lisez* cauterets.	77
Verneuse, *lisez* nerveuse.	120
Taraxalum, *lisez* taraxacum.	147
Observation LXXIX, *lisez* LXXXIX. . . .	158
Hypocondriaque, *lisez* hypochondriaque. . .	169
Printannières, *lisez* printanières.	170
Hépathique, *lisez* hépatique.	172
Hypocondriaque, *lisez* hypochondriaque. .	*id.*
Hypocandriaque, *lisez* hypochondriaque. .	*id.*
Latérale, *lisez* catarrale	lv

beat, y eſt expreſſe ; & Monſieur Cujas
obſervation, *lib.* 10, *cap.* 31, *variis ex cau-*
crediti ſervandi cauſâ, ex edicto prætoris mit-
oſſeſſionem bonorum omnium debitoris, tam
àm immobilium, tam incorporalium quàm

e queſtion de ſçavoir ſi les créanciers de la
mme exerçans les droits de leur débitrice,
ercer cette faculté de renoncer & repren-
lle avoit mis dans la communauté, s'eſt
entre les enfans de Monſieur & Madame
& les créanciers deſdits Sieur & Dame de
is une eſpece qui eſt remarquable. Au fait
de Thou avoit épouſé la Dame Picardet,
oit apporté en deniers comptans 115377 l.
o liv. entroient en la communauté, le ſur-
é propre par le contrat de mariage; il y
e, qu'il ſeroit loiſible à la future épouſe &
ns de renoncer à la communauté, & re-
qu'elle y avoit mis. Madame de Thou étant
vant ſon mari, les enfans comme héritiers
s de leur mere, font un abandonnement
s biens, noms, raiſons & actions de l'héré-
créanciers; leſquels, en vertu de cet aban-
nt, prétendent avoir droit d'exercer la re-
60000. liv. qui étoient entrées en commu-
ne tout ce qui avoit été apporté par la Dame
, tant ce qui avoit été ſtipulé propre que ce